LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2013 – BIMESTRIEL – NUMÉRO 10

DE LA GLOIRE À L'OUBLI

LE SECRET DES TOMBES PERDUES

AU PAYS DE LA DOLCE VITA

LES DESSOUS DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

JEAN SÉVILLIA REVISITE L'HISTOIRE DE FRANCE

L'INVENTION D'ANGKOR

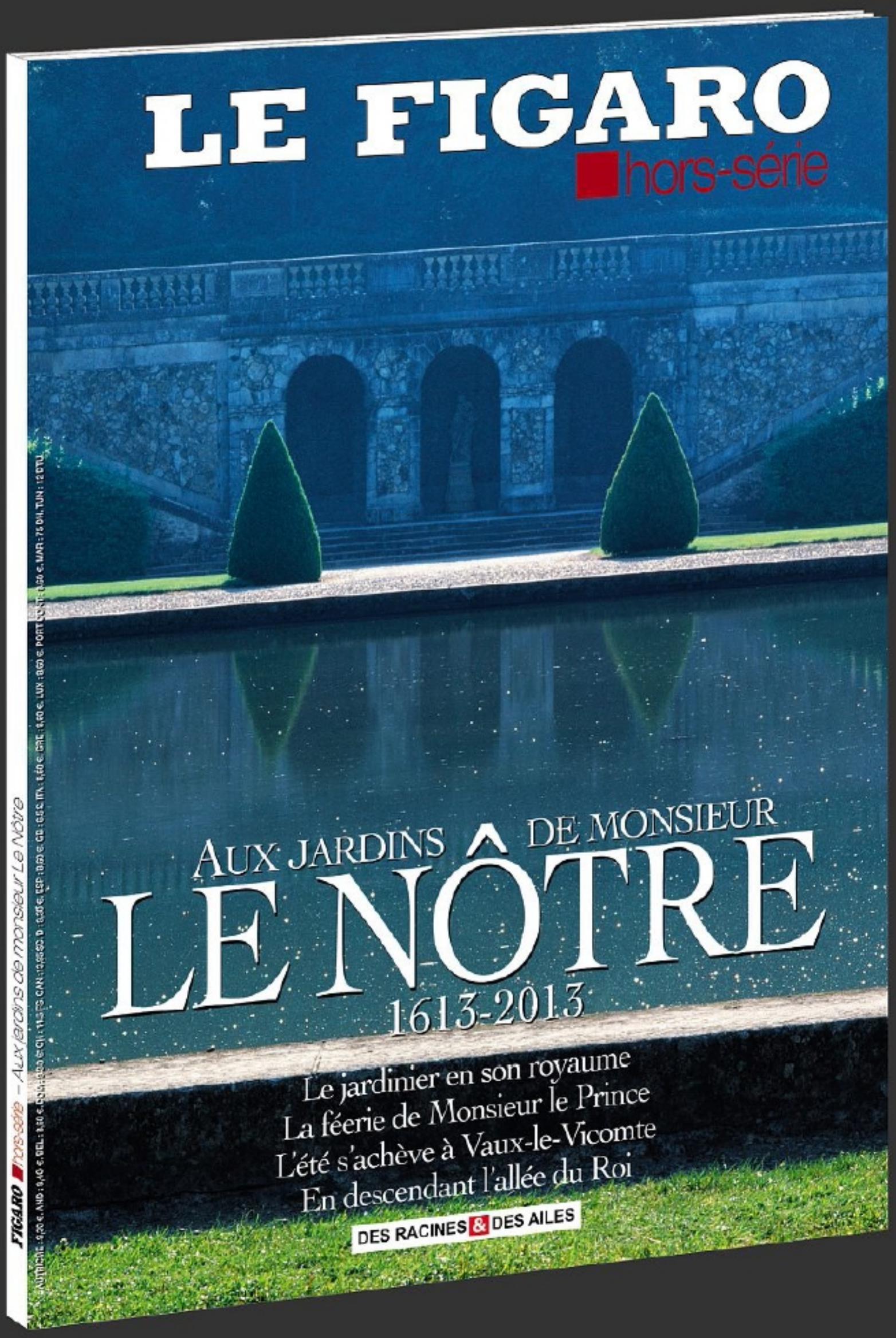
Les Etrusques

ILS ONT DOMINÉ ROME

7 mystères d'une civilisation disparue

M 05595 - 10 - F: 6,90 € - RD

LE GRAND SIÈCLE CÔTÉ JARDIN



En partenariat avec

DES RACINES & DES AILES

3

En vente dès le 10 octobre - 8,90 €

Chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr

© BLANDINE TOP.

ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

UN HOMME POUR L'ÉTERNITÉ

Toute une vie : à l'heure des adieux, le titre de ses Mémoires résume mieux qu'aucun autre ce qu'Hélie Denoix de Saint Marc nous aura apporté, en nous offrant cette vie à méditer. Ni doctrine, ni mot d'ordre, ni message : une vie d'homme, balayée par les tragédies de l'Histoire. Traversée comme un champ de braises, et ponctuée de revers et d'épreuves comme autant d'étapes d'un chemin de croix : la déportation à Buchenwald, au sortir de l'adolescence, l'abandon de l'Indochine par un jeune officier de 30 ans, le drame de l'Algérie française, à la maturité : avec elle, la révolte, l'opprobre et la prison.

Une vie illuminée pourtant par la certitude que c'est la force morale, la grandeur d'âme, qui donne seule sa dignité à l'aventure humaine. Que la vie prend son sens quand on la consacre à maintenir en soi la fragile lueur d'innocence que recèle, toujours, la conscience. Que sa réussite se mesure, au crépuscule, à l'aune des promesses des premiers matins.

L'homme n'avait rien d'un ancien combattant hanté par le souvenir de ses campagnes. Il en avait tourné la page sans rien renier jamais de ses engagements, de son passé. S'il avait accepté, un jour, d'en être le témoin, c'était dans le seul espoir de transmettre aux jeunes générations l'expérience qu'il en avait retirée. L'enfer concentrationnaire lui avait enseigné combien sont troubles les frontières de la lâcheté et du courage; qu'il n'est pas de vernis social que l'épreuve ne finisse, un jour par faire craquer; que la noirceur sans fond de l'âme humaine, sa capacité, pour survivre, à s'abaisser, parfois, au rang des bêtes, cohabitent avec une disposition inouïe, d'autres fois, à l'abnégation; que la générosité surgit souvent ailleurs que là où on l'attendait : chez ce mineur communiste letton qui lui avait sauvé la vie en prenant pour lui une part du travail du jeune bourgeois catholique épuisé, et en volant à son profit quelques rations de pain. *«L'homme qui a vu l'autre côté du monde,* disait-il, *ne peut plus vivre à bon compte.»*

La Légion lui avait fait connaître une autre fraternité : celle d'un monde étranger aux faux-semblants de la comédie humaine, où l'amitié se noue dans la pudeur, le silence et le mystère, l'acceptation de la mort comme accomplissement d'une destinée. L'Indochine lui avait appris les limites de l'obéissance aux autorités constituées, quand il avait fallu, sur ordre, abandonner aux représailles les villageois de Talung, et livrer au massacre les partisans qu'il avait recrutés en frappant à coups de crosse les mains accrochées aux ridelles des camions des troupes françaises qui s'en allaient. Leurs regards ne l'avaient, dès lors, plus quitté. L'Algérie avait marqué, pour lui, l'adieu définitif aux grandeurs d'établissement. Parce qu'on ne pouvait lui demander, une nouvelle fois, de se renier. Il avait connu, jeune résistant, les camps de concentration de l'occupant, il connaîtrait la prison où le feraient enfermer, cette fois, des Français. On lui rendrait un jour les décorations qu'on lui avait, alors, retirées. On lui en donnerait d'autres : jusqu'à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur conférée, un matin froid de novembre 2011, dans la cour des Invalides, par le chef de l'Etat en personne. Il les accepterait pour la mémoire des siens : ceux qui étaient tombés à ses côtés; ceux qui étaient morts sans avoir les honneurs d'une réhabilitation.

En racontant sans amertume cette vie hors du commun, dans ses livres, il était devenu, à travers les générations, une référence indiscutée. L'une de ces personnalités devant lesquelles se taisent enfin les passions politiques, se rassemblent les Français de bonne volonté. Au-delà de ses choix, de ses idées, ils avaient senti, à le lire, que la capacité de dire non au déshonneur et à la honte, la fidélité envers et contre tout à la parole donnée avaient fait de lui, jusque dans le discrédit et la captivité, le maître de l'histoire.

Dans cette Drôme provençale où le chant des cigales donne quelque chose de tragique à la chaleur immobile de l'été, il avait restauré, en sortant de prison, une ferme. Entouré des siens, il y attendait la montée du soir sans donner de conseils à ceux qui le lisaient, ceux qui lui écrivaient, qu'il acceptait souvent de rencontrer. Il pensait sans doute que ce monde n'avait pas besoin de leçons. Qu'il avait d'abord besoin de modèles. Lui, témoignait en phrases lumineuses, ciselées, venues du plus profond de l'âme, que l'homme passe infiniment l'homme, quand il s'oublie pour ce qui l'élève et le dépasse, quand il est capable de se sacrifier.

© SOULOY/SIPA.

La maladie l'empêchait de s'exprimer, les derniers temps, autrement que dans un souffle. La vérité se trouvait dans un regard transparent qui vous perçait de part en part, vous emmenant, d'emblée, à l'essentiel. Dans la nuit étoilée qui s'étendait sur ses oliviers, ses cyprès, ses murs de pierre sèche, et en dépit des doutes qui, parfois, l'étreignaient, il appelait son interlocuteur à la fidélité aux réalités invisibles qui donnent sa valeur à l'existence. Il ne fut pas un héros ordinaire. Beaucoup plus que cela : un passeur d'étincelle.

LE FIGARO HISTOIRE

CONSEIL SCIENTIFIQUE. **Président : Jean Tulard**, de l'Institut. **Membres : Jean-Pierre Babelon,** de l'Institut; **Marie-Françoise Baslez**, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Simone Bertière**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Jacques-Olivier Boudon**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican; **Jacques Heers (†)**, professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Nicolaï Alexandrovitch Kopanev**, directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Pétersbourg; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican; **Dimitrios Pandermalis**, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'Etat en sciences politiques; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.

Institut Khéops

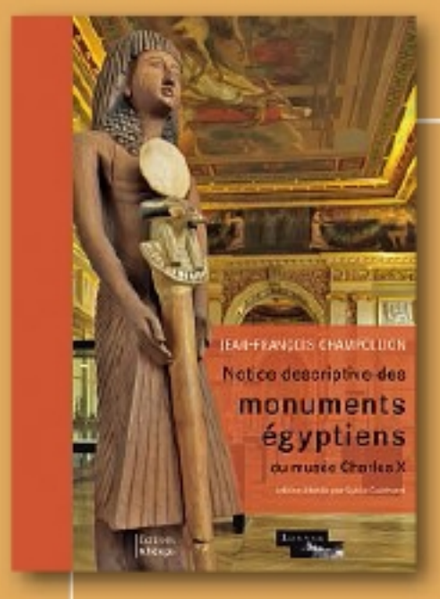
Égypte et Orient anciens

> Égyptien hiéroglyphique
> Cours par correspondance
> Néo-égyptien, hiératique
> Histoire, religion, archéologie et art de l'Égypte ancienne

> Akkadien & cunéiforme, assyrien ancien
> Histoire & civilisation de l'Orient ancien
> Arabe dialectal égyptien
> Stages intensifs
> Cycle spécial "exposition"

COURS, CONFÉRENCES, STAGES, FORMATIONS
TOUS NIVEAUX, TOUS PUBLICS

42-44 rue du Fer à Moulin 75005 Paris
tél : 01 44 24 87 90 – fax : 01 44 24 88 04
contact@kheops-egyptologie.fr
http//www.kheops-egyptologie.fr



Nouveauté musée du Louvre !

Jean-François Champollion
Notice descriptive des monuments égyptiens du musée Charles X
© musée du Louvre / Khéops 2013
49,00 €

Au Sommaire

En couverture

42. Le miracle étrusque *Par Jean-Louis Voisin*
50. La vie et rien d'autre
56. Au pays de la dolce vita *Par Dominique Briquel*
62. 7 mystères d'une civilisation disparue *Par Alexandre Grandazzi*
72. Le secret des tombes perdues *Par Dominique Briquel*
80. Porsenna, la revanche du vaincu *Par Jean-Paul Thuillier*
84. De la gloire à l'oubli *Par Vincent Jolivet*
90. Trésors retrouvés de Cerveteri *Par Françoise Gaultier*
96. La légende des siècles *Par Albane Piot*
100. Voyage en Etrurie

Actualité de l'histoire

8. Liberta per la Corsica
Par Henri-Christian Giraud
16. La grande pitié des chrétiens d'Orient
Par Jean-Louis Thiériot
18. Une passion française
Entretien avec Jean Sévillia. Propos recueillis par Michel De Jaeghere
24. Côté livres
30. Camus contre les barbares
Par Jean Sévillia
32. Expositions *Par Albane Piot et Isabelle Schmitz*
36. Maxime d'Aboville entre dans l'histoire
Par Marie-Amélie Brocard
38. Des hommes très occupés
Par Marie-Amélie Brocard
39. A la table de l'histoire
Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut

L'esprit des lieux

106. Verdi et Wagner, le duel des titans
Par Jean-Paul Bled
114. La dernière halte de Marie-Madeleine
Par Jean-Pierre Péroncel-Hugoz
118. L'invention d'Angkor
Par Albane Piot
126. Il était un petit navire
Par Sophie Humann
130. Avant, Après
Par Vincent Tremolet de Villers

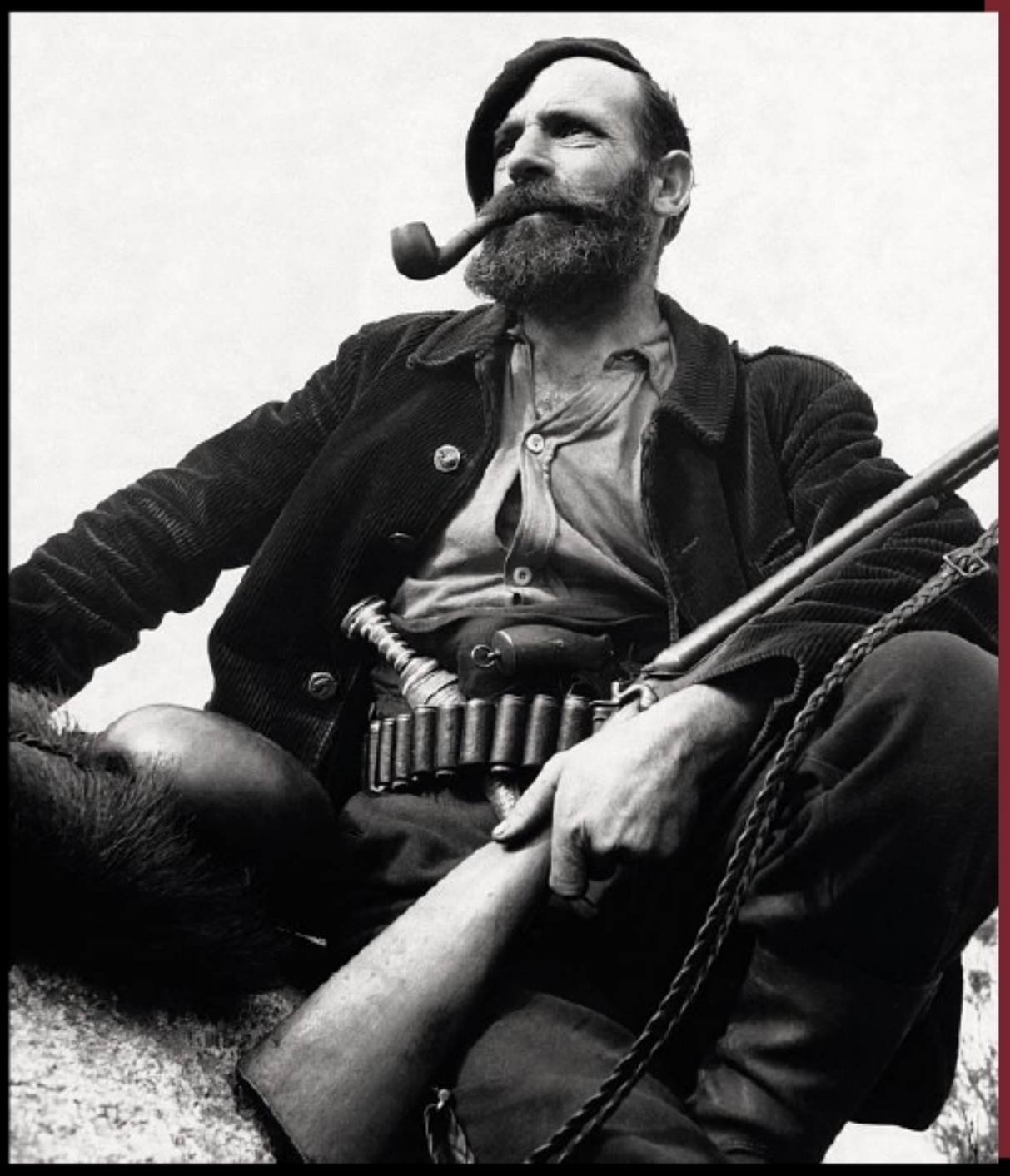
Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.
Président **Serge Dassault**. Directeur Général, Directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

Le Figaro Histoire. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Vincent Tremolet de Villers**.
Grand reporter **Isabelle Schmitz**. Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**.
Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédacteur photo **Carole Brochart**.
Editeur **Sofia Bengana**. Editeur adjoint **Robert Mergui**. Chef de produit **Hannah Murphy**. Directeur de la production **Sylvain Couderc**.
Chefs de fabrication **Philippe Jauneau** et **Patricia Mossé-Barbaux**. Responsable de la communication **Olivia Hesse**.
Le Figaro Histoire. Commission paritaire : 0614 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.
Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **Figaro Médias**.
Président-directeur général **Aurore Domont**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.
Photogravure **Key Graphic**. Imprimé par Roto France, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes (France). Septembre 2013.
Imprimé en France/Printed in France. **Abonnement** un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.

Ce numéro a été réalisé également avec la collaboration d'Emmanuel de Waresquiel, Jean-Christian Petitfils, Frédéric Valloire, Philippe Maxence, Irina de Chikoff, Roselyne Canivet, Christophe Dickès, Rémi Soulié, Zoé Weller, secrétaire de rédaction, Valérie Fermandois, maquettiste, Maria Varnier, iconographe. EN COUVERTURE : © The Art Archive/Museo Civico Orvieto/Gianni Dagli Orti. © Hulton-Deutsch Collection/CORBIS. © Bruno Klein/Divergence. © Photo RMN-Thierry Ollivier.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE



8 Liberta per la Corsica

Les efforts conjugués de la Résistance insulaire et du général Giraud ont fait de la Corse le premier département français libéré de l'occupation allemande. C'était il y a soixante-dix ans.

18 Une passion française

Entretien avec Jean Sévillia. Le pourfendeur de l'*Historiquement correct* publie une histoire de France qui fera date.

© HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS. © BRUNO KLEIN/DIVERGENCE. © ANTJE VOIG/SKULPTURENSAMMLUNG UND MUSEUM FÜR BYZANTINISCHE KUNST STAATLICHE MUSEEN ZU BERLIN. © AP PHOTO/SANA/SIPA.

32

Florence la magnifique

Le musée du Louvre nous transporte dans la Florence de la Renaissance. Le château d'Écouen nous fait entendre la musique de cette époque. Du palais des ducs de Bourgogne au Labyrinthe de Versailles, l'histoire s'expose en cette rentrée.

Beauté *Marietta Strozzi,* par Desiderio da Settignano, vers 1464 (Berlin, Bode-Museum). Chef-d'œuvre de l'exposition « Le Printemps de la Renaissance », au Louvre.

Et aussi

La grande pitié des chrétiens d'Orient

Côté livres

Camus contre les barbares

Maxime d'Aboville entre dans l'histoire

Des hommes très occupés

À la table de l'histoire

À L'AFFICHE

par Henri-Christian Giraud

Liberta per la Corsica

La Corse a été libérée il y a tout juste soixante-dix ans. Une opération menée par la résistance locale et l'armée d'Afrique commandée par le général Giraud, le grand oublié de la Libération.

Ce matin de novembre 1942, quelques jours à peine après le débarquement américain en Afrique du Nord, le général Giraud, commandant en chef des troupes françaises, planche devant le *Combined Chiefs of Staff* (état-major des forces alliées). Il propose à Eisenhower de *«sauter»* sur la Corse en prévision de l'assaut de la *«forteresse Europe». «La Sardaigne tombera d'elle-même après coup,* dit-il. *Et à partir de ces bases rapprochées, l'Italie et la France seront plus facilement accessibles.»* Eisenhower approuve et accepte même l'idée de placer l'opération «Firebrand» sous commandement français – l'opération «Brimstone» sur la Sardaigne devant faire l'objet de discussions ultérieures.

Aussitôt chargé de préparer les plans de l'invasion de l'île de Beauté, le général Juin voit large et prévoit l'équivalent de trois divisions accompagnées de blindés pour faire face à l'occupation de la Corse par 80 000 soldats italiens, sous les ordres du général Magli, et un corps de la Wehrmacht de 10 000 hommes appuyés par une brigade blindée d'une centaine de chars. Dans cette perspective, le patron du service de renseignement (SR), le général Ronin, décide d'envoyer sur place pour information la mission Pearl Harbor.

© TALLANDIER/RUE DES ARCHIVES.

Le commando y débarque dans la nuit du 14 au 15 décembre 1942. Il est composé du chef de mission Roger de Saulle, de ses adjoints, Toussaint Griffi et Laurent Preziosi, et de l'opérateur radio Pierre Griffi. Après quatre mois passés dans les maquis de la résistance naissante, les trois premiers sont rapatriés à Alger par le sous-marin *Casabianca,* laissant derrière eux Pierre Griffi, qui réussira l'exploit d'envoyer quelque 286 messages à Alger avant d'être arrêté par la police politique italienne, l'OVRA, le 11 juin suivant, puis fusillé le 18 août 1943.

Pour le capitaine Paul Colonna d'Istria, chargé de prendre la relève, l'aventure commence dans la nuit du 1er au 2 avril 1943, lorsqu'il débarque du sous-marin britannique *Trident* à l'embouchure du Travo.

Volontaire, issu d'une famille au nom illustre (celui du Romain Ugo Colonna, vainqueur des Maures et libérateur d'Aléria), ancien lieutenant de tirailleurs ayant opté pour la gendarmerie, et qui occupait les fonctions d'adjoint au commandant de la gendarmerie en Afrique du Nord lors du débarquement des Alliés, Paul Colonna d'Istria est déjà, à 38 ans, un homme d'expérience : il a reçu de Giraud la mission de *«coordonner l'action de tous*

DÉTERMINATION Ci-dessus : le général Henri Giraud (1879-1949), commandant en chef civil et militaire en Afrique du Nord et en Afrique occidentale française durant la Seconde Guerre mondiale. A droite : *Libération de la Corse,* composition de Raoul Auger pour la revue *L'Armée française au combat,* n° 2, avril 1945.

© ROGER-VIOLLET/DROITS RESERVES.

les groupes de résistance» sans tenir compte des rivalités et des opinions et de préparer, en liaison avec Alger, grâce à l'envoi en différents points de l'île de nouveaux stocks d'armes et de munitions, le soulèvement de la Résistance qui doit accompagner le débarquement des troupes françaises. Le commandant en chef a donné carte blanche à son délégué.

Briefé par Griffi et Preziosi, Colonna d'Istria sait qu'il peut compter sur des forces combattantes de l'intérieur *«prêtes à tous les sacrifices»*. Soumises aux coups d'une implacable répression, celles-ci sont cependant au plus mal lorsque «Cesari» (c'est son nom de code) prend pied sur son sol natal. Les arrestations s'y multiplient et les morts succèdent aux morts : débarqué début janvier et arrêté, le 19 mars 1943, à la suite d'une trahison, l'envoyé du Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), le service secret gaulliste, concurrent du SR giraudiste, le lieutenant Fred Scamaroni dit «Severi», fondateur du réseau Action R2 Corse, s'est suicidé dans sa cellule le jour même pour ne pas parler. Dans la foulée, dix-huit de ses proches collaborateurs ont été arrêtés, jugés, déportés.

Arrêtés à leur tour, deux envoyés d'Alger, l'officier anglais Guy Verstraete dit «Vernuge» et Charles-Simon Andrei, sont fusillés début juillet, quelques jours avant le radio Pierre Griffi et l'instituteur communiste Jean Nicoli. A quoi il faut ajouter les déportations de plusieurs centaines de Corses à l'île d'Elbe voire, pour certains, en Autriche.

Les réseaux sont laminés et, face à une occupation massive (avec 90 000 occupants pour 250 000 habitants, chaque village ou presque a sa garnison ennemie), Colonna d'Istria a besoin de toute son

© BETTMANN/CORBIS.

habileté pour faire face à la situation nouvelle. La seule force organisée, mais comptant moins de 300 hommes, est alors le Front national, contrôlé par les communistes. Sollicité par Fred Scamaroni en février, son chef, le professeur de lettres Arthur Giovoni, assisté de François Vittori, un ancien des Brigades internationales, et du journaliste Maurice Choury, avait conditionné une alliance au renvoi de certains membres du réseau gaulliste, jugés *« peu discrets et dangereux à ce titre »*. Devant le refus de « Severi » d'y procéder, il avait rompu tout contact avec lui.

L'urgence et la recherche d'efficacité ne laissent pas le choix à Colonna d'Istria. Il dispose – comme Jean Moulin en métropole vis-à-vis des mouvements – de l'atout des livraisons d'armes et des liaisons radio. Il décide donc d'investir le Front national corse en jouant du donnant-donnant.

Fin juin 1943, il intègre sa direction avec Henri Maillot, cousin du général De Gaulle et ultra-gaulliste. Le 28 juillet, le député radical Paul Giacobbi et ses troupes adhèrent à l'organisation que rejoignent aussi les résistants organisés autour du commandant François Pietri qui, dès juillet 1940, appelait à *« se regrouper au-dessus des castes et des clans »* pour une *« cause sacrée »*. Le mouvement s'amplifiant avec le ralliement des organisations Combat et Franc-Tireur, et, surtout, un fort afflux d'officiers et de sous-officiers – dont, comme le précise avec humour Giovoni en faisant allusion aux nombreux cadres militaires originaires de l'île de Beauté, la Corse *« compte sans doute la plus forte proportion au kilomètre carré »*. En l'espace de quelques mois, le nouveau Front national atteint environ 13 000 membres et les communistes n'y sont plus qu'une *« minorité »*, comme le soulignera le général De Gaulle dans ses *Mémoires*.

Très vite, l'opposition aux occupants se durcit. L'efficacité de la répression s'accroît d'autant avec le transfert dans la région d'Ajaccio de la Sturmbrigade SS Reichsführer.

Dans son calvaire, la résistance corse bénéficie cependant de l'aide de certains officiers antifascistes de l'armée italienne, comme le colonel commandant les Chemises noires, Gianni Cagnoni, qui n'hésite pas à sauver des résistants du poteau d'exécution. La situation n'en devient pas moins intenable, et, le 26 août, la direction du Front national fixe le soulèvement de la Résistance au jour de la capitulation italienne que chacun sent imminent. Dans cette perspective, « Cesari » est chargé d'accélérer les préparatifs militaires de la zone nord (la plus importante), Giovoni, de la liaison directe avec Alger, Maillot, de la réception de l'armement antichar, et Choury, de la rédaction des instructions relatives au remplacement des autorités administratives. *« Ces mesures,* précise le général Gambiez, *vont recevoir bientôt un début d'application. En effet, dans la nuit du 4 au 5 septembre,* Le Casabianca *débarque près du cap Ferro le lieutenant Giannesini, chef de l'antenne SR du BCRA, et cinq tonnes de fusils antichars. »* (Fernand Gambiez, *Libération de la Corse,* Hachette, 1973). En retour, le sous-marin emporte Giovoni. Le 8 septembre, ce dernier remet le plan italien de défense de l'île (livré par Cagnoni) à Giraud, qui lui promet d'aider les patriotes corses tout en le mettant en garde contre un soulèvement prématuré. L'action de la Résistance *« doit être conjuguée avec celle du corps expéditionnaire »*.

L'annonce, ce même 8 septembre 1943, à 19 heures, que l'Italie a signé l'armistice et qu'elle s'est rangée aux côtés des Alliés provoque cependant une effervescence générale : une délégation du Front national se rend auprès du préfet pour demander la

© BETTMANN/CORBIS.

FRÈRES ENNEMIS
A gauche (de g. à dr.) : lors de la conférence de Casablanca, au Maroc, le 17 janvier 1943, le général Henri Giraud, le président Franklin Delano Roosevelt, le général Charles De Gaulle et le Premier ministre Winston Churchill, sur la pelouse de la villa du président Roosevelt. A droite : Giraud accueille De Gaulle à son arrivée à Alger, le 24 mai 1943. Leurs retrouvailles donneront lieu à la création du CFLN, le 3 juin 1943.

libération immédiate des prisonniers politiques; les organisations favorables au gouvernement de Vichy sont assiégées. Une réaction brutale des Allemands est à craindre.

Le 9 septembre, Colonna d'Istria enjoint au chef des forces italiennes de prendre parti : *« Avec nous, contre nous, ou neutres. »* La réponse du général Magli est : *« Avec vous. »* Le capitaine fixe dès lors le déclenchement du soulèvement au lendemain, tout en pressant par message radio Giraud d'intervenir sans délai : *« Ajaccio s'est soulevée. Les insurgés en sont maîtres. Les Italiens ne résistent pas. On se bat à Bastia. La Corse demande l'aide de l'armée. »*

Le commandant en chef français sait qu'il faut intervenir au plus vite, avant le déchaînement de la puissance allemande : déjà, Kesselring a donné l'ordre à ses troupes de contrôler le littoral Est, de Bonifacio à Bastia, afin de permettre aux 35 000 hommes de la 90e Panzer basée en Sardaigne de débarquer.

Giraud prévient De Gaulle, son alter ego à la présidence du Comité français de la libération nationale (CFLN), qu'ils ont créé ensemble le 3 juin précédent, et se tourne vers les Alliés pour obtenir des bateaux. On les lui refuse. Il insiste. En vain. Les plans sont les plans et priorité a désormais été

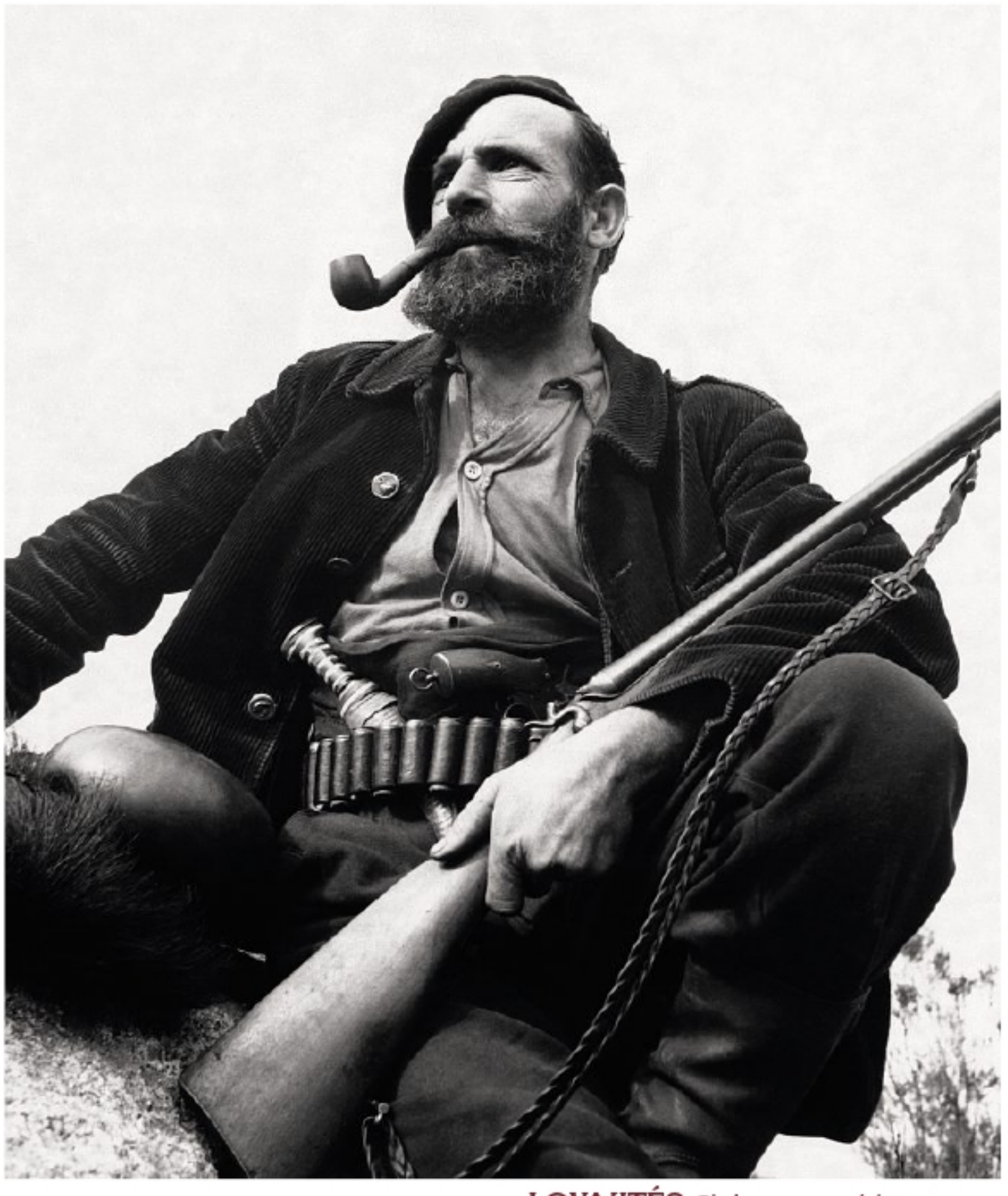
LES ÉTAPES DE L'ÉVICTION DE GIRAUD

Au reproche formulé contre Giraud d'avoir tardé à informer De Gaulle et les membres du CFLN de sa décision d'intervenir en Corse, Colonna d'Istria répond *: « Seul responsable au plan militaire, Giraud se doit, par nécessité du secret, de ne dévoiler sa pensée (toujours mouvante et chercheuse dans une situation extrêmement changeante) qu'à l'extrême limite du temps de réflexion qui lui est dévolu. Et c'est bien ainsi qu'il agit. »* Mais il ne suffira pas que le succès couronne l'entreprise. Car De Gaulle se servira comme d'un levier des troubles causés au sein du CFLN par l'affaire Corse pour évincer Giraud du Comité, le 9 novembre 1943, et en rester ainsi seul président, Giraud devenant commandant en chef de toutes les forces françaises réunies, y compris les forces françaises libres (FFL), mais soumis au pouvoir politique. Et donc sur un siège éjectable.
En relatant dans ses *Mémoires,* cet épisode politicien, De Gaulle s'attribue le mérite d'avoir procédé *« jusqu'au bout, avec ménagements à l'égard du grand soldat qui, au long de sa carrière, avait rendu tant de brillants services et dont l'ennemi, au même moment, traitait d'une manière odieuse la famille qu'il avait saisie ».*
L'élimination définitive de Giraud aura lieu en avril 1944 juste avant la prise de Rome par la suppression du poste de commandant en chef. En pleine guerre ! et sous prétexte qu'il y avait déjà un commandant en chef, le général américain Eisenhower… Au-delà du différend politico-stratégique qui opposait les deux généraux, on peut voir une des clés de l'attitude du chef de la France libre envers son ancien supérieur de Metz dans cette confidence : *« Au fond,* écrit De Gaulle, *Giraud ne se résignait à aucune forme de dépendance. »* Sous-entendu : il refusait de dépendre de moi.
Le 28 août 1944, à Mazagran, près de Mostaganem, Giraud sera victime d'un attentat dont il réchappera par miracle. *H-CG*

donnée à la campagne d'Italie; et puis on ne lui cache pas que, compte tenu de la forte présence allemande, cette opération militaire lancée à plus de 600 kilomètres de nos bases sans couverture aérienne efficace risque de tourner au désastre. Le commandement anglais parle d'*« entreprise téméraire »* et les appréciations de certaines autorités alliées sur le commandant en chef français sont dénuées d'aménité. Giraud tient bon cependant : *« Qu'à cela ne tienne,* écrit-il, *cette opération sera française, purement française. »* (Henri Giraud, *Un seul but, la victoire. Alger 1942-1944*, Julliard, 1949).

Elle sera aussi uniquement *« giraudiste »*, car De Gaulle, précise Giraud, *« estime impossible d'y répondre tant l'opération est risquée sans la coopération des alliés »*. A cela s'ajoute que De Gaulle est fort mécontent de voir son rival, qui a la prépondérance militaire au sein du CFLN, prendre le pas sur lui dans cette affaire corse *(« c'est moi qu'on attend là-bas »)*. Aussi prétendra-t-il dans ses *Mémoires* n'avoir été prévenu des préparatifs du soulèvement qu'au dernier moment, même si la mission Giannesini prouve le contraire.

Il est en réalité au courant depuis longtemps : les équipes giraudistes et gaullistes font, en effet, sur le terrain, cause commune depuis le mois de février à la suite de la première livraison d'armes (7 février 1943) et de l'envoi par Alger de l'adjudant-chef Bozzi et du radio-opérateur Chopitel, dont la valise radio a été gravement endommagée lors de leur débarquement. Pierre Bianchi, du réseau de Saulle, est alors intervenu auprès de Scamaroni pour qu'un poste radio soit cédé à Bozzi. *« Nos réseaux étant en quelque sorte concurrents,* écrivent Preziosi et Griffi, *notre ami réussit après beaucoup de difficultés à faire admettre aux Londoniens la communauté d'intérêts qui existe entre les résistants, quelle que soit leur appartenance politique, philosophique ou religieuse. »* Se plaçant au-dessus des considérations partisanes, Fred Scamaroni avait alors accepté de rendre le service qui lui était demandé. *« Par ce geste hautement symbolique,* soulignent Preziosi et Griffi, *il avait engagé, en accord avec tous les membres de notre réseau, une unité d'action entre tous les patriotes, seul gage d'efficacité et de victoire contre l'ennemi. »* (Toussaint Griffi et Laurent Preziosi, *Première mission en Corse occupée avec le sous-marin* Casabianca, L'Harmattan, 1988).



© HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS.

LOYAUTÉS Ci-dessus : un résistant corse dans le maquis, en 1942-1943. A droite, de haut en bas : le capitaine Paul Colonna d'Istria, devenu général en octobre 1956, avait reçu de Giraud la mission de *« coordonner l'action de tous les groupes de résistance »* ; le lieutenant Fred Scamaroni dit « Severi ». Le fondateur du réseau Action R2 Corse, débarqué en Corse début janvier, et arrêté le 19 mars 1943, s'est suicidé dans sa cellule le jour même pour ne pas parler.

Détail supplémentaire confirmant la parfaite information du général De Gaulle en la matière : le 8 septembre, à l'initiative de Giraud, ce dernier et Giovoni ont déjeuné avec André Philip, le commissaire à l'Intérieur du CFLN, l'un de ses proches. On peut imaginer qu'ils n'ont pas parlé que du beau temps… Il est à noter que, dans ses *Mémoires*, De Gaulle donne des dates erronées pour l'arrivée et le départ de Giovoni à Alger, respectivement le 4 et le 6 septembre, au lieu du 6 et du 14. Il se trompe également sur la date de sa propre arrivée en Corse puisqu'il la situe le 8 octobre, au lieu du 5.

Le 10 septembre 1943, le CFLN se réunit donc en hâte. *« En dépit des réticences de certains de ses membres encore hantés par le souvenir douloureux de l'échec de Dakar,* témoigne le capitaine Colonna d'Istria, *Giraud est autorisé, sous sa seule responsabilité, à intervenir en Corse militairement. »* (*La Libération de la France,* sous la direction d'Henri Michel, Actes du colloque international, CNRS, 1976). Parallèlement, le Comité désigne le préfet Luizet pour prendre en main l'administration de l'île et le général Mollard en est nommé gouverneur militaire.

Le 11, le commandant en chef lance secrètement l'opération « Vésuve ». *Le Casabianca* commence par transporter

PHOTOS : © MUSÉE DE L'ORDRE DE LA LIBÉRATION.

En librairie
VAINCRE SANS GLOIRE, de Julie Le Gac

Ce *Vaincre sans gloire* de Julie Le Gac fera date. Tiré d'une thèse formidablement documentée, il s'agit d'un ouvrage dans la meilleure tradition universitaire sur un sujet – l'armée d'Afrique, et sa part dans la libération de la France – jusque-là peu exploré de façon scientifique. Si l'objet de l'ouvrage est de raconter l'aventure du corps expéditionnaire français (CEF) dans la campagne d'Italie, qui voit se réaliser sur le terrain l'union des forces giraudistes et gaullistes, l'auteur s'attache à étudier tout ce qui précède cet engagement décisif. Et donc, au cours de la période 1943-1944, le conflit Giraud-De Gaulle. L'approche délibérément gaulliste de l'auteur nous vaut un portrait à charge de l'évadé de Königstein, face à un De Gaulle seul garant de la souveraineté nationale. Portrait gênant par son systématisme et d'autant plus arbitraire, à mon sens (forcément partial), qu'il n'est fait mention ni de la libération de la Tunisie ni de la libération de la Corse. Or ce furent deux opérations dans lesquelles Giraud a joué un rôle majeur qui, précisément, a rendu possibles le réarmement américain de l'armée française, et, pour finir, les exploits de celle-ci, exploits servant de socle aux discours de De Gaulle, lesquels ont eux-mêmes permis à la France de figurer à la table des vainqueurs. Ce livre (même si ce n'était manifestement pas l'intention de l'auteur) a cependant le mérite de montrer, à travers la résurrection de l'armée française, l'histoire d'une fusion. On y voit la manœuvre et la mainmise de la petite armée gaulliste sur les gros bataillons de l'armée d'Afrique, par le biais de moyens tels que le débauchage, l'épuration et le dénigrement, dont le général de Larminat, plus connu pour ses jugements *« irrévérencieux »* que pour ses exploits militaires, s'était fait le champion incontesté. Et, surtout, au prix de cette *« dictature momentanée »* que De Gaulle reconnaît, dans ses *Mémoires*, avoir alors exercée. *H-CG*

Les Belles Lettres, 624 pages, 29,50 €.

109 hommes du bataillon de choc en échelon précurseur sous les ordres du commandant Gambiez, puis, réduite à quelques unités *(Le Terrible, Le Fantasque, Le Montcalm, La Jeanne d'Arc)*, la marine française réussit le tour de force de transporter en quelques jours un corps expéditionnaire de 15 000 hommes (y compris ses services) aux ordres du général Henry Martin, un spécialiste de la guerre en montagne, auquel Giraud donne pour mission d'établir autour d'Ajaccio une solide tête de pont qui permette les débarquements ultérieurs. Puis, dans un deuxième temps, de se donner de l'air d'une part vers Corte, d'autre part vers Bonifacio. Et si possible, de refouler les Allemands à l'est de la ligne dorsale qui domine toute l'île. En cas d'échec, ordre est de gagner le maquis.

Les premières troupes sont à pied d'œuvre le 13 et viennent progressivement en renfort des insurgés qui *« font merveille »*. Sur place le 16, avec un état-major réduit au minimum, Martin, précise Giraud, s'affirme être *« le chef militaire le plus audacieux comme le diplomate le plus avisé qui soit »*.

Pendant ce temps, à Alger, sur la foi de renseignements alarmants, voire alarmistes, du lieutenant Giannesini, le CFLN s'enfièvre. Le 18 septembre 1943 a lieu une séance particulièrement orageuse *« au cours de laquelle,* écrit René Massigli, le commissaire aux Affaires étrangères de la France libre, *un commissaire croyant à l'échec de l'opération prédisait déjà à Giraud que le sang répandu en vain retomberait sur sa tête »*. (René Massigli, *Une comédie des erreurs, 1943-1956. Souvenirs et réflexions sur une étape de la construction européenne*, Plon, 1978).

Ce dernier n'en persiste pas moins dans la décision qu'il a prise *« en toute responsabilité »*

© STEPHANE FRANCES/ONLYFRANCE.FR.

et *«dans la limite de ses prérogatives». «L'expédition a démarré,* dit-il, *elle continuera. Je ne me mêle pas de questions politiques. J'entends qu'on me laisse libre sur les questions militaires sachant aussi bien que quiconque ce que c'est que de mener une action et d'économiser les vies humaines.»* Le ton monte entre les deux généraux. *«Finalement,* écrit Paul Silvani, *De Gaulle se lève et sort en claquant la porte.»* (Paul Silvani,… *Et la Corse fut libérée,* Albiana, 2001).

Le surlendemain, pour couper court aux discussions stériles et inutiles, le commandant en chef gagne la Corse à bord de son Glenn Martin, sans escorte, de nuit, en longeant la côte sarde, au ras des vagues pour déjouer la détection électromagnétique. Au PC du 1er corps d'armée installé à Ajaccio à l'hôtel Continental, Martin et Luizet lui rendent compte de la situation militaire et politique. Il approuve en bloc tout ce qui a été fait, juge la situation militaire bien engagée, et donne l'ordre de porter tout l'effort sur Bastia. Le soir même, il se rend à Corte pour y discuter avec Magli des modalités du concours italien (qui sera parfaitement loyal); le lendemain, il est à Sartène qui vient d'être dégagée par le bataillon de choc et où la population lui fait un triomphe.

Les exploits de l'armée d'Afrique au cours de la dure bataille de Tunisie ont déjà valu au général Giraud l'hommage solennel du président Roosevelt dans un télégramme envoyé de Washington le 10 mai 1943. *«J'exprime l'admiration du peuple de l'Amérique en saluant la brillante contribution des forces françaises sous votre commandement, qui vient d'aboutir, hier, à la délivrance de Tunis et de Bizerte. Les soldats de France ont montré qu'ils n'attendaient que l'occasion de bondir à nouveau contre les oppresseurs nazis. Ce précédent, si victorieusement réalisé, marque l'aube du jour où les Nations Unies, travaillant ensemble, rendront la France à son peuple.»*

La victoire se dessinant maintenant en Corse, les Britanniques officialisent la nouvelle, le 21 septembre, aux Communes, par la voix de Churchill, que le CFLN sera appelé à rentrer dans la commission de la Méditerranée qui va être constituée.

«Ce sera la première fois, déclare le Premier ministre, *que le Comité prendra sa place comme un partenaire égal à côté des trois grandes puissances en guerre contre l'Allemagne en Europe.»*

Ce satisfecit incite De Gaulle à reprendre la main. Le 24 septembre, il déclare à la radio d'Alger : *«Le pays et l'Empire saluent les combattants français de Corse, à qui le commandant en chef de l'armée française vient d'aller, sur le terrain même, donner ses instructions pour les engagements de demain.»*

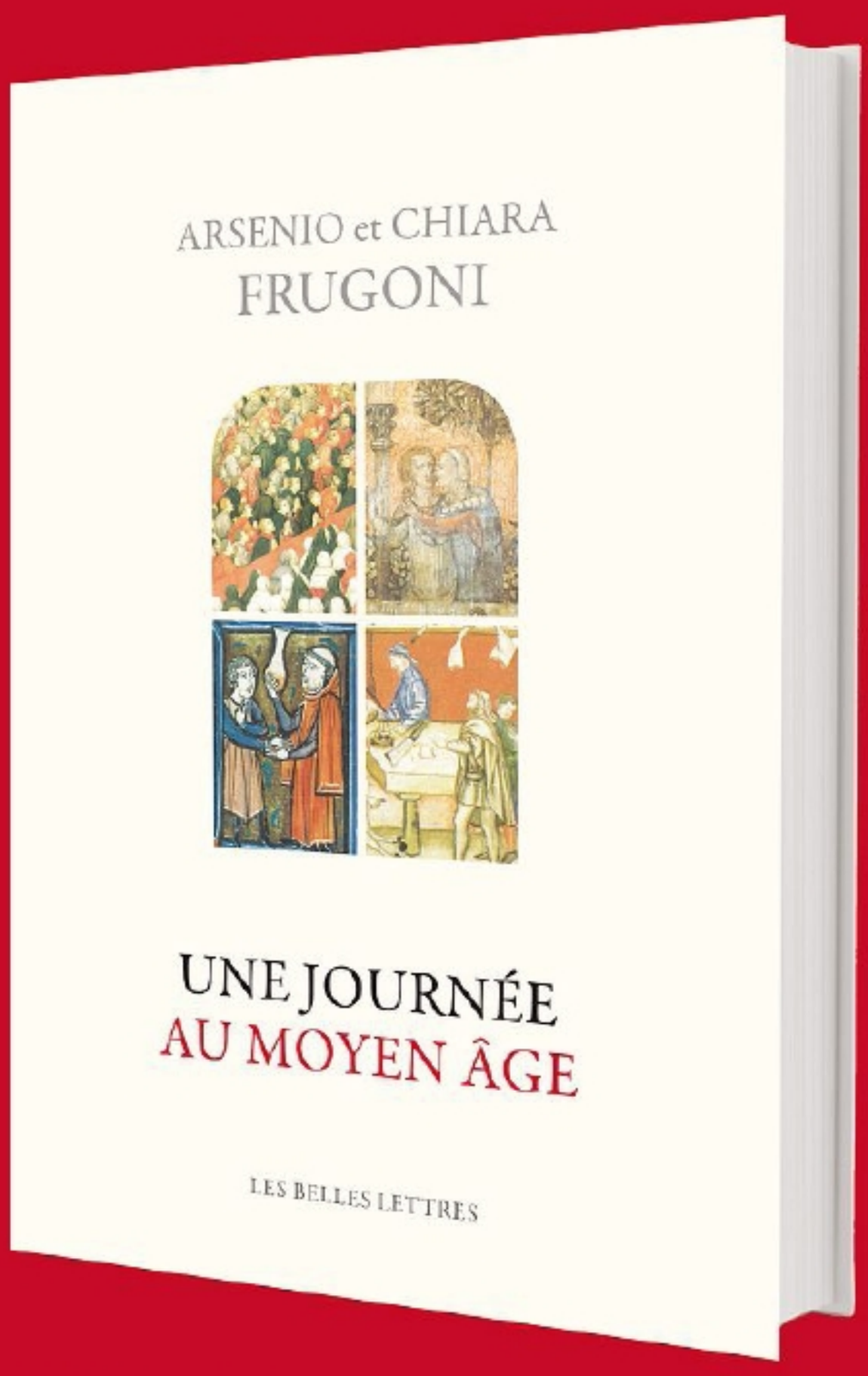
Après de durs combats, notamment autour de Levie et de la vallée du Golo, où se sont illustrés les patriotes corses sous les ordres du colonel Valentini et du lieutenant de Peretti, et sur le col de Teghime, enlevé de haute lutte par les tabors marocains du lieutenant-colonel Boyer de Latour, le 4 octobre 1943, grâce à l'action combinée des forces du général Louchet et de la 225e division italienne, Bastia est prise. La Corse est libérée.

La campagne a duré trois semaines et le *«bain de sang»* prévu est de 326 hommes hors de combat (dont 75 tués) pour les troupes régulières. De Gaulle peut atterrir le 5 octobre à Ajaccio. Place aux discours. La veille, il s'est rendu auprès de Giraud pour le féliciter au nom du gouvernement de *«l'heureuse issue»* de l'opération militaire. *«Il l'avait prescrite et lancée,* écrit-il. *Il en avait assumé le risque. Le mérite lui en revenait.»* (Charles De Gaulle, *Mémoires de guerre. L'Unité,* Plon, 1956).

Le plus magnifique porte-avions à proximité des côtes de Provence est maintenant à la disposition des Alliés, qui vont y installer 17 terrains d'aviation – ce qui vaudra à l'île, de la part des pilotes, le surnom d'*USS Corsica*. C'est de celui de Poretta que le commandant Antoine de Saint-Exupéry s'envolera à bord du Lightning P 38 n° 223 le matin du 31 juillet 1944, pour ne plus revenir.

REVIREMENTS En haut : place centrale d'Ajaccio, la place du Diamant. Baptisée place du général Giraud au lendemain de la Libération, elle est devenue par la suite place du général De Gaulle.

Une lecture originale de l'inventif Moyen Âge



25,50 € — 304 p.
153 illustrations couleur

25,50 € — 274 p.
100 illustrations couleur

LES BELLES LETTRES
www.lesbelleslettres.com

Par Jean-Louis Thiériot

© SANDRINE ROUDEIX

La grande pitié des chrétiens d'Orient

La France s'est faite depuis Saint Louis la protectrice des chrétiens d'Orient. Une vocation qui devrait dominer notre politique en Syrie.

A l'heure où la France s'interroge sur la participation de ses forces à une action militaire contre la Syrie, on pourrait s'étonner que l'un des critères de discernement les plus fréquemment invoqués par les adversaires de cette intervention soit son impact sur le sort de la minorité chrétienne qui représente entre 5 et 10 % de la population syrienne et à qui le régime de Bachar el-Assad, aussi contestable soit-il, a jusqu'à ce jour assuré une relative sécurité (sécurité qui ne manquerait pas d'être compromise par l'accès au pouvoir des milices islamistes qui forment le fer de lance de l'opposition au régime). Une telle préoccupation sied-elle à un pays qui se veut le parangon de la laïcité ? Serait-elle en rupture avec la realpolitik qui a vu, dans le passé, Philippe le Bel s'opposer aux ambitions de la papauté et François Ier s'allier avec le Grand Turc pour faire pièce à l'aspiration de la maison d'Autriche à la monarchie universelle ?

La protection des « chrétiens d'Orient » est en réalité depuis des siècles l'une des constantes de notre diplomatie. Elle a transcendé nos changements de régime. L'engagement français au Levant après la guerre de 14-18 est bien connu, notamment en raison du mandat français en Syrie et au Liban. Mais cette politique remonte au Moyen Age et elle n'a, jusqu'à nos jours, jamais été remise en question.

Saint Louis a sans doute été le premier à lui donner une formulation officielle. En 1248, il entreprend la septième croisade. Le royaume latin de Jérusalem n'est plus que l'ombre de lui-même. Depuis 1187, la Ville sainte est retombée aux mains des « infidèles ». Pour soulager la pression qui pèse sur ce qui reste des Etats latins d'Orient réfugiés à Tripoli et Saint-Jean-d'Acre, Saint Louis met le cap sur l'Egypte. Malgré la prise de Damiette, ce sera un échec. Le roi sera même fait prisonnier lors du siège de Mansourah. Mais sur la route vers la Terre sainte, Louis IX a fait escale à Chypre. Les chrétiens maronites en exil lui ont fait triomphe. Convaincu que ces populations autochtones, dont le principal foyer de peuplement se situe autour du mont Liban, peuvent être l'avant-garde d'une reconquête à venir, et bouleversé par tant de ferveur, Saint Louis décide de s'en proclamer le protecteur. En vertu d'une charte promulguée le 21 mai 1250, il déclare : *« Pour nous et nos successeurs sur le trône de France, nous promettons de vous donner, à vous et à tout votre peuple, notre protection spéciale, comme nous la donnons aux Français eux-mêmes. »* C'est un texte capital, car le royaume s'affranchit, par là, de la notion de souveraineté et accorde des garanties à des populations étrangères vivant sous la domination de princes musulmans.

L'échec des croisades ultérieures et l'irrésistible progression de l'Empire ottoman, que couronne la chute de Constantinople en 1453, vident cette protection de l'essentiel de sa substance. C'est pourtant un marqueur de la politique extérieure de la France qui ne quitte jamais l'esprit de ses rois. François Ier lui redonne quelque vigueur. A première vue, c'est tout le contraire. Désireux d'affaiblir la maison d'Autriche, qui lui a infligé de sévères défaites, notamment à Pavie en 1525, il choisit de faire alliance avec Soliman le Magnifique qui met en 1529 le siège devant Vienne. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis… On parle alors de « l'alliance impie ». Les « capitulations » signées entre 1528 et 1536 stipulent que le sultan *« ne peut en aucun cas abandonner le roi de France, qui est son frère »*. Paris y gagne des avantages commerciaux qui lui confèrent de fait un quasi-monopole sur le commerce avec le Levant. Pour embarquer ou décharger leurs marchandises dans les ports de l'Empire ottoman, les navires des autres puissances occidentales doivent emprunter le pavillon français, moyennant paiement de substantielles redevances. La défense des chrétiens n'est pourtant pas oubliée.

De jure, les capitulations n'accordent de garantie qu'aux Français. Ils sont autorisés à pratiquer librement la religion catholique dans l'Empire ottoman sans être soumis au statut de *dhimmi*, qui impose aux non-musulmans d'acquitter un impôt spécial en terre d'Islam, la *jizya*. Ils y gagnent aussi la garde des Lieux saints. Constamment renouvelées jusqu'à la chute de l'Empire ottoman, traité après traité, ces capitulations vont cependant apparaître, au fil des années, comme un précieux recours pour les chrétiens de l'Empire ottoman. En 1604, la France devient protectrice de l'ensemble des pèlerins européens. En 1625, le Père Joseph, l'éminence grise de Richelieu, obtient l'autorisation d'envoyer à Alep un certain nombre de missionnaires capucins. Les Jésuites, les Barnabites, les Carmes, les Franciscains suivent. En contact étroit avec le réseau des consuls français, ils tissent un réseau très dense de soutien aux chrétiens locaux. En 1673, Louis XIV obtient du Grand Turc le droit d'installer librement des

PROTECTEURS Ci-dessus : Saint Louis lors de la 7e croisade (miniature du XIVe siècle). Elle sera un échec militaire mais marquera le début de l'alliance de la France avec les chrétiens d'Orient. A dr. : la reprise de la ville chrétienne de Maaloula, en Syrie, par l'armée syrienne. Les milices islamistes y avaient fait régner la terreur.

missionnaires latins. Quelques années plus tard, il accorde des lettres de protection au patriarche maronite.

De facto, la France devient la puissance protectrice de tous les chrétiens d'Orient. Dans *Le Théâtre de la Turquie,* publié en 1682 sous le pseudonyme de Michel Febvre, on peut lire : *«Les chrétiens d'Orient opprimés sous le joug de ces infidèles fondent en lui leurs espérances, dans la croyance qu'ils ont d'être un jour délivrés par un roi de France.»*

Les régimes passent, la tradition demeure. La lente agonie de l'Empire ottoman, tout au long du XIXe siècle, aiguise les convoitises. Toute à son obsession de s'assurer le contrôle des détroits et d'obtenir un débouché en Méditerranée, la Russie cherche à accroître son influence dans les principautés de la Sublime Porte. Jérusalem est un des enjeux de la querelle. Catholiques français et orthodoxes russes s'affrontent pour la garde des Lieux saints. En 1846, le jour du Vendredi saint, les deux communautés en viennent aux mains. On relève 40 morts dans la basilique du Saint-Sépulcre. La situation s'enlise jusqu'en 1854. Poussé par les Anglais, qui apprécient peu de voir les Russes leur contester la suprématie navale en Méditerranée, Napoléon III engage les troupes françaises en Crimée. La question de la primauté sur les Lieux saints est loin d'avoir été décisive. Mais elle a joué un rôle suffisamment important pour que le traité de Paris, qui met un terme au conflit en 1856, pose explicitement le principe de la prééminence de la France à Jérusalem et en matière de protection des minorités religieuses.

Le sultan ne respecte pas en revanche ses promesses de réforme en faveur des chrétiens. Pire, en 1860, les maronites libanais sont victimes d'une sanglante répression. Pour Napoléon III, c'est une provocation. Un corps expéditionnaire s'embarque pour le pays du Cèdre. Il ne le quitte qu'un an plus tard, en 1861, après avoir obtenu d'Istanbul un statut spécial comportant la désignation d'un gouverneur chrétien de la « province autonome du mont Liban ». La France y gagne une relation particulière avec le Liban qui ne se défera jamais complètement.

Laïque, voire anticléricale en métropole, la IIIe République garde le cap. Elle accorde son patronage aux communautés religieuses d'Orient. Le Quai d'Orsay négocie pied à pied pour obtenir de la Sublime Porte un statut officiel précisant les droits et privilèges des établissements latins. Les accords de Mytilène en 1901 et de Constantinople en 1913 couronnent ces efforts. Une institution aussi prestigieuse que l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem y gagne la reconnaissance officielle qui aujourd'hui encore lui sert de base légale. Quelles que puissent être les tensions existant alors avec Paris, le Vatican n'en reconnaît pas moins la vocation particulière de la France à assurer la sauvegarde des chrétiens d'Orient. Déjà, dans une lettre apostolique du 20 juillet 1898, Léon XIII avait rendu hommage à la *«mission à part confiée par la Providence à la France, noble mission qui a été consacrée non seulement par une pratique séculaire, mais aussi par les traités internationaux».*

Immortalisé par le grand écrivain autrichien Franz Werfel dans son inoubliable roman, *Les Quarante Jours du Musa Dagh,* un épisode de la guerre de 1914 confère à cette mission une dimension presque mythique. En 1915, les Jeunes-Turcs qui dirigent l'Empire ottoman décident de déporter les Arméniens. Pour ce peuple chrétien, c'est le début d'un long calvaire. La plupart prennent le chemin de l'exil et souvent de la mort. Mais en Syrie, quelques milliers d'entre eux refusent d'abandonner leurs villages et leurs vallées. En août 1915, ils se réfugient dans le massif du Musa Dagh qui surplombe la baie d'Antioche. Quarante jours durant, équipés de bric et de broc, d'armes de fortune, de fusils de chasse ou d'armes blanches, ils résistent aux assauts redoublés de la soldatesque ottomane. Au sommet de la montagne, flotte un immense drapeau arménien. Le salut ne peut venir que de la mer. Coupés du monde, les rebelles espèrent qu'un navire occidental apercevra leur signal et leur viendra en aide. En vain, pendant trente-neuf jours. Le quarantième, alors qu'ils sont près de succomber sous le nombre, une fumée apparaît au loin. C'est *Le Guichen,* bientôt suivi de *La Jeanne-d'Arc.* La 3e escadre française qui assure le blocus au large de la Syrie a aperçu les signaux de détresse. Grâce à une barcasse rapidement mise à l'eau, le contact est établi. Les canons donnent de la voix. L'offensive turque est stoppée net par le feu de nos croiseurs. Les réfugiés sont évacués par les navires français. Plus de 5 000 hommes, femmes, vieillards et enfants sont sauvés. Ce jour-là, la Royale a couronné en beauté une politique commencée sous les Lys, mais que n'ont reniée ni les Abeilles, ni les enfants de Marianne.

© BRITISH LIBRARY BOARD/ROBANA/LEEMAGE. © AP PHOTO/SANA/SIPA.

Entretien avec Jean Sévillia

Propos recueillis par Michel De Jaeghere

Une Passion française

Loin des clichés de l'historiquement correct, Jean Sévillia publie son *Histoire de France*.

Rassembler en un volume toute l'histoire de notre pays, de l'homme de Tautavel à François Hollande, tel est le pari relevé par Jean Sévillia dans son *Histoire passionnée de la France*. Révélé au public par ses travaux sur la monarchie austro-hongroise, l'auteur s'est illustré avec les deux essais qu'il a successivement consacrés à la critique de la vulgate qui instrumentalise l'histoire au service du politiquement correct : *Historiquement correct* et *Historiquement incorrect*. Il se livre ici à un formidable exercice de synthèse qui est aussi un chant d'amour à notre pays en même temps qu'un plaidoyer pour l'unité française.

Pourquoi écrire une nouvelle *Histoire de France* ? N'en existait-il pas, à vos yeux, de satisfaisantes ?

Pour un historien, s'attaquer à une histoire générale de la France avait quelque chose d'un défi : emmener avec soi le public cultivé pour lui rappeler ce qu'il a su, mais qu'il a souvent oublié et, en même temps, lui faire découvrir certains aspects méconnus de notre histoire, lui faire partager une vision de notre aventure collective, avec un regard à la fois amoureux et critique. On a effectivement déjà écrit de nombreuses *Histoires de France*, notamment, au XIXe siècle, avec Guizot, Michelet, Lavisse et, au XXe, avec Jacques Bainville, Pierre Gaxotte ou, plus près de nous, Jacques Marseille. Toutes accusent cependant leur âge. L'*Histoire de France* de Bainville, qui a marqué plusieurs générations de son empreinte (elle a été longtemps celle du Livre de poche), date de 1924. Il fallait amener le lecteur jusqu'à nos jours. Les progrès de la recherche ont par ailleurs rendu obsolètes un certain nombre de ses raccourcis. J'ai une grande admiration pour l'art de la synthèse de Bainville, pour le caractère parfois prodigieux de son décryptage de la politique internationale, mais son *Histoire* a aussi quelque chose d'idéologique. Son Moyen Age est anachronique. Obsédé par la relation franco-allemande (ce qui se conçoit à l'époque où il écrit), il a eu, à mes yeux, le tort d'en faire la clé unique de toute notre histoire, de donner parfois a posteriori une cohérence aux tâtonnements de nos ancêtres, dans une vision quelque peu téléologique.

Votre *Histoire* vise-t-elle d'abord à faire connaître aux Français le détail du passé de leur pays ou à en mettre en lumière les permanences ?

Les deux à la fois, car ces deux approches ne me semblent pas contradictoires. Mon livre a évidemment une ambition pédagogique : il raconte les principaux événements de l'histoire de France de manière chronologique. Mais il s'agit aussi d'un essai, qui se situe dans le prolongement de mes travaux, et notamment de mes deux livres *Historiquement correct* et *Historiquement incorrect*, qui ont visé avant tout à mettre à la disposition du grand public les avancées de la recherche universitaire, en montrant à quel point elles vont, bien souvent, au rebours des légendes complaisamment véhiculées par les canaux de la pensée dominante pour faire servir l'histoire à des fins de propagande. Aux antipodes du penchant actuel pour la macération et le remords, la repentance pour des crimes parfois réels (mais qu'il faut situer dans le contexte dans lequel ils ont été commis), d'autres fois exagérés ou même imaginaires, j'ai essayé, sans céder pour autant à

la complaisance, de donner toutes les raisons qui peuvent nous conduire à aimer la France et à être fiers de son histoire.
Plus profondément, j'ai tenté de mettre en lumière la dimension essentiellement politique de la construction de notre pays. Les Français ne sont pas une race, ni même seulement les adeptes d'une langue ou d'une culture. La nation a été forgée, chez nous, par l'Etat. Cela donne à notre pays son identité singulière. Quand l'Etat est solide, la France va bien. Quand il périclite, elle va mal.

N'y a-t-il pas contradiction entre l'objectivité requise de l'historien et le caractère « passionné » que revendique votre titre ?

On peut faire de l'histoire avec passion sans céder pour autant aux passions collectives. La grande aventure de la nation française peut légitimement susciter un intérêt passionné. La passion peut certes aveugler si on s'y abandonne, mais l'amour n'est pas nécessairement aveugle. On peut aimer tout en voyant les défauts de l'objet aimé : l'amour aide seulement à les dépasser.
L'historien ne doit rien occulter, il ne doit pas céder à la tentation de nier ce qui ne va pas dans le sens de ses vœux. Il doit prendre du recul vis-à-vis de tout esprit de système et de ses propres grilles d'analyse. Mais il ne lui est pas interdit de privilégier ce qui réunit sur ce qui divise.
Ce que nous devons à ceux qui nous ont précédés, ceux qui ont fait notre histoire, c'est de la présenter honnêtement, en s'interdisant les instrumentalisations

© THE ART ARCHIVE/MUSÉE CARNAVALET PARIS/DAGLI ORTI . © BRUNO KLEIN/DIVERGENCE

DÉCRYPTAGE Jean Sévillia. Après *Historiquement correct* et *Historiquement incorrect,* son *Histoire passionnée de la France* est à la fois un récit pédagogique et un essai en réaction contre une lecture idéologique de l'histoire. A gauche : *La Démolition de la Bastille après sa prise le 14 juillet 1789,* gouache de Lesueur, fin du XVIII[e] siècle (Paris, musée Carnavalet).

et les caricatures. Tout mon effort a consisté à revisiter l'histoire de France en répudiant, systématiquement, tout jugement manichéen.

J'ai participé à la rédaction du *Livre noir de la Révolution française,* paru en 2008. C'est dire que la vision que je donne de celle-ci est critique. Elle souligne la dimension terroriste de la Révolution, son volontarisme idéologique qui inspirera le modèle marxiste-léniniste. La Révolution s'est réclamée de la démocratie, mais a institué la dictature d'une minorité imposant son point de vue par la terreur et la violence. Elle a proclamé les droits de l'homme, mais a violé le droit de propriété, la liberté d'expression, celle d'aller et venir.

Pour autant, je n'ai pas voulu réduire son apport à ses crimes, non plus que donner une vision irénique des institutions de l'Ancien Régime. Louis XIV avait renforcé l'unité française en mettant fin à une guerre civile (la Fronde) par l'abaissement des grands. Le problème est qu'il avait bâti un système qui était à sa dimension : celle d'un homme exceptionnel. Après des années de désordre, la France sentait le besoin d'un Etat fort. Sa prise de pouvoir personnelle avait été accueillie comme une libération. Façonné pour correspondre à ce moment précis, à cette personnalité particulière, le carcan allait cependant finir par devenir étouffant. Le système de cour avait enfermé le souverain, il l'avait coupé du pays en mettant fin à la monarchie itinérante. Louis XV et Louis XVI avaient hérité d'institutions qui ne correspondaient nullement à leurs capacités et à leur tempérament.

La Révolution a fait indiscutablement accoucher des réformes rendues impossibles par la paralysie des institutions de l'Ancien Régime. Elle a fait aboutir des projets conçus par l'Administration de Louis XV et Louis XVI, mais qu'ils avaient été incapables d'imposer à leurs parlements. Elle a mis fin au blocage de l'ascenseur social, qui s'était grippé depuis le temps où Louis XIV aimait à s'entourer de serviteurs de l'Etat qui étaient, dit Saint-Simon, *«des gens de rien»*. Elle a institué l'égalité devant la loi et devant l'impôt, qui était devenue indispensable.

Autre exemple : celui de la Deuxième Guerre mondiale. Le sujet continue de soulever les passions, de nourrir les affrontements. La période a été, pour la France, doublement dramatique, puisque notre pays a connu à la fois la défaite la plus écrasante de son histoire (vingt ans à peine après avoir arraché la victoire, en 1918, au prix de tant d'efforts et de tant de sang) et la division des Français. Division multiforme, car l'occupation allemande n'a pas vu s'opposer deux camps, celui de la Résistance et celui de la collaboration, mais de multiples chapelles : gaullistes contre giraudistes, résistants de l'intérieur contre résistants de Londres, communistes contre anticommunistes, partisans du maréchal Pétain, de Pierre Laval ou collaborateurs parisiens. Beaucoup de personnalités sont passées de l'une à l'autre de ces chapelles au fil des événements, comme l'illustre spectaculairement le parcours de François Mitterrand. Je suis personnellement convaincu que l'immense majorité de ceux qui se sont engagés à l'époque, qui ont mis *«leur peau au bout de leurs idées»*, étaient animés par un sincère amour de la France, quels qu'aient pu être parfois leurs errements. Ceux qui ont véritablement souhaité la victoire de l'Allemagne ou qui ont poursuivi des buts criminels étaient une petite minorité. Il fallait traduire cette réalité complexe, contre la réduction médiatique qui fait comme si les choix avaient toujours été simples, et qui semble parfois oublier, comme le remarquait Henri Amouroux, la présence d'une armée d'occupation. Je me suis efforcé de présenter l'époque dans sa tragique complexité, ses nuances, loin de la vulgate idéologique qui s'est imposée dans les années 1980. Cette guerre a d'abord été la tragique continuation de la guerre de trente ans qui a désolé, au XX[e] siècle, le continent européen, et dont il ne faut pas occulter, comme on a parfois tendance à le faire, la part qui revient au vieux nationalisme allemand.

© GILLES MERME/LA COLLECTION.

LES BASES DE L'UNITÉ FRANÇAISE Le baptême de Clovis par saint Remi (498), détail de la 4[e] tapisserie de la *Tenture de la vie de saint Remi,* Flandres, 1523-1531 (Reims, musée Saint-Remi). Ce baptême fut décisif pour la construction du royaume des Francs.

© GRANGER COLLECTION/MUSÉE DU LOUVRE PARIS/DAGLI ORTI. © PHOTO JOSSE/LEEMAGE.

Quand commence l'histoire de France ? Avec Vercingétorix, avec Clovis, avec Jeanne d'Arc ? La vôtre remonte à la préhistoire. Mais l'homme de Cro-Magnon fait-il véritablement partie de notre histoire ?

La constitution de la France a été un lent processus. L'histoire est une continuité. Il n'y a pas d'année 0 de la France. J'ai pris le parti de raconter ce qui s'est passé sur notre territoire avant qu'il ne soit celui de la France, parce que ces événements ont évidemment pesé sur sa naissance. Nous en sommes les héritiers. Certains républicains ont pu, un temps, professer que la France était née en 1789. C'est absurde. Mais on ne peut la faire naître non plus avec Saint Louis ou Philippe le Bel, car la construction politique ébauchée au Moyen Age est elle-même l'héritière de ce qui l'a précédée.

C'est vrai sur le plan démographique. L'homme de Cro-Magnon n'est certes pas français, mais comme l'ont montré les travaux de Jacques Dupâquier, la population de la France du XIX[e] siècle était majoritairement constituée de descendants d'un peuple présent sur notre sol depuis le néolithique, même s'il avait été enrichi, au cours de l'histoire, par l'apport des invasions gauloise, franque, wisigothe, burgonde, normande ou sarrasine.

C'est également vrai sur le plan politique. Car la France n'était pas une nécessité : elle aurait pu ne jamais voir le jour. Elle a dû son existence à ses devanciers.

Vercingétorix n'avait nullement entendu fonder une « nation ». Seulement fédérer le plus grand nombre possible de tribus gauloises contre l'envahisseur romain. Il n'empêche qu'en parvenant à réunir l'essentiel des peuples gaulois, il a défini une base territoriale qui sera à peu près celle de la France. César, en s'arrêtant au Rhin, parce qu'il trouvait trop risqué de s'aventurer en pays germanique, n'entendait pas non plus inventer la France. Il a pourtant fixé une frontière qui, pendant deux mille ans, a conditionné notre histoire.

Clovis et Charlemagne n'étaient pas, eux non plus, des Français. Mais la France n'en a pas moins hérité de leurs expériences. En prenant le contrôle des provinces gauloises par la conquête des royaumes wisigoth et burgonde, Clovis ne pense qu'à étendre son pouvoir : il pose sans le savoir les bases de l'unité française. La division entre Neustrie et Austrasie n'a pas été pensée, elle est la conséquence des partages patrimoniaux entre les rois mérovingiens. Elle va avoir, elle aussi, des répercussions considérables dans la définition de l'espace français et de l'espace allemand. En restaurant l'Empire romain d'Occident, Charlemagne inocule à ses successeurs la nostalgie de la *renovatio imperii*. Elle taraudera Charles VIII, Louis XII, François I[er], Henri II, et jusqu'à Louis XIV, qui songera à se porter candidat au titre d'empereur romain germanique ! L'épisode carolingien prouve en outre que l'histoire n'était pas écrite d'avance. Si l'aventure avait duré, notre histoire aurait été tout autre.

Et le sentiment national ?

Comme l'a montré Colette Beaune dans son maître livre, *Naissance de la nation France*, la conscience nationale peut être considérée comme constituée au XV[e] siècle, mais elle était apparue chez les Capétiens dès le XIII[e], quand Philippe le Bel proclamait que le roi de France était *« empereur en son royaume »*. Le sentiment national ne naît pas avec Jeanne d'Arc. Mais avec elle, il se révèle. Elle en est l'expression. L'histoire de la guerre de Cent Ans représente le passage de la légitimité féodale (dans la logique de laquelle les droits des Plantagenêts sont loin d'être négligeables) à la légitimité nationale (qui voit le triomphe des Valois). Le roi anglais est refusé parce qu'il est anglais, quels que soient ses liens de parenté avec la famille royale. Les lois de succession, qui sont mises au clair à cette occasion, sont directement issues de la volonté de maintenir la couronne entre les mains d'un souverain français.

Les guerres de Religion portent la marque d'un temps où les appartenances obéissent d'abord aux passions religieuses. Seuls quelques hommes d'Etat, comme François I[er], le chancelier Michel de L'Hospital, Henri II, Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III plaident pour la primauté du politique. Ils sont minoritaires. Le basculement s'opère au cours du règne d'Henri III, sous l'effet

FONDATEURS En haut : statère d'or arverne à l'effigie de Vercingétorix, 52 av. J.-C. (Paris, BnF). Ci-contre : statuette équestre dite de Charlemagne en bronze, IX[e] siècle (Paris, musée du Louvre).

de la lassitude du sang, et parce que l'inféodation de la Ligue à l'Espagne devient évidente. Le sentiment national s'épanouit avec la conversion toute politique d'Henri IV.

Si elle a suscité, une fois encore, la guerre civile, la Révolution a contribué, elle aussi, en définitive, à l'unité française en embrigadant par la force tout un peuple dans un projet politique et guerrier. Ce projet pouvait être, par certains aspects, criminel. Il n'empêche qu'il a rapproché les Français. Les guerres, la conscription ont fait verser des flots de sang. Mais elles ont aussi joué un rôle unificateur en mêlant les Provençaux aux Bretons. La République a transféré la sacralité du roi sur le peuple. Cette sacralisation a contribué, à son tour, à unifier la nation. La centralisation, l'égalitarisme révolutionnaire ont eu des aspects désolants, destructeurs des particularismes. Elle s'est faite à grands coups de rabot sur des différences qui étaient souvent des richesses. Mais cela a produit indiscutablement le modèle français. Surtout à partir de Bonaparte, dont l'œuvre législative, admirable, peut apparaître, comme l'a souligné Tocqueville, comme le couronnement de l'effort inabouti de l'Ancien Régime. Elle a dessiné les contours de la France moderne dans laquelle nous vivons.

© IBERFOTO/PHOTOAISA/ROGER-VIOLLET.

L'affaire Dreyfus et les luttes anticléricales, qui ont marqué la IIIe République, ont certes divisé, à nouveau, la nation. La France avait été longtemps la fille aînée de l'Eglise. Son histoire avait été à maintes reprises liée à celle de la papauté, de Pépin le Bref à Napoléon III. Reste qu'avait toujours subsisté, à côté de la France catholique, une France agnostique ou antichrétienne. La Réforme avait laissé sa trace; la Révolution, fait son œuvre : les catholiques de conviction, à la fin du XIXe siècle, étaient devenus minoritaires. Ils ont été mis à l'écart de la nation. De 1879 à 1914, les chambres sont restées continûment de gauche. Passé la commotion de la défaite, qui avait provoqué l'élection d'une chambre royaliste et, après le refus du comte de Chambord de composer avec les principes de la Révolution, l'accès au pouvoir du maréchal de Mac-Mahon, toutes les élections ont consacré le triomphe du parti républicain. Sans doute la droite conservatrice, dirigée par des aristocrates et des grands bourgeois, n'avait-elle pas compris la force de l'aspiration à l'égalité sociale. Il n'y avait pas de méritocratie conservatrice, à l'époque, en politique, alors que l'Eglise assurait en son sein la promotion des talents. Il a manqué l'appoint d'une droite populaire, ce dont a profité la gauche anticléricale. L'unité nationale s'est cependant reconstituée en 1914 avec l'union sacrée autour de la défense du pays contre l'invasion allemande.

© SUDDEUTSCHE ZEITUNG/RUE DES ARCHIVES.

Ce retour à l'unité nationale a été, justement, favorisé par la diffusion de l'enseignement de l'histoire de France à la fin du XIXe siècle, dans le sillage des œuvres de Guizot et Michelet.

L'école républicaine a en effet instrumentalisé l'histoire de France pour en faire une fabrique de citoyens. Lavisse, *«l'instituteur national»*, qui a adapté Michelet pour les enfants des écoles, a fait de Vercingétorix le héros fondateur de la nation française (Clovis était trop catholique pour le rôle) et de la monarchie française une lente préparation de l'avènement de la République. Cette histoire orientée, scientifiquement discutable, correspondait à un projet politique : celui d'arracher le peuple à l'obscurantisme que représentait aux yeux des républicains l'influence de l'Eglise. Mais elle entendait aussi unifier ce peuple par le legs de souvenirs communs pour préparer une sorte de réarmement moral face à l'Allemagne. Le paradoxe est que l'école catholique poursuivait, à cet égard, le même dessein. L'une et l'autre ont façonné, par là, l'esprit français, et produit le poilu de 14, qui va accepter des souffrances impensables pour le service de la France.

La crise de l'enseignement de l'histoire de France qui sévit aujourd'hui a-t-elle, elle aussi, une dimension politique ?

L'enseignement de l'histoire de France donne parfois le sentiment d'une sorte

LES VAINQUEURS Ci-contre : *Portrait équestre de Louis XIV couronné par la Victoire,* par Pierre Mignard, 1673 (Turin, Galleria Sabauda). Le Roi-Soleil renforça l'unité française, mais bâtit un système à sa dimension : un héritage trop lourd pour ses successeurs. En haut : parade des troupes allemandes à Paris, en juin 1940, saluées par le général Kurt von Briesen.

d'inversion du projet de Lavisse. On diabolise des pans entiers de notre histoire en insistant sur des épisodes tels que la traite négrière, la colonisation, la collaboration. D'autres événements, pourtant glorieux ou significatifs, sont négligés, et finalement ignorés des nouvelles générations. La disparition de la chronologie abolit tous les repères, et prépare les esprits aux jugements anachroniques sur des faits détachés de leur contexte. On engage les enfants issus de l'immigration à se tourner vers leur passé communautaire, au lieu de leur donner la fierté d'appartenir à leur pays d'accueil. On défait, par là, la conscience d'un destin commun, en entretenant l'idée folle que les Français d'origine sont les descendants de bourreaux et de criminels (des comportements desquels ils seraient collectivement responsables), tandis que ceux qui sont issus de l'immigration seraient des victimes qui auraient le droit de leur demander des comptes. Ce sont là des idées folles qui pourront, si nous n'y prenons garde, avoir dans l'avenir de tragiques conséquences.

En quoi la connaissance de l'histoire de France la rend-elle plus digne d'être aimée ?

La France est un pays très irritant, parce qu'il y a souvent, chez les Français, une morgue, un sentiment de supériorité qui peut les rendre insupportables. Ils se croient facilement au centre du monde, s'imaginent que leur pays est encore une superpuissance, appelée aux premiers rôles, quand la France est devenue une puissance moyenne. Mais le génie des Français tient à leur capacité hors du commun à se tirer des situations les plus inextricables. Souvenez-vous des mots de Péguy : *« C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français, il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre. »*

Il y a chez les Français une tendance préjudiciable à la guerre civile. Notre modèle n'est pas celui de la démocratie apaisée, à la scandinave. Mais là encore, le miracle français a tenu à notre capacité à sortir des grandes crises nationales, à recoudre les plaies et à repartir de l'avant. Henri IV n'est pas par hasard l'un des plus populaires de nos rois.

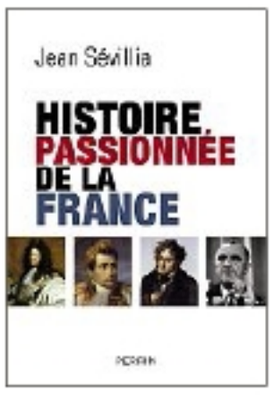
Le génie français est aussi de suppléer à l'absence de moyens par le courage, l'ingéniosité. Regardez les interventions militaires que seule, en dehors des superpuissances, notre armée est encore en mesure de mener, quand de grandes nations comme l'Allemagne en seraient aujourd'hui incapables. Regardez les succès de nos scientifiques, de nos médecins, qui parviennent à faire des découvertes, à damer le pion aux Etats-Unis sur ce terrain avec des moyens qui n'ont rien de comparable.

Il y a enfin, chez les Français, un sens du don, de la gratuité qui sont exceptionnels. Cela donne, version laïque, les instituteurs de la IIIe République, qui étaient certes associés à un projet idéologique sectaire, mais qui se sont révélés par ailleurs des héros de la transmission, animés par un idéal universaliste. Version catholique, le même XIXe siècle a été celui des missions : deux missionnaires sur trois, dans le monde, étaient alors français.

Que nous apprend en définitive l'histoire de France ?

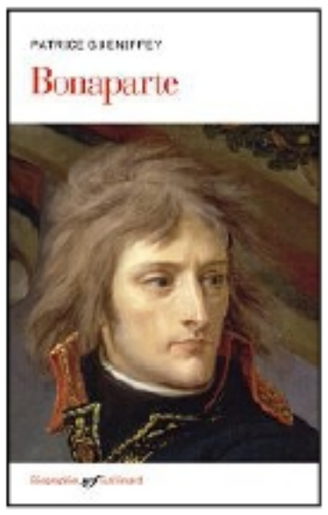
Elle nous apprend à aimer par-dessus tout l'unité. Elle nous enseigne que la France est un pays très ancien, puisqu'il remonte à la Gaule romaine, mais qu'il a ses fragilités, liées à la facilité avec laquelle il cède à la révolte et aux révolutions sanglantes. La France s'est maintenue à travers les siècles grâce à son rapport singulier à l'Etat, qu'il importe donc de ne pas démanteler sous prétexte que les modernes aspireraient à une nouvelle « gouvernance ». Notre histoire peut nourrir en nous une certaine fierté d'être français, fierté qu'il nous appartient de communiquer aux nouveaux venus afin de les intégrer à notre aventure collective. Elle ne peut manquer d'entretenir aussi chez ceux qui la connaissent une certaine angoisse : l'*angor patriae*.

HISTOIRE PASSIONNÉE DE LA FRANCE
Jean Sévillia



Perrin
560 pages
325 illustrations
25 €

Par Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin,
Frédéric Valloire, Philippe Maxence, Irina de Chikoff, Jean-Louis Thiériot,
Roselyne Canivet, Christophe Dickès et Rémi Soulié



Comment on devient Bonaparte

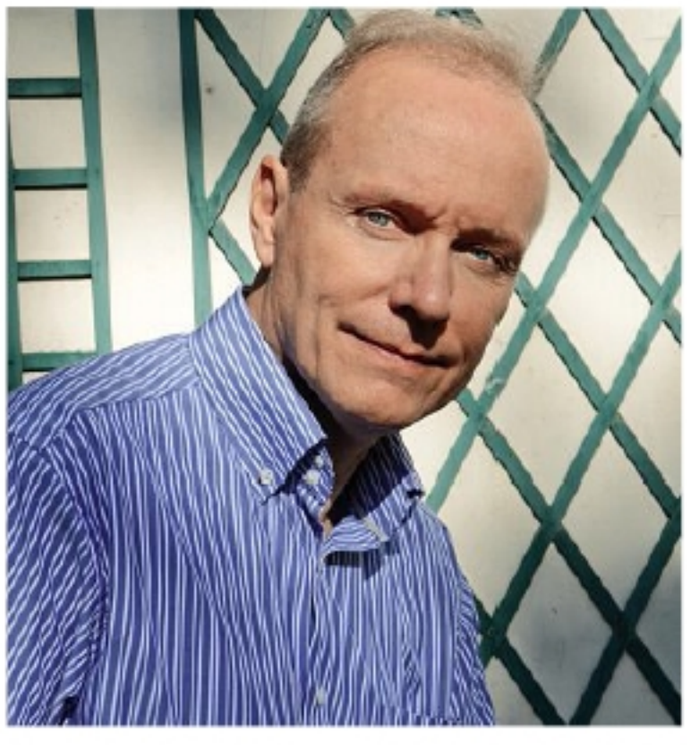
Patrice Gueniffey se livre à un formidable exercice d'introspection du Premier consul.

Par Emmanuel de Waresquiel

Il y a autant de Bonaparte, autant de Napoléon qu'il y a eu de livres sur lui et d'historiens qui lui ont consacré leur vie. Certains ont même considéré que Bonaparte pouvait exister sans Napoléon, voire le contraire. Dans son *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle,* le très républicain Pierre Larousse achève sa notice au coup d'Etat du 18 brumaire an VIII. Tout le reste de la vie de son personnage ne peut, à ses yeux, exister puisqu'elle relève, dès lors, d'une trahison des idéaux de la Révolution. Ce ne sera que plus tard et dans un autre article très critique qu'il abordera Napoléon.

Patrice Gueniffey, dont on connaît les excellents travaux sur la Terreur et sur le 18-Brumaire, signe aujourd'hui un *Bonaparte* qu'il conçoit comme le prélude à un second volume sur l'empereur. Tout son livre est écrit sous le signe des célèbres vers de Victor Hugo : *« Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte, Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte… »* Logiquement, il achève le premier opus de ce qui à n'en pas douter marquera l'histoire napoléonienne par son ampleur et l'originalité de son questionnement par l'accès du Premier consul au pouvoir à vie en 1802. Pour lui, à ce moment-là, non seulement le général des campagnes d'Italie et d'Egypte est devenu souverain, mais il est déjà le monarque qu'il sera deux ans plus tard par l'Empire, le plébiscite et le sacre.

Depuis quelques décennies, nous avions eu droit à des histoires du Consulat et de l'Empire sans Bonaparte et sans Napoléon. Gueniffey s'inscrit en faux contre ces histoires désincarnées et place délibérément l'individu Bonaparte, sa psychologie, son destin et, comme dirait Stendhal, les *« habitudes de son âme »*, au cœur de son livre. Ce faisant, il pointe volontairement du doigt une contradiction historiographique qui veut que d'un côté Bonaparte n'ait été qu'aventure et volonté de puissance, et de l'autre, qu'il n'ait été que le fruit des circonstances et le fils de la Révolution. Gueniffey ne tranche pas, mais en posant les bonnes questions qui sont aussi celles de la complexité de son personnage, il suggère des réponses lumineuses à l'extrême bord d'une histoire introspective et intimiste : celle des origines corses de son personnage, celles de l'absence de son père, Charles Bonaparte, mort alors que Napoléon n'avait pas 20 ans, celles de son identité, de sa liberté, de son étrangeté, en contrepoint d'une interrogation constante sur la figure du grand homme et sur celle du héros.

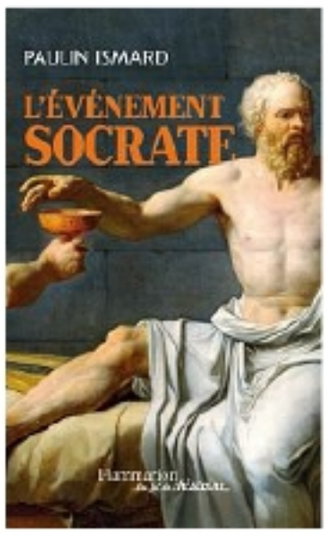


Aussi le centre de gravité de son livre n'est-il pas dans les événements pourtant formidablement présents et souvent brillamment analysés, mais dans une question simple qui lie étroitement les lecteurs ordinaires que nous sommes aux vies extraordinaires que nous interrogeons. A quel moment notre vie bascule-t-elle pour ne plus jamais être celle qu'elle était ? Et surtout, à quel moment en prenons-nous conscience ? Quand survient cet instant unique où *« l'homme sait à jamais qui il est »*, comme l'écrit Borges, cité par l'auteur dans son introduction. Rien que pour ce moment-là, et pour le récit qu'en fait Gueniffey, un certain jour du printemps de 1796, alors qu'après deux mois de campagne époustouflante en Italie, Bonaparte est sur le point d'entrer dans Milan et de désobéir aux ordres du gouvernement français, ce livre trouve, au-delà de son intérêt et de son incontestable érudition, sa logique, sa cohérence et son originalité. On attend le second volume avec impatience.

***Bonaparte*, de Patrice Gueniffey, Gallimard, « NRF Biographies », 864 pages + 16 pages hors texte, 30 €.**

© C. HELIE POUR LES EDITIONS GALLIMARD.

L'Evénement Socrate. **Paulin Ismard**



On range traditionnellement parmi les titres de gloire d'Athènes d'avoir inventé la démocratie et d'avoir abrité les premiers pas de la philosophie. L'une semble aller avec l'autre : c'est parce qu'y régnait un climat de liberté que la pensée a pu y connaître un âge d'or. Parce que ses philosophes proclamaient le primat de la raison que la cité a été naturellement portée à confier au débat des idées la conduite de ses affaires. Le procès de Socrate apparaît, dans cette histoire, comme un signe de contradiction : c'est très démocratiquement que le plus illustre des philosophes y avait été condamné à mort par un tribunal populaire, à une large majorité. Cette contradiction n'a cessé, depuis des siècles, d'intriguer, et d'autant plus que les chefs d'accusation retenus contre le philosophe étaient obscurs : avoir corrompu la jeunesse, méprisé les dieux de la cité, introduit de nouvelles divinités. Plutôt que de raconter le détail du procès, Paulin Ismard a repris l'affaire à nouveau frais en tentant de démêler, derrière les incriminations, le fond de ce qui était reproché à Socrate. D'avoir eu, dans son entourage, nombre des oligarques qui avaient, quelques années plus tôt, renversé le régime avec l'appui de l'occupant spartiate ? Enseigné le mépris de la démocratie à ses disciples ? Dénié aux rites traditionnels le pouvoir d'établir des relations avec les dieux ? Entretenu avec ses élèves des relations sexuelles débridées ? Au terme d'une enquête serrée, stimulante, il montre qu'il est sans doute vain d'espérer cerner *la* cause déterminante de la condamnation du philosophe. Que sous les termes vagues d'un procès d'impiété se dissimule en réalité bien plutôt un refus plus profond de tout ce qu'avait représenté la pédagogie, la pratique philosophique, les fréquentations, les croyances et jusqu'aux termes utilisés par Socrate pour sa défense : un rejet de sa *dissidence* vis-à-vis des mythes fondateurs du régime et de la cité. Il esquisse par là un tableau novateur des institutions de la démocratie naissante, loin des idéalisations dont elles ont longtemps fait l'objet. ***MDeJ***

Flammarion, « Au fil de l'histoire », 300 pages, 21 €.

L'Armée romaine. **Pierre Streit**
L'Armée romaine. Une armée modèle ? **Catherine Wolff**

Le petit livre de Pierre Streit vient de Suisse où l'auteur, ancien officier de métier, travaille pour le département fédéral de la Défense tout en poursuivant des recherches historiques. Précis, concret, concis, il brosse un survol de l'histoire militaire romaine, en présente les types d'armées avant d'aborder des points particuliers : contrôle de l'espace, protection, forces de combat et force au combat. Une place spéciale est accordée à César, présenté comme un *« modèle de commandement romain »*. Selon l'auteur, plus que les armes, c'est la valeur de l'armée et la volonté inflexible du pouvoir politique du sénat de la République qui ont assuré la supériorité de Rome. Et le passage de l'armée républicaine à l'armée impériale, un corps à part, séparé d'un pays qui se désintéresse du métier des armes, a été, pense-t-il, la cause principale de sa fin. Si ce point peut être discuté, l'ensemble est remarquable. On le complétera par l'étude subtile de Catherine Wolff, *L'Armée romaine. Une armée modèle ?*, qui explique les succès de l'armée romaine, mais en montre également les faiblesses, désertions, mutineries et désobéissances. ***J-LV***

***L'Armée romaine*, de Pierre Streit, Infolio, « Illico », 158 pages, 10 €.**

***L'Armée romaine. Une armée modèle ?*, de Catherine Wolff, CNRS Editions, « Biblis », 220 pages, 7,90 €.**

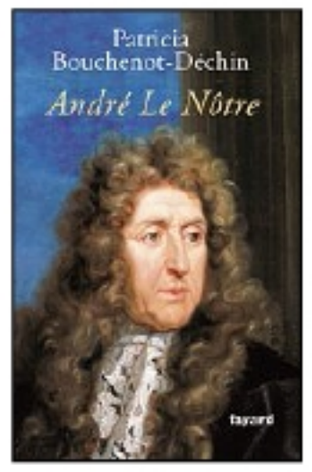
©J-C MARMARA/FIGAROPHOTO.

Le choix du conseil

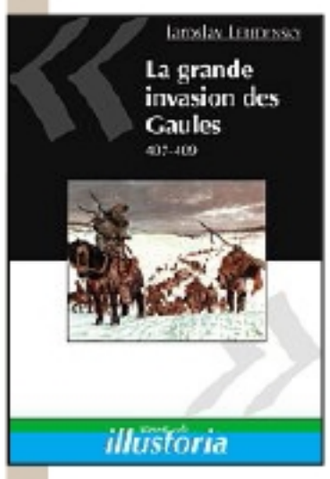
par Jean-Christian Petitfils

André Le Nôtre
Patricia Bouchenot-Déchin

Du prodigieux organisateur des jardins de Vaux et de Versailles et de cent autres merveilles, de cet architecte et peintre de la nature, magicien jouant et rusant avec elle, tel un démiurge enchanteur, on connaît en général peu de chose. C'est que le « bonhomme Le Nôtre », par sa modestie, s'est effacé devant son grand œuvre, loin des vanités courtisanes.
Il refusa un logement à Versailles quand ducs et pairs se battaient pour un galetas enfumé et, lorsque Louis XIV l'anoblit, il choisit pour armes *« de sable à un chevron d'or accompagné de trois limaçons d'argent »* ! En 2000, l'académicien Erik Orsenna l'avait dépeint tel qu'en lui-même dans un brillant essai, *Portrait d'un homme heureux*. C'était tout dire. Mais il manquait une grande biographie moderne. La voici en ce quatrième centenaire de la naissance du paysagiste de Louis XIV, sous la plume de l'historienne Patricia Bouchenot-Déchin, commissaire de l'exposition « André Le Nôtre en perspectives », qui se tient du 22 octobre 2013 au 23 février 2014 à Versailles. Fruit de nombreuses années de recherches, c'est un travail solide, dense, rigoureux, mais de lecture aisée, assorti d'un riche appareil critique utile aux chercheurs.
Les amateurs du Grand Siècle et les autres y feront ou y trouveront leur miel…



Fayard, 656 pages, 27 €.

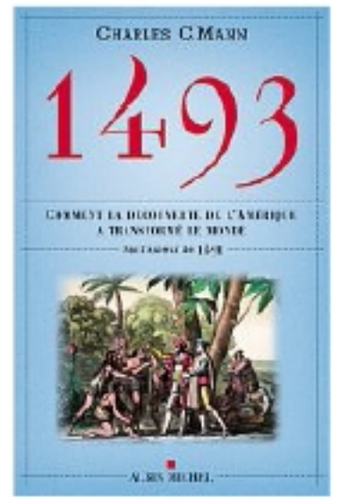


Les grandes invasions

C'est l'un des leitmotivs de l'historiographie dominante : les grandes invasions relèveraient de l'imagerie romantique. Sur la foi de témoignages littéraires truffés d'images convenues, de *topoï*, les historiens du XIXe siècle nous auraient raconté une histoire de violence et de sang sans rapport avec la réalité : la fusion pacifique des peuples et des civilisations qui aurait été, au Ve siècle, à l'origine de la formation de l'Europe. Spécialiste des cultures guerrières de la steppe et du Caucase, auxquelles il a consacré près d'une vingtaine d'ouvrages, Iaroslav Lebedynsky se penche ici en deux petits livres d'une richesse éblouissante sur deux épisodes passés de mode : l'invasion des Gaules par les Vandales, les Suèves et les Alains, le 31 décembre 406, suivie par le ravage du pays, de 407 à 409 ; la campagne d'Attila en Gaule en 451. La première a été purement et simplement oubliée, dans une histoire récente de la naissance de la France mérovingienne ; la seconde fait l'objet d'une réévaluation qui renvoie au rayon des images d'Epinal l'idée qu'une bataille décisive ait pu opposer, aux champs Catalauniques, envahisseurs barbares et défenseurs de la civilisation gallo-romaine. Servi par une écriture limpide, Iaroslav Lebedynsky se livre, dans l'un et l'autre cas, à une rigoureuse analyse des témoignages et à une confrontation des textes littéraires aux données de l'archéologie, sans sacrifier jamais le rythme et l'intérêt de son récit. Forces en présence, protagonistes, armement, techniques de combat, enjeux politiques : en 100 pages, rien ne manque. Malgré les zones d'ombre, les événements revivent, sous sa plume, dans toute leur complexité, mais avec la densité singulière d'un moment où notre histoire s'est écrite avec le sang et la peine des hommes. ***MDeJ***

La Grande Invasion des Gaules, 407-409,
Lemme Edit, « Illustoria », 102 pages, 17,30 €.
La Campagne d'Attila en Gaule, 451 apr. J.-C.,
Lemme Edit, « Illustoria », 100 pages, 17,90 €.

1493. Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde

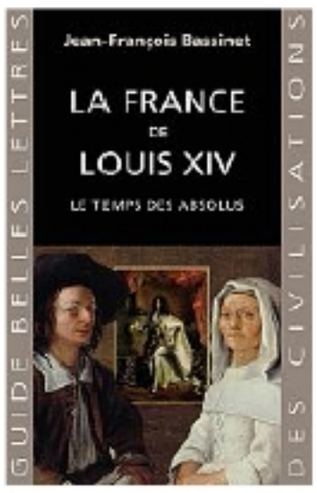


Charles C. Mann

Renvoi du Nouveau Monde à l'ancien : l'auteur est un journaliste américain. Il sait écrire, tient constamment éveillée l'attention de son lecteur, ne verse jamais dans la facilité que pourrait susciter *« l'échange colombien »*, expression qu'il préfère à celle de *« mondialisation »*. S'il ne prétend pas à l'exhaustivité, il examine les conséquences inattendues de la découverte du Nouveau Monde sur la planète, des plus petites (l'introduction du ver de terre commun en Amérique) aux plus importantes (les transferts libres ou forcés de populations). A chaque fois, il envisage, par ricochet, les suites : ainsi l'importation de maïs et de patate douce en Chine joua un rôle central dans la splendeur et le déclin de la dernière dynastie chinoise, sans compter les bouleversements en Europe que créèrent l'introduction des maïs, tomate, tabac et pomme de terre… Etonnant et passionnant. ***FV***

Albin Michel, 480 pages, 24 €.

La France de Louis XIV. Le temps des absolus (1643-1715)

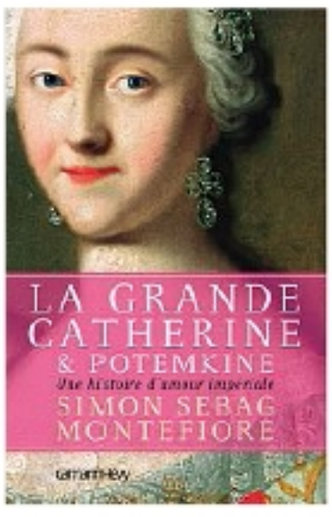


Jean-François Bassinet

Peut-on appréhender d'un seul regard un règne d'une telle ampleur ? Cette ambition est en quelque sorte celle de ce livre. Et, globalement, le pari est réussi. En 300 pages associant habilement descriptions, tableaux comparatifs, cartes et encadrés sur des points précis, le guide de Jean-François Bassinet permet de se faire une première idée de la réalité française à l'époque de Louis XIV. Vie du roi, mouvements à la Cour, économie, art, guerre et religion, les grands aspects du règne défilent sous les yeux du lecteur et lui permettent de saisir l'évolution de la monarchie vers l'absolutisme, l'émergence de l'honnête homme au moment du classicisme triomphant, les difficultés de la vie quotidienne dans une France imposée pour soutenir l'effort de guerre ou encore la vie intime des Français régulée par la religion. Tous les thèmes ne sont certes pas traités avec la même précision, mais la grandeur et la variété de cette époque sont magnifiquement rendues. ***PM***

Les Belles Lettres, « Guide Belles Lettres des civilisations », 304 pages, 19 €.

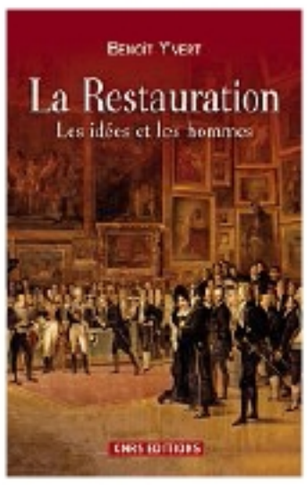
La Grande Catherine et Potemkine. Une histoire d'amour impériale. **Simon Sebag Montefiore**



C'est un géant, une force de la nature, dont la Russie détient peut-être le secret de fabrication. Né dans un village obscur, près de Smolensk, Grigori Potemkine appartient par sa famille à la petite noblesse de province. Il deviendra prince de Tauride et vice-empereur aux côtés de Catherine II dont il sera l'amant fougueux, puis un ami qui, jamais, ne la trahira. Fasciné, Simon Sebag Montefiore retrace la vie fastueuse de ce personnage hors du commun pour restituer toute la complexité d'un homme qui conquiert la Crimée et fonde Sébastopol, ainsi que la flotte de la mer Noire, avant d'aller mourir dans les steppes de Bessarabie sans avoir pu réaliser son rêve : reprendre Constantinople aux Ottomans et restaurer la croix byzantine au-dessus des dômes de la cathédrale Sainte-Sophie. ***IdeC***

Calmann-Lévy, 680 pages, 26,90 €.

La Restauration. Les idées et les hommes. **Benoît Yvert**



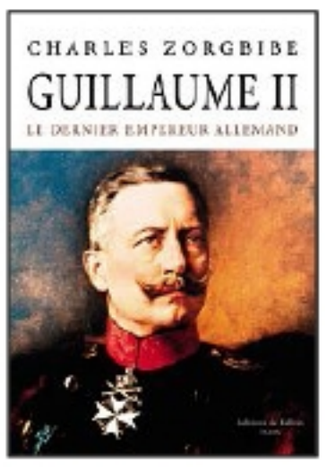
La Restauration a mauvaise presse. Elle paraît étriquée après les grandes orgues de l'épopée napoléonienne, passéiste au regard de l'évolution des mentalités. Imposée par la victoire des armées étrangères, elle a été balayée par le peuple insurgé. A qui prend la peine de s'y arrêter, elle offre pourtant le spectacle de quinze années de paix civile qui ont permis à la France de se reconstituer, après les convulsions sanglantes de la Révolution, la guerre menée à toute l'Europe, la défaite finale de nos armées. A une France exsangue, elle offrit l'expérience pacifique de la monarchie parlementaire dans un climat de liberté, en même temps que le retour du pays sur la scène diplomatique, avec une expédition victorieuse en Espagne, la participation à la libération de la Grèce et la conquête d'Alger. Elle fut aussi un formidable creuset intellectuel en mobilisant une génération d'écrivains de génie, de théoriciens, de polémistes, pour la définition des institutions et des principes dans lesquels devait désormais s'inscrire la vie politique des Français. C'est cette effervescence que, déjà auteur avec Emmanuel de Waresquiel d'une *Histoire de la Restauration* (Perrin, «Tempus»), Benoît Yvert fait revivre avec bonheur dans ce recueil de neuf courts essais. Les mésaventures de Fouché y font écho aux illusions des ultras, les nostalgies de Louis de Bonald aux évolutions de la pensée politique de Chateaubriand. ***MDeJ***

CNRS, 280 pages, 25 €.

Les Somnambules. Eté 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre. **Christopher Clark**

N'a-t-on pas tout dit sur les origines de la Grande Guerre ? *Les Somnambules* prouvent magnifiquement le contraire. Jusqu'alors, les historiens s'étaient focalisés sur le pourquoi de cette question politiquement sensible : il fallait désigner des responsables. Christopher Clark choisit, lui, de s'intéresser au comment. Comment les dirigeants politiques ont-ils déclenché *« le premier cataclysme du XXe siècle »*, celui d'où surgirent tous les autres ? Au rythme d'une plume alerte qui ne néglige ni l'anecdote ni le portrait, le lecteur entend l'écho des coups de feu de Sarajevo, vit au rythme des chancelleries, partage les doutes de François Joseph ou de Poincaré et assiste finalement stupéfait à la marche vers l'abîme. L'ouvrage refermé, la leçon est amère : nul dirigeant ne souhaitait la guerre. Le mérite de ce livre qui fera date est de mettre en lumière combien les erreurs d'analyse des uns, les préjugés des autres, l'arrogance, l'affolement, l'inconséquence, sont pour l'essentiel à l'origine d'un conflit qui n'avait rien d'inéluctable. C'est toute la tragédie de 1914 : une série de malentendus en soi insignifiants ont déchaîné *« la guerre civile européenne »*. ***J-LT***

Flammarion, 668 pages, 25 €.



Guillaume II. Le Dernier Empereur allemand

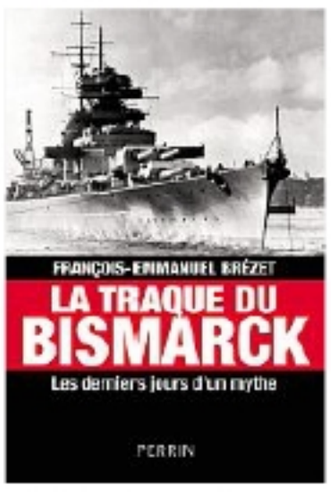
Charles Zorgbibe

Comment cet homme à l'intelligence rapide, à la mémoire solide, charmeur, courtois, qui aspire à la conciliation se laisse-t-il happer dans une guerre que, dès août 1914, Lyautey qualifie de *« guerre civile »* ? Pourquoi invite-t-il ses armées, lors de la révolte des Boxers en 1900, à se comporter comme *« les Huns d'Attila »*, alors que, cinq ans plus tard, à Brême, il se livrera à une vibrante méditation sur la grandeur et le déclin des empires inspirée par une lecture de jeunesse, celle du projet de paix perpétuelle de Kant ? Pour percer à jour cette personnalité complexe, l'auteur a choisi de l'immerger dans le jeu des relations internationales dont il est l'un des meilleurs spécialistes, sans négliger la politique intérieure allemande tournée vers une reconnaissance de sa puissance à l'échelle mondiale. D'où ce livre neuf, subtil, en tout point remarquable. ***FV***

Fallois, 400 pages, 24 €

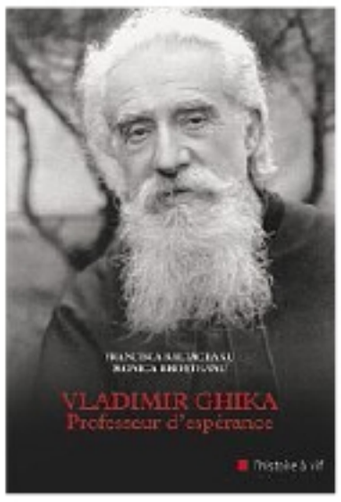
La Traque du *Bismarck*. Les derniers jours d'un mythe

François-Emmanuel Brézet



Le 8 juin 1989, par 4 700 m de fond, l'épave du *Bismarck* a été découverte : son examen approfondi accrédite l'hypothèse d'un sabordage ! Hypothèse qui rejoint celle que propose ici un ancien officier de marine en analysant les derniers moments du cuirassé allemand qui disparut le 27 mai 1941, en plein océan Atlantique, à près de 700 km au nord-ouest de Brest. Sur les 2 200 hommes à bord, seuls 115 survécurent. Pourquoi avoir construit ce cuirassé ? Quelles étaient ses missions ? Comment se déroula sa traque ? Quelles étaient les intentions de son commandant, l'amiral Lütjens ? Autant de questions qui trouvent des réponses précises et techniques dans ce récit dramatique mené de main de maître. ***FV***

Perrin, 252 pages, 21 €

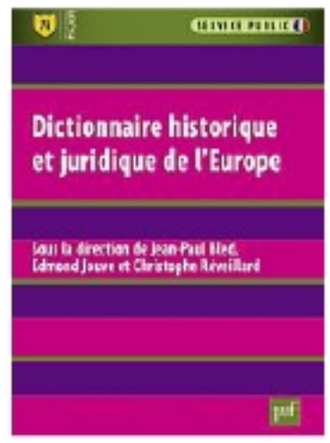


Vladimir Ghika, professeur d'espérance

Francesca Baltaceanu et Monica Brosteanu

A qui lui demandait les raisons de sa conversion au catholicisme, Vladimir Ghika répondait : *« Je me suis converti pour devenir pleinement orthodoxe. »* Il était en effet né prince, roumain et orthodoxe. Converti en France, il fait sa profession de foi catholique à Rome à 25 ans. Sa mère y est opposée. Elle demande à être reçue personnellement par le pape Pie X et obtient de ce dernier qu'il décourage son fils d'entrer au séminaire tant qu'elle n'a pas de postérité. Las, Dieu ne veut pas toujours la même chose que les mères pour leur fils. Et Vladimir consacre sa vie à l'Eglise, d'abord comme missionnaire laïc, puis en devenant prêtre à 50 ans pour le diocèse de Paris. Il mourra en martyr dans les geôles communistes à l'âge de 81 ans. En le proclamant bienheureux, l'Eglise vient de reconnaître, le 31 août 2013, l'exemplarité de ses vertus. Parce que, pour lui, les deux étaient indissociables, Vladimir Ghika a mené toute sa vie de front ses activités charitables et spirituelles, venant en aide matériellement aux plus pauvres et amenant les âmes à Dieu par la charité. Pauvre parmi les pauvres, il fut l'ami intime du philosophe Jacques Maritain. C'est lui qui baptisa Irène Nemirovsky, son mari et ses deux filles, le 2 février 1939. Sa biographie, que publient les Editions du Cerf, est l'œuvre des universitaires roumaines qui ont participé à son procès en béatification. C'est l'occasion pour le lecteur français de découvrir sa personnalité et sa spiritualité rayonnante. ***RC***

Cerf, « L'Histoire à vif », 496 pages, 34 €.



Dictionnaire historique et juridique de l'Europe

Sous la direction de Jean-Paul Bled, Edmond Jouve et Christophe Réveillard

L'histoire de l'Europe en un dictionnaire ? La visée était ambitieuse, d'autant qu'il s'agissait, selon les maîtres d'œuvre de cet ouvrage, de tenter de *« restituer l'image la plus proche de la réalité concrète »* d'une Europe à la fois *« terre de civilisation »* et sujet brûlant d'actualité. Pari tenu. Près d'une centaine de contributeurs, principalement des universitaires, ont prêté leurs compétences et abordent le Vieux Continent à travers l'exploration de concepts, de réalités géographiques ou de notices biographiques. Le facteur religieux est loin d'être laissé pour compte, pas plus que la littérature ou le cinéma (mais pas la musique !), ce qui constitue une agréable surprise. Au total, une approche pluridisciplinaire qui favorise l'histoire contemporaine plutôt que le temps. ***PM***

PUF, 410 pages, 32 €.

Staline

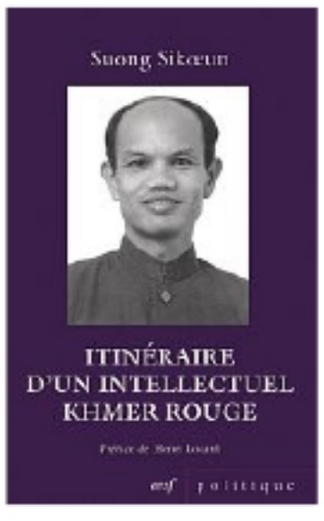
Robert Service

« Un séisme fait homme. » En quelques mots, Robert Service a ainsi résumé la place de Joseph Staline dans l'histoire de l'Union soviétique et du monde. L'ancien séminariste de Tiflis, devenu l'héritier de Lénine, aura réussi à porter à son point de perfection un régime essentiellement destructeur. On l'a peint d'une pièce, en génie du mal ou en modèle de la classe ouvrière. Robert Service trace un portrait où la complexité joue le rôle principal. Doué pour l'organisation, doté de réelles capacités d'analyse, voire d'un sens de la poésie, Staline n'en fut pas moins un meurtrier paranoïaque à l'idéologie délétère. Entre normalité et barbarie, il fut le produit monstrueux de la révolution d'Octobre. ***PM***

Perrin, 732 pages, 29 €.

Itinéraire d'un intellectuel khmer rouge. Suong Sikœun

Formé en France, exalté par la Révolution de 1789 et influencé par les historiens Albert Soboul et Ernest Labrousse, Suong Sikœun fut *« l'éternel brillant second »* du régime des Khmers rouges. Dans une autobiographie saisissante, ce bureaucrate utile, sans pouvoir décisionnaire véritable, revient sur l'ensemble de son parcours, comme le fit son épouse, Laurence Picq. Sensibilisé au devoir de mémoire par sa propre formation universitaire, l'auteur ne nie pas la réalité meurtrière du régime ; il en édulcore néanmoins les ressorts idéologiques en assimilant le régime de Pol Pot au nazisme plutôt qu'au communisme. Ce témoignage unique n'en reste pas moins capital. ***CD***

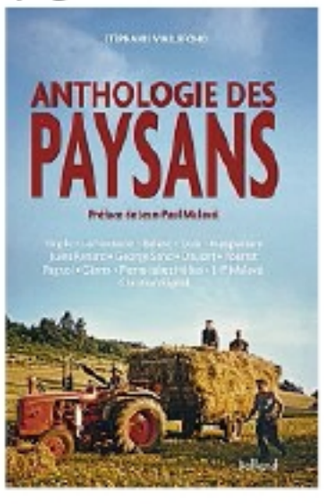


Cerf, 544 pages, 35 €.

Anthologie des paysans

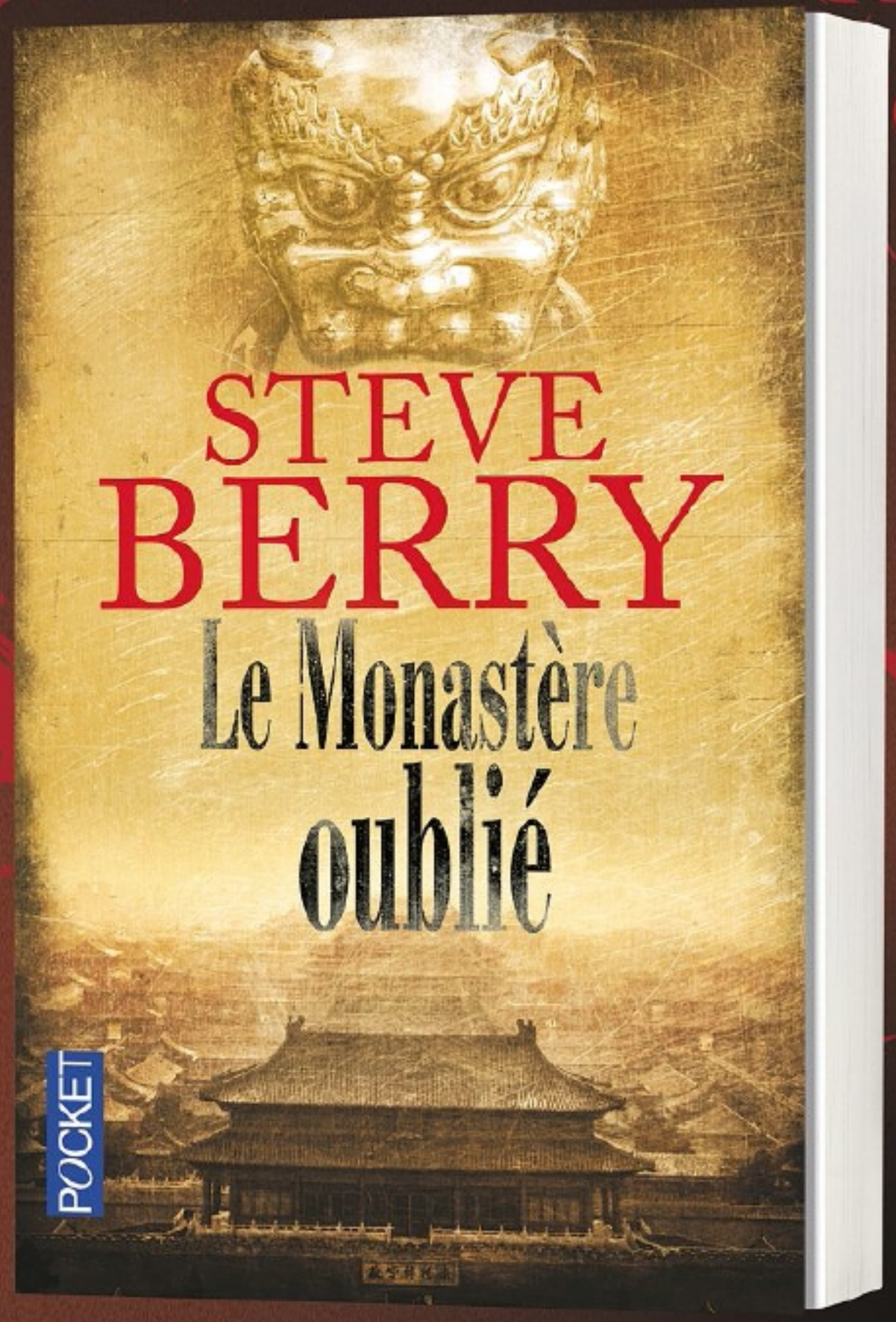
Stéphanie Viallefond

L'anthologie constitue un genre à part entière, dont la réussite exige de son auteur une érudition exemplaire. Tel est le cas de celle que Stéphanie Viallefond a consacrée aux paysans. De Virgile à Christian Signol, la journaliste a recueilli les plus belles gerbes que les écrivains tressèrent à la terre, aux bêtes, aux clochers et aux travaux des champs, dessinant ainsi une sociologie littéraire et historique de la campagne et de ses habitants. Il est doux d'y croiser le pâtre du poète Saint-Pol-Roux qui, *« un soir de brebis »*, *« s'éparpille dans la flûte et dont la prudence a la forme d'un chien noir »*. Les belles rencontres se succèdent et, au premier chef, avec notre plus profonde mémoire. ***RS***



Balland, 480 pages, 22,90 €.

Jeu de piste au cœur d'une Chine millénaire



648 pages - 8,40€

Cotton Malone est de retour ! Il suit les traces d'une confrérie occulte, aux confins d'une Chine aussi mystérieuse que dangereuse. Un nouveau cocktail détonnant mêlant action, Histoire, exotisme et suspense, par le grand Steve Berry.

« Le maître du genre » ***Dan Brown***

POCKET

www.pocket.fr

Crédits photos : © Blue Jean / Graphicobsession
biz&love

Par Jean Sévillia

© JOHN FOLEY/OPALE.

CAMUS CONTRE LES BARBARES

L'attitude de Camus vis-à-vis du terrorisme se résume la formule qu'employait son père devant la cruauté des combattants : *« Un homme, ça s'empêche. »*

Etudes sur l'homme et l'œuvre, rééditions de ses grands textes : le centenaire de la naissance d'Albert Camus, né le 7 novembre 1913, est marqué par de multiples parutions. *Camus et le terrorisme,* un essai de l'historien Jean Monneret, spécialiste de la guerre d'Algérie, rappelle que Camus fut l'un des rares écrivains français à avoir poursuivi une réflexion globale sur le terrorisme, sous l'angle politique comme sous l'angle philosophique. En témoigne *Les Justes* (1949), pièce qui met en scène, d'après un fait survenu dans les années 1900, le dilemme de révolutionnaires russes renonçant à commettre un attentat contre le grand-duc Serge parce que deux enfants l'accompagnent dans sa calèche. Ou encore *L'Homme révolté* (1951), essai où, analysant la perversion de la révolte, Camus montre qu'à travers Sade, Saint-Just, Hegel, le nihilisme et le totalitarisme contemporains, court une lignée qui justifie l'emploi de n'importe quel moyen pour atteindre ses fins, légitimant le mépris du droit et de la morale.

« *Camus,* observe Jean Monneret, *se garda toujours de la moindre complaisance envers la terreur, qu'elle fût d'Etat ou révolutionnaire. Il évita, de même, toute compromission avec ses méthodes et ses hommes.* »

Dans la pratique, c'est la guerre d'Algérie qui a confronté l'écrivain au terrorisme. Le 10 décembre 1957, Camus se trouve à Stockholm afin d'y recevoir le prix Nobel de littérature. Deux jours plus tard, dans le grand amphithéâtre de l'université de la ville, il répond, selon la tradition, aux questions d'un parterre d'étudiants. L'échange porte vite sur la politique plus que sur la littérature. Saïd Kessal, un étudiant algérien, apostrophe alors l'écrivain, lui reprochant son silence à propos de la « *répression coloniale* » exercée par la France en Algérie. Le correspondant du *Monde,* présent sur place, note que, le contradicteur de Camus lui faisant une nouvelle fois grief de ne pas soutenir « *la lutte des Algériens pour la justice* », l'auteur de *L'Etranger* répond par une formule restée célèbre : « *Je crois à la justice, mais je préfère ma mère à la justice.* » Jean Monneret souligne toutefois que la phrase a été déformée, car le propos exact de l'écrivain était le suivant : « *A l'heure où nous parlons, on jette des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans l'un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère.* » Le sens n'est pas le même, et cette version pose le problème dans sa dimension concrète, en lui donnant un visage.

Né à Mondovi, dans le Constantinois, Camus avait passé son enfance et son adolescence à Alger, dans le quartier populaire de Belcourt. Son père étant mort en 1914 (d'une blessure de guerre), le jeune Albert avait vécu dans le dénuement matériel, en compagnie d'une mère illettrée qui était femme de ménage et avec laquelle il peinait à communiquer, mais qui allait rester pour lui un personnage central. Brillant élève, boursier au lycée d'Alger, il s'oriente après son bac vers la philosophie, mais une tuberculose le contraint à renoncer à l'Ecole normale supérieure et à l'agrégation. Il sera donc homme de théâtre et journaliste.

Professant des idées de gauche, aspirant à la justice sociale, le jeune Camus adhère au Parti communiste en 1935. Mais en 1936, dans le double contexte du pacte franco-soviétique signé par Laval, l'année précédente, en vue de faire pièce à l'Allemagne hitlérienne, et du Front populaire qui gouverne à Paris, le Parti communiste algérien (PCA), antenne du PCF, appliquant une consigne de Staline, donne priorité à l'antifascisme au détriment de la cause de l'émancipation des musulmans. Un choix tactique qui conduit le PCA à s'opposer aux nationalistes algériens regroupés autour de Messali Hadj, animateur de l'Etoile nord-africaine, puis du Parti du peuple algérien (PPA), formation dont les militants, désormais considérés comme des adversaires, seront combattus par les communistes avec des méthodes toutes staliniennes, allant jusqu'aux dénonciations à la police. Camus, lié à des Arabes qui se sont engagés derrière Messali Hadj, mais qui ne renient pas l'héritage français, critique la nouvelle ligne du PCA. Dès 1937, cette indépendance d'esprit lui vaut d'être exclu pour « déviationnisme ». L'expérience servira de leçon à l'écrivain qui restera de gauche mais, contrairement à Jean-Paul Sartre, ne sera jamais un « compagnon de route » du communisme.

Débarqué en métropole en 1940, installé définitivement à Paris en 1943, Camus poursuit l'écriture de son œuvre, entamée avant-

guerre, tout en étant lecteur chez Gallimard et rédacteur en chef (1944) de *Combat*, quotidien clandestin de la Résistance.

En Algérie, le FLN, organisation indépendantiste inconnue, déclenche l'insurrection à la Toussaint 1954. Ce que les observateurs pensaient être un feu de paille s'étend, en 1955, amenant le gouvernement à proclamer l'état d'urgence et à intensifier la répression. Camus publie dans *L'Express*, d'octobre 1955 à janvier 1956, une série d'articles réunis sous le titre de « L'Algérie déchirée » et publiés dans le tome III d'*Actuelles, Chroniques algériennes* (1939-1958).

Ce n'est pas seulement son pays natal qui est déchiré, c'est l'écrivain lui-même. Camus, en effet, approuve l'aspiration des Arabes à l'égalité, déplorant l'attitude méprisante de certains Français d'Algérie à l'égard des indigènes (le mot est d'époque) et une répartition agraire injuste. Récusant toutefois le concept de nation algérienne – l'Algérie n'ayant jamais possédé d'organisation étatique avant la colonisation et sa population étant issue de vagues d'immigration successives –, l'écrivain croit aussi à la légitimité française en Algérie, et prône des réformes sociales et politiques visant à intégrer davantage les musulmans dans la République.

« J'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, écrit-il en 1956 dans un *Appel pour une trêve civile* qui sera repris dans ses *Chroniques algériennes. J'y ai puisé tout ce que je suis, et je n'ai jamais séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient.* » Le texte reste sans effet, et lui vaut l'hostilité des Français d'Algérie qui refusent toute évolution, tout comme celle des partisans de l'indépendance. L'épisode de Stockholm, en 1957, prend donc place dans une longue période où Camus, sachant que les passions l'empêchent d'être écouté, reste silencieux. Au même moment, le FLN recourt systématiquement au terrorisme, notamment urbain, tandis que l'armée gagne la bataille d'Alger contre les poseurs de bombes au prix de méthodes qui, en métropole, accroissent les campagnes des intellectuels de gauche contre cette guerre et, en Algérie, creusent le fossé entre les communautés.

En 1958, l'écrivain invite le gouvernement à s'adresser au peuple arabe d'Algérie pour lui annoncer à la fois que *« l'ère du colonialisme est terminée »* et que la France *« refuse d'obéir à la violence »* et qu'elle *« refuse de servir le rêve de l'empire arabe à ses propres dépens, aux dépens du peuple européen d'Algérie, et, finalement, aux dépens de la paix du monde ».*

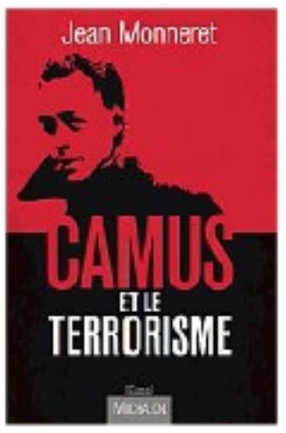
Mort le 4 janvier 1960, dans un accident de voiture, Camus a eu le temps d'approuver le principe d'autodétermination de l'Algérie, proclamé par le général De Gaulle en septembre 1959, mais il n'aura pas vu la suite des événements, dont on devine qu'ils l'auraient crucifié : le bain de sang, la rupture entre la France et l'Algérie, une terre natale à laquelle l'attachait un lien qui éclate dans *Le Premier Homme,* son roman posthume publié par sa fille en 1994.

Camus condamnait la violence terroriste parce que celle-ci est toujours inhumaine, et de plus inefficace, déclenchant un cycle de provocation-répression qui perpétue la logique de l'affrontement en faisant obstacle à la fondation d'une société juste, alors que la justice est toujours la revendication initiale de ceux qui l'ont choisie. Lorsqu'un groupe de ce type prend le pouvoir, avertit Camus, il institue un Etat qui a le terrorisme dans les gènes et qui règne par conséquent par la peur et le meurtre. Dépassant les événements de son époque, l'écrivain délivrait une leçon permanente. A l'heure où plane la menace terroriste, *« la mesure grecque et la pensée de Midi chères à Albert Camus »*, conclut Jean Monneret, conservent toute leur vertu.

© HENRI CARTIER BRESSON/MAGNUM PHOTOS. © ULLSTEIN BILD/ROGER-VIOLLET.

L'HOMME DÉCHIRÉ En haut, à gauche : Camus *(en 1944, photographié par Henri Cartier-Bresson, à l'époque où il est rédacteur en chef de* Combat*).* L'écrivain avait toujours condamné la violence terroriste la jugeant inhumaine et inefficace. Il fut déchiré par celle qui sévit en Algérie *(à droite, attentat à la voiture piégée, perpétré par le FLN, rue d'Isly à Alger, en décembre 1959).*

CAMUS ET LE TERRORISME
Jean Monneret



Michalon
192 pages
16 €

Par Albane Piot et Isabelle Schmitz

© LORENZO MENNONNA, COURTESY OF ITALIAN MINISTRY FOR CULTURAL HERITAGE AND ACTIVITIES.

MODÈLES
A g. : *Le Sacrifice d'Isaac*, par Lorenzo Ghiberti (Florence, Museo Nazionale del Bargello). A dr. : *Saint Louis de Toulouse*, par Donatello (Florence, Museo dell'Opera di Santa Croce).

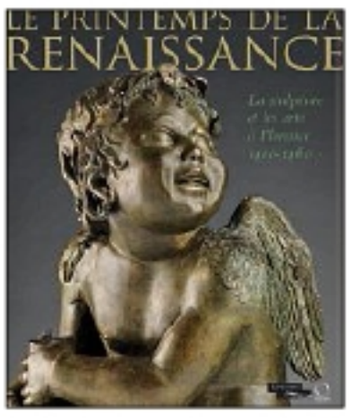
Florence la magnifique

Au musée du Louvre une exposition raconte les débuts trop peu connus de la Renaissance, au temps de Donatello.

On croit bien connaître la Renaissance lorsque l'on sait apprécier les Vierges de Botticelli, la douceur de Raphaël ou la puissance de Michel-Ange. Elle est née en réalité bien plus tôt, sous un autre visage. Dans le plus vaste espace dédié aux expositions du musée, hall Napoléon, le Louvre en présente la genèse. Elle se situe au début du XV^e^ siècle, à Florence, dont les chanceliers veulent faire une héritière de la Rome antique et le porte-drapeau de notions de liberté, et de force morale, d'un humanisme civique qui doit se diffuser dans toute l'Italie. La sculpture y est souveraine, puisqu'elle est le premier des arts dans lequel s'incarne le nouveau style, tourné vers l'antique. De cette époque admirée, il reste de fait essentiellement des sculptures, comme autant de modèles.

Balayant un demi-siècle, depuis la création des reliefs de bronze pour le concours des portes du baptistère Saint-Jean (les deux *Sacrifice d'Isaac* par Brunelleschi et Ghiberti, en 1401) jusqu'à la mort de Côme de Médicis en 1464, à un moment où les commandes privées de familles patriciennes prennent le pas sur les commandes publiques, l'exposition enchaîne dix sections thématiques qui évoquent les traits particuliers de cette première Renaissance : les monuments équestres, la peinture sculptée, les idéaux de beauté et de charité. Elle y expose des œuvres clés telles que la maquette originale de la coupole du Dôme de Florence, le *Saint Louis de Toulouse* par Donatello, la *Marietta Strozzi* de Desiderio da Settignano.

CATALOGUE
sous la direction de Marc Bormand et Beatrice Paolozzi Strozzi, commissaires de l'exposition



Coédition Officina Libraria-musée du Louvre éditions 552 pages 45 €

Un moment fascinant de l'histoire des arts, reconstitué à Florence au printemps dernier et exposé maintenant dans toute sa splendeur au Louvre. *AP*

« Le Printemps de la Renaissance. La sculpture et les arts à Florence, 1400-1460 », jusqu'au 6 janvier 2014. Tous les jours sauf le mardi, de 9 heures à 18 heures. Nocturne jusqu'à 21 h 45, le mercredi et le vendredi. Exposition seule : 13 € ; expo + musée : 16 €. Rens. : 01 40 20 53 17 ; www.louvre.fr

© STUDIO ANTONIO QUATTRONE, FLORENCE, BY PERMISSION OF FONDO EDIFICI DI CULTO, MINISTERO DELL'INTERNO-DIPARTIMENTO PER LE LIBERTÀ CIVILI E L'IMMIGRAZIONE-DIREZIONE CENTRALE PER L'AMMINISTRAZIONE DEL FEC.

© JEAN GILLES BERIZZI/RMN. © MICHEL URTAD/GRAND PALAIS/RMN.

© JEAN GILLES BERIZZI/RMN.

FASTES
Ci-contre : triptyque anonyme, *Vierge à l'Enfant entre anges et saints*, vers 1511-1520 (Paris, musée de Cluny). Il semble qu'à l'origine le panneau de gauche et celui du centre n'en formaient qu'un. Ci-dessous : théorbe miniature du début du XVII[e] siècle (Ecouen, Musée national de la Renaissance).

La leçon de musique

L'exposition du château d'Ecouen restitue la place de la musique à la Renaissance.

Déroulée dans les salles d'exposition permanente comme un fil rouge, l'exposition temporaire du musée d'Ecouen réserve une fort belle surprise. Sans être une dissertation de musicologie, elle intègre les avancées des chercheurs dans la vision globale du temps que le Musée national de la Renaissance a pour vocation de transmettre. Elle brosse ainsi le portrait général de la musique à la Renaissance, avec ses acteurs, ses caractères, les lieux où elle était donnée. Un portrait de la musique sacrée d'abord, toute empreinte encore de l'héritage médiéval, puis celui de la musique profane, quand apparaissent les premières partitions polyphoniques imprimées, avant d'aborder celui de la théorie musicale de l'époque, influencée par la même volonté de retour à l'antique que manifestaient alors les beaux-arts. Ce mouvement se traduit par une inspiration puisée aux anciens mythes, associée à un retour aux usages musicaux antiques, notamment au chant soliste accompagné, conduisant, paradoxalement, à quelque chose d'entièrement neuf, à une autre époque : celle de l'opéra baroque.
Epanouissement final, l'exposition se clôt sur la place de la musique dans les fastes et divertissements d'une époque qui vit la création par Charles IX de l'Académie de poésie et de musique en 1570.
La musique sert alors le prestige des puissants dont elle accompagne toutes les cérémonies. Le discours s'appuie sur des objets variés et de qualité : instruments de musique (positif, luth, *vihuela de mano*, flûte, cornet à bouquin, et une magnifique épinette vénitienne), partitions, manuscrits ou imprimés, gravures, majoliques, tableaux, et, en particulier, une très belle *Terpsichore* par l'Italien Grammatica, un joli triptyque du musée de Cluny, daté vers 1511-1520, présentant une *Vierge à l'Enfant entre anges et saints*, qui n'avait encore jamais été exposé, ou encore les panneaux peints du célèbre orgue aux tuyaux d'albâtre de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue (vers 1521 ?).
Disposé dans le noble décor du château d'Ecouen, sous ses plafonds peints, entre ses manteaux de cheminée joliment habillés de paysages maniéristes et les magnifiques tapisseries de la suite de *David et Bethsabée* (1510-1515), l'ensemble offre une visite particulièrement intéressante à tout amateur d'art ou d'histoire, mélomane, musicologue ou profane. ***AP***

© RMN (MUSÉE D'ECOUEN).

« Un air de Renaissance. La musique au XVI[e] siècle », jusqu'au 6 janvier 2014, Musée national de la Renaissance, château d'Ecouen. Plein tarif : 7 € ; tarif réduit : 5,5 €. Tous les jours sauf le mardi, de 9 heures 30 à 12 heures 45 et de 14 heures à 17 heures 15. Rens. : 01 34 38 38 50 ; www.musee-renaissance.fr

CATALOGUE
sous la direction de Muriel Barbier et Benoît Damant, commissaires de l'exposition

Coédition RMN-Grand Palais
176 pages
29 €

Les trois sœurs de l'empereur

Les collections impressionnistes du musée Marmottan ne doivent pas faire oublier qu'il fut d'abord la maison d'un historien de l'Empire : Paul Marmottan, dont les collections formèrent le premier fonds du musée. Il avait mené des études très spécialisées sur l'une des trois sœurs de Bonaparte : Elisa, l'aînée, une femme de tête *(à gauche, tasse à l'effigie d'Elisa, manufacture de Ginori de Doccia)*. Parce que le clan Bonaparte était plus soudé qu'on ne le dit souvent, et que les trois sœurs restèrent toujours très liées entre elles, le musée a choisi de leur consacrer une même exposition, afin de restituer ce que fut leur vie, pas seulement officielle. Elisa, Pauline et Caroline sont d'abord présentées individuellement, avant que ne soient montrés, dans la galerie Italienne, leurs échanges, leurs liens avec l'empereur, leur vie en Italie quand Elisa était grande-duchesse de Toscane, Pauline, princesse Borghèse, dont l'époux avait été fait gouverneur du Piémont par Napoléon, tandis que Caroline était devenue reine de Naples aux côtés de Joachim Murat. Elles y furent les ambassadrices de la cour des Tuileries : ambassadrices de la mode, d'un art de vivre, d'un goût français qui rayonnait alors par-delà les frontières, et cela, avec un prestige extraordinaire, reflet de celui de leur frère. Le grandiose des grands portraits de Gérard, Fabre ou Vigée-Lebrun, ou de la traduction par un élève de Canova de sa Pauline Borghèse en Vénus triomphatrice, côtoie les vues aquarellées de leur vie familiale – Caroline et ses enfants au palais royal de Naples ou dans le salon d'Argent de l'Elysée – ainsi que les objets dont elles aimaient s'entourer : parures, mobilier, objets d'art *(ci-dessous, déjeuner des Vues des environs de Sèvres offert par Napoléon à sa sœur Caroline)*. L'ensemble reconstitue finalement un contexte élégant et raffiné et brosse le portrait intimiste de trois personnes de chair et de sang. ***AP***

« Les Sœurs de Napoléon. Trois destins italiens », du 3 octobre 2013 au 2 février 2014. Musée Marmottan-Monet, tous les jours sauf le lundi, de 10 heures à 18 heures. Nocturne le jeudi jusqu'à 20 heures. Plein tarif : 10 € ; tarif réduit : 5 €. Rens. : 01 44 96 50 33 ; www.marmottan.fr

© WWW.BRIDGEMANART.COM. © PATRICE MAURIN-BERTHIER/FONDATION NAPOLÉON PARIS.

CATALOGUE
sous la direction de Maria Teresa Caracciolo, commissaire de l'exposition

Coédition Hazan-musée Marmottan-Monet
216 pages
29 €

Le Labyrinthe enchanté

Quand, en 1775, devant la vétusté de son état, Louis XVI se résout à ordonner la destruction du Labyrinthe édifié un siècle plus tôt par Louis XIV, à côté de l'escalier des Cent Marches, c'est l'un des clous du parc de Versailles qui disparaît. Près de trois hectares de promenade littéraire et galante, conçue par Charles Perrault, dessinée par André Le Nôtre, aménagée dans des couloirs de verdure, au son de 39 fontaines peuplées d'animaux grandeur nature, choisis par Charles Le Brun pour illustrer les *Fables* d'Esope.

A l'occasion de l'Année Le Nôtre, le château et la ville de Versailles font revivre cet enchantement. Dans le sublime hôtel des Affaires étrangères et de la Marine de Louis XV, qui abrite aujourd'hui la bibliothèque de Versailles, les cinq salles en enfilade de la galerie des Affaires étrangères sont transformées en labyrinthe. Entre les parois végétales reconstituées par des gravures agrandies, on croise les animaux de plomb qui ont été sauvés de la destruction. Cette œuvre d'art total eut de multiples échos en musique,

© DROITS RÉSERVÉS/CLICHÉ A. MARAL.

peinture et littérature. On en découvre quelques extraits, partitions et croquis. Une maquette moderne révèle, en un seul coup d'œil, la grande originalité du plan imaginé par Le Nôtre : un labyrinthe dépourvu de centre, voué à la promenade de divertissement et au badinage. ***IS***

« Labyrinthe de Versailles, du mythe au jeu », jusqu'au 14 décembre 2013, Bibliothèque municipale, 5, rue de l'Indépendance-Américaine, 78000 Versailles. Entrée gratuite, du mardi au vendredi, de 14 heures à 18 heures, et le samedi de 10 heures à 18 heures. Rens. : 01 39 07 13 20 ; www.versailles.fr

ONIRIQUE Ci-contre : dragon en plomb, par Pierre Mazeline, illustrant *Le Serpent à plusieurs têtes* (Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon). Ci-dessous : *Le Perroquet et le Singe*, par Jacques Bailly et Sébastien Le Clerc (Paris, Petit Palais).

© PETIT PALAIS/ROGER-VIOLLET.

La tournée des grands ducs

Dans le palais des Ducs et des Etats de Bourgogne, le musée de Dijon a inauguré son nouveau parcours Moyen Age et Renaissance le 7 septembre dernier. Si l'on peut regretter certains aménagements, ne pas trouver à son goût le nouveau visage de la tour de Bar, sa cour de béton avec inclusions de fonte, et son extension contemporaine revêtue d'un alliage de cuivre doré, les nouvelles salles mettent bien en valeur des œuvres trop méconnues. La salle des Tombeaux *(ci-dessus)* leur est maintenant totalement dédiée, et les retables de la chartreuse de Champmol, qui partageaient autrefois, à leur détriment, le même espace, occupent à eux seuls une nouvelle salle. La galerie de Bellegarde a retrouvé ses fenêtres, jusque-là occultées, ce qui donne une belle luminosité à la vaste nef qui abrite maintenant des peintures italiennes, des primitifs aux artistes du XVI[e] siècle. L'accrochage des collections devrait tourner régulièrement, a annoncé la directrice du musée, Sophie Jugie : un moyen d'apprécier la richesse d'une des plus belles collections de France. ***AP***

© FRANÇOIS JAY/MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON.

Musée des Beaux-Arts de Dijon, 1, rue Rameau, 21000 Dijon. Rens. : 03 80 74 52 09 ; mba.dijon.fr

Trésors du fief de Kaga

Samouraï : littéralement, le mot signifie « celui qui sert ». Guerriers ou fonctionnaires, au service des princes, il y en eut des dynasties. Parmi eux, les Maeda, seigneurs du fief de Kaga, depuis le XVI[e] siècle jusqu'à la restauration Meiji en 1868, sous la tutelle desquels la ville de Kanazawa s'est faite le creuset où se développa une culture particulière, plus martiale que celle d'Edo, nuancée par la douceur et l'élégance de celle de Kyoto, et dont les traditions se sont transmises jusqu'à nos jours. Une culture de guerriers d'abord, qui évolua au XVIII[e] siècle, quand l'épopée martiale n'eut plus de sens, en une culture de mécènes éclairés, protecteurs des arts et de l'artisanat, les Maeda se muant alors en grands collectionneurs. Ils développèrent la cérémonie du thé et le théâtre nô avec passion, et favorisèrent les créations de laque, damasquinage, porcelaines, teintures… Cette culture unique n'avait jamais fait l'objet d'une exposition en France; la plupart des pièces : armures *(ci-contre, armure du XVI[e] siècle)*, céramiques, masques et kimonos, étoffes teintes et pièces d'orfèvrerie, y viennent pour la première fois. ***AP***

© ISHIKAWA-KEN HISTORY MUSEUM.

« Kanazawa. Aux sources d'une culture de samouraïs », du 2 octobre au 14 décembre 2013, Maison de la culture du Japon à Paris, du mardi au samedi, de 12 heures à 19 heures, nocturne le jeudi jusqu'à 20 heures. Plein tarif : 7 € ; tarif réduit : 5 €. Rens. : 01 44 37 95 01 ; http://mcjp.fr

Par Marie-Amélie Brocard

Maxime d'Aboville entre dans l'histoire

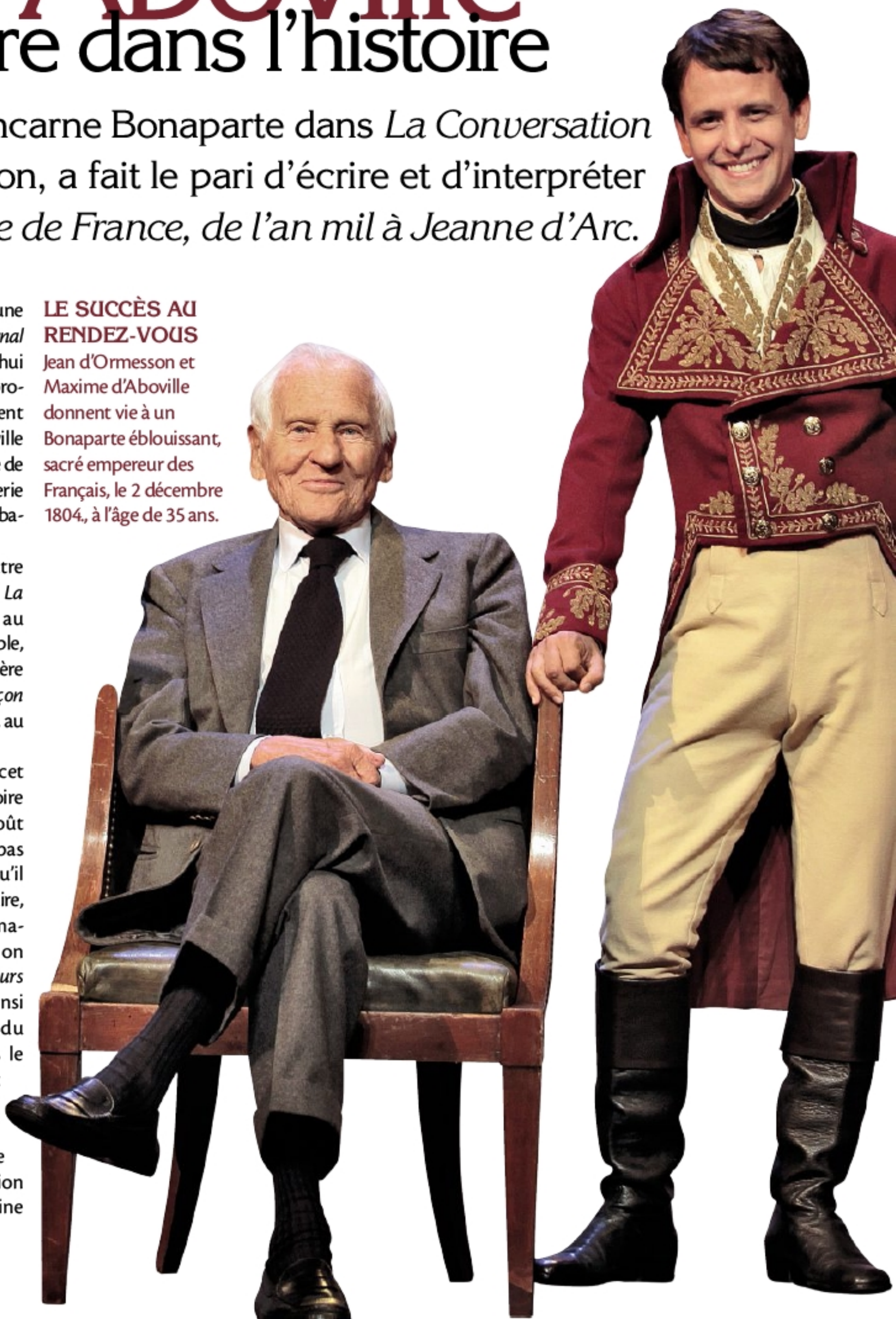
Le comédien, qui incarne Bonaparte dans *La Conversation* de Jean d'Ormesson, a fait le pari d'écrire et d'interpréter *Une leçon d'histoire de France, de l'an mil à Jeanne d'Arc*.

Il s'est fait connaître en incarnant un jeune prêtre torturé dans l'adaptation du *Journal d'un curé de campagne*. Il est aujourd'hui un conquérant sûr de lui, prêt à s'autoproclamer empereur des Français. Jeune talent de la scène française, Maxime d'Aboville donne ses traits à un Bonaparte à la veille de devenir Napoléon, autour d'une causerie entreprise avec le deuxième consul, Cambacérès, sur le bien-fondé de sa décision.

Créée l'année dernière au Théâtre Hébertot, la pièce de Jean d'Ormesson *La Conversation* revient pour la saison au Théâtre du Petit Montparnasse. Infatigable, l'artiste devient aussi professeur éphémère une fois par semaine, le temps d'*Une leçon d'histoire de France* destinée aux enfants, au Théâtre de Poche Montparnasse.

Rien ne semblait pourtant destiner cet étudiant en droit à porter un jour l'histoire sur les planches. Rien si ce n'est un goût prononcé pour la scène qui ne l'a pas quitté depuis son adolescence. Alors qu'il poursuit un DEA de droit communautaire, il suit en parallèle des cours d'art dramatique. Il prend d'emblée une décision paradoxale : *« Si je réussis mon concours d'avocat, je me consacre au théâtre. »* Ainsi en sera-t-il. L'adaptation en 2008 du *Journal d'un curé de campagne*, dans le cadre confidentiel de la cave du Chat Noir, marque un tournant dans sa carrière : un producteur le repère et lui propose de monter sa pièce au Théâtre des Mathurins. Il obtient une nomination comme révélation théâtrale masculine aux Molières 2010.

LE SUCCÈS AU RENDEZ-VOUS
Jean d'Ormesson et Maxime d'Aboville donnent vie à un Bonaparte éblouissant, sacré empereur des Français, le 2 décembre 1804., à l'âge de 35 ans.



© FABIENNE RAPPENEAU/L'ŒIL DU SPECTACLE © PASCAL GELY/CDDS ENGUERAND

C'est alors que l'histoire s'invite dans sa vie de comédien. *«C'est l'histoire qui m'a choisi»*, s'amuse-t-il. Tandis qu'il traîne sa soutane sur la scène du Théâtre des Mathurins, Daniel Colas, le directeur, écrit une pièce sur la confrontation entre Henri IV et le jeune prince de Condé, à qui le roi veut faire épouser sa maîtresse. Il donne naturellement au personnage du prince le visage de Maxime, qui se produit chaque soir dans son théâtre. La pièce rencontre un succès dont la raison n'est pas un mystère pour Maxime d'Aboville : *«Il y a clairement chez le public un engouement pour l'histoire, et pour l'histoire de France en particulier»*. Il est nominé pour le Molière du comédien dans un second rôle en 2011 et part pour une tournée exceptionnelle de cent représentations.

A la fin de l'année 2011 sort en librairie *La Conversation* de Jean d'Ormesson. Le jeune acteur se surprend à lire tout haut le dialogue en feuilletant l'ouvrage au fond d'une librairie. De son côté, Alain Pochet caresse l'espoir de jouer la pièce avec lui à Paris. Leur détermination leur permet d'obtenir les rôles. Dans un décor très soigné, Maxime d'Aboville incarne un Bonaparte à cent à l'heure, dévoré de nervosité et d'insatisfaction. L'échange à huis clos est en outre l'occasion de découvrir une galerie de portraits de personnages contemporains, ainsi que le contexte historique qui a mené le général corse à dominer l'Europe. Le succès est à nouveau au rendez-vous. C'est le seul spectacle de 19 heures de Paris à avoir tenu toute la saison 2012-2013, au point que les deux compères rendossent à la rentrée leurs costumes.

Enfant, Maxime d'Aboville n'avait pourtant jamais été passionné par l'histoire, telle qu'on la lui enseignait à l'école. Un ami auprès de qui il se désolait de son ignorance lui conseille en 2007 de lire Jacques Bainville. *«C'était trop intelligent pour moi, mais j'aimais bien le style»*. Pour s'y habituer et mieux assimiler le texte, il enregistre différents passages, bientôt l'ensemble de l'ouvrage. Il découvre par la suite Michelet, le *Petit Lavisse*, les manuels de Malet et Isaac. Une histoire très vivante, simple, chronologique ; des personnages fouillés, une façon de raconter qui se rapproche plus du roman et du théâtre que les manuels contemporains marqués par l'approche thématique de l'école des Annales. Pourquoi ne pas faire, à partir de ces textes, un cours d'histoire aussi enthousiasmant qu'un one-man-show ? Philippe Tesson, emballé par l'idée, lui ouvre les portes du Théâtre de Poche Montparnasse en 2013. Il y est de retour aujourd'hui.

Sur scène, le jeune professeur ne raconte pas l'histoire, il la vit. Le texte se compose de passages pris chez Bainville, Duruy, Michelet, Chateaubriand, parfois réécris pour la cohérence, et assemblés de façon à les faire sonner sur le plateau. Une histoire de France proche du roman d'aventures. *«J'ai la prétention d'avoir pris les meilleurs passages des meilleurs auteurs»*, ose-t-il avec un sourire. Ici, le récit suit la chronologie sans scrupule. Souvent, les rires fusent. Si, dans un premier temps, un silence gêné répond aux tentatives d'interaction de ce qui se veut être un cours, petit à petit le public s'enhardit. Des doigts d'enfants se lèvent d'abord timidement. Bientôt les réponses fusent. A la sortie, le comédien a la satisfaction d'entendre de jeunes spectateurs dire que si ça se passait comme ça à l'école, ils s'intéresseraient sûrement plus à leurs cours. C'est qu'il y a, selon lui, un lien naturel entre l'histoire et le théâtre, qui semble les nourrir l'un l'autre. La théâtralité, c'est un mouvement d'un début à une fin ; la chronologie est inscrite dans la dramaturgie. L'histoire est truffée de situations et d'intrigues qui sont du pain béni pour la scène. *«L'histoire*, observe-t-il, *est remplie de pièces de théâtre en sommeil. Il suffit d'aller piocher. La réalité est souvent plus extraordinaire que la fiction, les personnages d'une grande complexité et d'une grande richesse de caractère. Le théâtre permet, quant à lui, de réinjecter de la chair, des sentiments, de la passion. L'histoire est faite par des hommes, elle est mue par de la matière humaine. Le théâtre, c'est de la matière humaine. Il personnalise et rend leur humanité aux personnages qui font l'histoire.»*

Déjà, Maxime d'Aboville s'est attelé à l'écriture de la suite de sa *Leçon d'histoire*. Elle le mènera de 1515 à 1715…

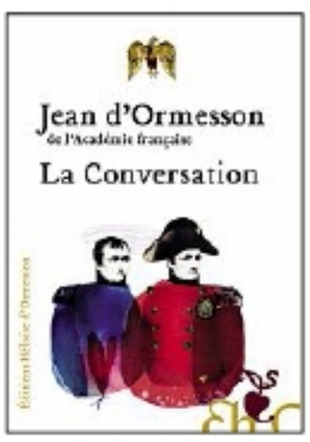
LA CONVERSATION, Théâtre du Petit Montparnasse, jusqu'au 29 décembre 2013, du mardi au samedi à 19 heures, le dimanche à 17 heures. Mise en scène de Jean-Laurent Silvi, avec Maxime d'Aboville et Alain Pochet.
www.theatremontparnasse.com

UNE LEÇON D'HISTOIRE DE FRANCE, Théâtre de Poche Montparnasse, à partir du 21 septembre 2013, le samedi à 15 heures. De et par Maxime d'Aboville, avec la collaboration artistique de Jean-Laurent Silvi.
www.theatredepoche-montparnasse.com

UNE LEÇON D'HISTOIRE DE FRANCE de Maxime d'Aboville

L'avant-scène théâtre
« Quatre-Vents »
51 pages
8 €

LA CONVERSATION de Jean d'Ormesson



Editions Héloïse d'Ormesson
128 pages
14,25 €

Par Marie-Amélie Brocard

Des hommes très occupés

Forte de son succès, la série *Un village français* entame sa cinquième saison.

RÉQUISITION
Scène de la saison 5 d'*Un village français*. Elle commence en 1943, sur fond de recrutement pour le STO, avec son lot de réfractaires qui vont entrer dans la clandestinité.

Inutile de chercher Villeneuve sur une carte. Le petit bourg du Jura qui sert de cadre à la série de France 3 *Un village français* est né de l'imagination de ses réalisateurs. Depuis cinq ans, cette production originale poursuit l'ambition de donner une vision incarnée de ce que fut la vie quotidienne des Français entre 1940 et 1945. Un pari ambitieux mais payant. L'entreprise rencontre depuis ses débuts un vrai succès. Pour la saison 4, c'est une moyenne de 3,7 millions de fidèles qui ont suivi la vie des villageois. En 2012, *Un village français* a obtenu le prix du Syndicat français de la critique de cinéma en tant que meilleure série. Celle-ci revient pour une 5e saison sur France 3 le 1er octobre.

La saison 1 s'était ouverte en juin 1940 quand l'armée allemande avait occupé le village. Face à cette situation, c'est très vite l'heure des choix. Les personnages se révèlent. Contrairement à ce qu'on pourrait craindre, le scénario évite de tomber dans un manichéisme caricatural. De vrais salauds ont, bien sûr, toutes les caractéristiques du rôle. Mais l'histoire offre aussi toute une gamme de personnages plus nuancés : un médecin désigné maire qui accepte de collaborer dans l'espoir d'atténuer les difficultés que rencontrent les habitants; un gérant d'entreprise qui fait du commerce avec les Allemands, parce qu'il faut bien vivre, mais qui n'est pas pour autant un méchant bougre; l'institutrice qui a une liaison avec un soldat allemand mais qui n'est pas une profiteuse… Il y a, bien entendu, des résistants, mais la première place est laissée à la vie qui continue : à la peur, à la faim, aux couples qui se font et se défont. Sans être exempte de quelques anachronismes (un modèle de téléphone ici, une coiffure ailleurs, que les puristes ont dénoncés comme mal datés), la reconstitution historique de l'ambiance des années 1940 est assez réussie.

Les quatre premières saisons avaient vu les débuts de l'organisation de la Résistance, les tentatives de rapprochement et de coordination entre les réseaux gaullistes et communistes, le passage d'un premier convoi de Juifs en direction de la frontière. La saison 5 commence en 1943 sur fond de recrutement du STO avec son lot de réfractaires qui vont bientôt peupler les maquis. Pendant ce temps, chez les Allemands, on commence à sentir que le vent tourne…

***Un village français*, le mardi, à partir du 1er octobre, à 20 h 45 sur France 3.**

© ETIENNE CHOGNARD/CCSP.

Versailles côté jardin

A l'occasion de l'Année Le Nôtre, Patrick de Carolis, qui fait cet automne son grand retour à la présentation de l'émission « Des racines et des ailes », explore Versailles côté cour et côté jardin. Ses plateaux en séquence emportent le téléspectateur du balcon du roi au Cabinet doré de Marie-Antoinette, des bosquets de Le Nôtre au Trianon. De spectaculaires images filmées avec un drone révèlent fontaines et jardins sous un jour jamais vu. *IS*

France 3, « Du Versailles des rois au Versailles de la République », mercredi 23 octobre, à 20 h 45.

ET AUSSI

Dictateurs

Le XXe siècle a été marqué par l'avènement de dictatures qui ont gardé leur lot de dossiers secrets. La série de cinq documentaires qui sort actuellement en coffret DVD, *Dictateurs, dossiers secrets*, revient sur cinq de ces pages plus ou moins méconnues de l'Histoire du monde à travers des enquêtes fouillées, mêlant images d'archives, interventions d'historiens et témoignages d'acteurs, pour faire la lumière sur des sujets aussi divers que « L'Ile aux cannibales » de Staline, « La Grande Famine de Mao », « Les Pouponnières du IIIe Reich », « Les Armes miracles d'Hitler » et les secrets de son accession au pouvoir.

***Dictateurs, dossiers secrets*, ZED Productions, coffret 2 DVD, 234 min, 24,98 €.**

Par Jean-Robert Pitte, *de l'Institut*

© CANAL ACADEMIE

LA SAISON DES CHÂTAIGNES

Ce fruit a aidé nos ancêtres à subsister dans une nature hostile.

Des châtaigneraies fruitières greffées ont été plantées et améliorées depuis l'Antiquité dans toutes les régions situées au nord de la Méditerranée bénéficiant de conditions environnementales propices : des sols acides et bien drainés, un climat humide sans excès de fraîcheur ou de chaleur. C'est donc dans les moyennes montagnes siliceuses de l'Europe du Sud qu'elles ont prospéré : Apennin italien, versant sud des Alpes, Corse, pourtour du Massif central, cordillère Cantabrique, Trás-os-Montes, etc. A dater de la fin du Moyen Age, une fois les grandes pestes passées, la population européenne s'accroît partout, y compris dans ces montagnes, obligeant à émigrer ou à imaginer de nouveaux moyens de subsistance. Le châtaignier greffé, qui permet d'obtenir trois fois plus de calories alimentaires par unité de surface que le seigle, apparaît véritablement comme une sorte d'arbre à pain.

Là où le châtaignier (*Castanea sativa* Mill.) est peu présent dans les paysages, les usages de la châtaigne sont saisonniers et ses préparations rustiques : fruits frais rôtis ou bouillis venant en garniture, complément de repas, grignotage de goûter ou de veillée. Dans toutes les villes d'Europe, la préparation favorite est le grillage sur braise et la consommation en automne ou en hiver dans les artères de promenade piétonne. Sébastien Mercier décrit, dans les années 1780, les marchands des rues de Paris, tous piémontais ou tessinois, qui *« salent leurs marrons en pissant dans la chaudière »*. Là où le châtaignier est abondant, voire localement dominant dans l'espace agricole, les habitants pratiquent le séchage – technique qui est attestée dès le XIVe siècle, en Ligurie et en Ardèche. Les préparations culinaires à base de châtaignes séchées réhydratées ou de farine sont des matefaims efficaces.

En ville, les châtaignes ou les marrons viennent en accompagnement de viandes. C'est par dérision que Molière met dans la bouche d'Harpagon une recette où ils dominent les autres ingrédients pour constituer un repas bourratif et peu onéreux : *« Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons. Là, que cela foisonne. »* (*L'Avare*, acte III, 1). Mais il existe aussi des préparations raffinées : dinde de Noël aux marrons, dessert périalpin appelé mont-blanc et, surtout, marron glacé, friandise apparue avec l'obtention de gros fruits non cloisonnés et l'arrivée du sucre, mentionnée dès 1560 à Lyon par Bruyérin-Champier.

© DEPOILLY/ALPACA/ANDIA.FR. © BERTRAM/FREE LANCE/COLORIS.

SAISON
AUTOMNE-HIVER

La recette du chou farci se fait le plus souvent durant la période de récolte du crucifère, lorsque les soirées invitent à retrouver le goût de plats roboratifs et réconfortants.

CHOU FARCI À LA LIMOUSINE

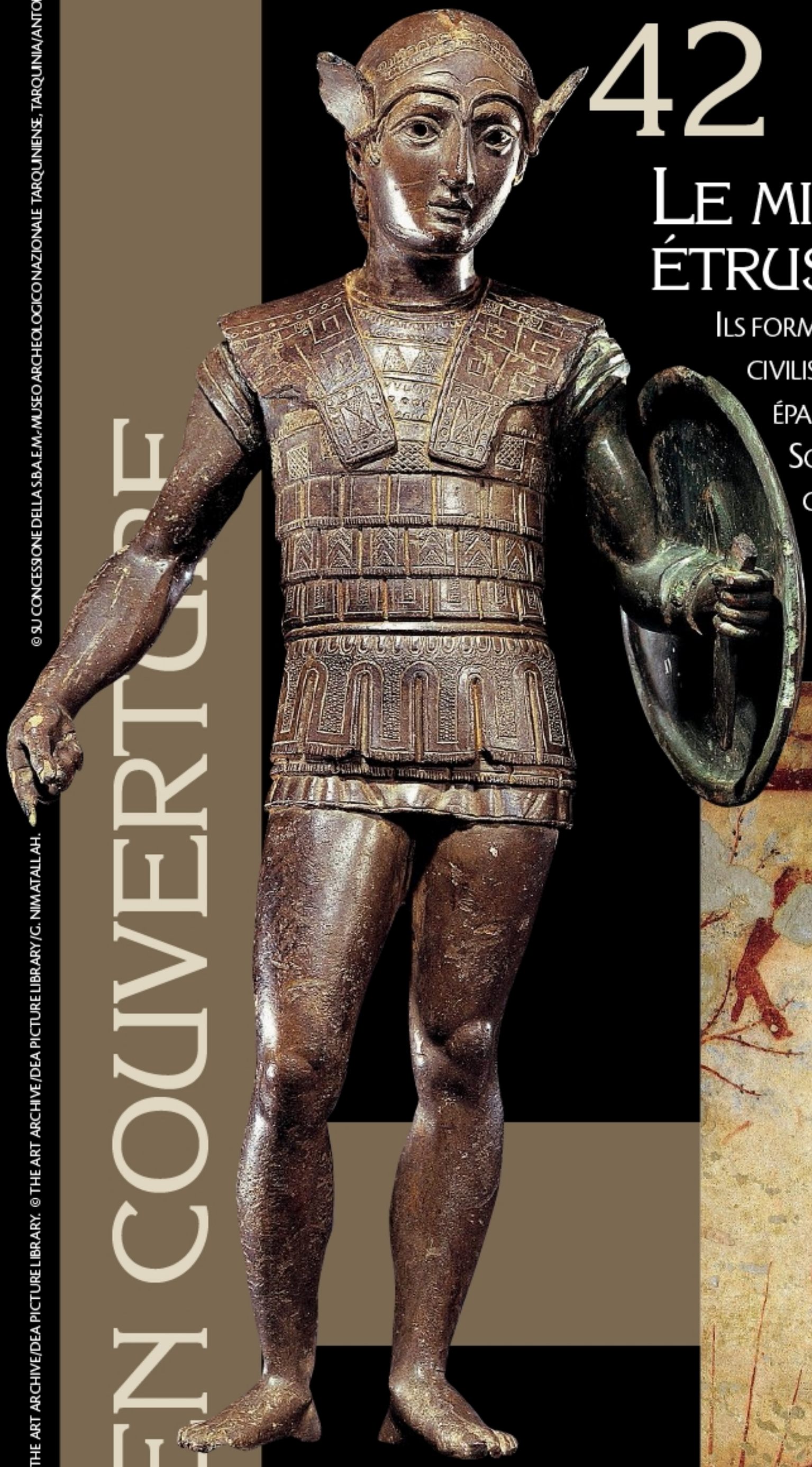
RECETTE

Blanchissez un chou frisé en éliminant le trognon et les feuilles extérieures dures. Mêlez 300 grammes de chair à saucisse, autant de châtaignes cuites à l'eau et écrasées, de la mie de pain, un oignon et du persil hachés, du thym, du sel et du poivre, plus un petit verre d'eau-de-vie. Glissez délicatement cette farce entre les feuilles de chou, enveloppez celui-ci d'une étamine ficelée, puis faites-le cuire à l'eau ou, mieux, au bouillon de pot-au-feu ou de poule, dans une cocotte fermée, pendant 2 heures 30 à 3 heures à feu doux. Déballez-le, puis coupez-le en quartiers. Servez-le avec un vin rouge tannique, comme un cahors.

42

Le miracle étrusque

Ils forment la première grande civilisation de l'Italie. Elle s'est épanouie entre l'Arno et le Tibre. Son apogée comme son déclin continuent de fasciner.



EN COUVERTURE

© THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY. © THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY/G. NIMATALLAH. © SJ CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE TARQUINIENSE, TARQUINIA/ANTONIO IDINI.

50
La vie et rien d'autre

Une splendide exposition au musée Maillol révèle ce que fut la vie quotidienne des Étrusques où le faste se mêle aux plaisirs de l'existence.

Les Etrusques

A l'occasion de l'exposition que le musée Maillol consacre aux Etrusques, plongée au cœur d'une civilisation mystérieuse qui a dominé Rome.

© THE ART ARCHIVE/MUSÉE DU LOUVRE PARIS/DAGLI ORTI

56
Au pays de la dolce vita

La vaisselle est en argent, les convives sont étendus sur des lits, la tête couronnée de lauriers. Pour une petite élite, il fait bon vivre au pays des Étrusques.

Et aussi

7 mystères d'une civilisation disparue
Le secret des tombes perdues
Porsenna, la revanche du vaincu
De la gloire à l'oubli
Trésors retrouvés de Cerveteri
La légende des siècles
Voyage en Étrurie

© THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY/G. NIMATALLAH

LA LÉGENDE
Le sarcophage des Amazones de Tarquinia (IVe siècle av. J.-C.) représente une scène dans laquelle figure Hercule au combat.

Le Miracle étrusque

Par Jean-Louis Voisin

La civilisation étrusque se trouve au carrefour des échanges méditerranéens. Une notion dont la réalité est à la fois géographique, historique et culturelle.

LE GLAIVE ET LA FOI

Cette statue finement ciselée d'un guerrier en armure, datant du Ve siècle av. J.-C., a été retrouvée à Monte Falterona, en Toscane (Londres, British Museum). En haut : cette urne-temple du IIIe siècle av. J.-C., provenant de Vulci, dans la province de Viterbe, révèle, en modèle réduit, les indices d'une grande maîtrise architecturale (Rome, Museo di Villa Giula).

© THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY. © THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY/G. NIMATALLAH.

« *Et voici qu'arrivaient très vite sur un bateau ponté des hommes qui voguaient, des pirates, sur la mer violette, des Tyrrhéniens; un destin mauvais les poussait…* » Daté habituellement du Ve siècle av. J.-C., peut-être même avant, cet *Hymne à Dionysos* écrit dans la langue et le mètre homérique est le plus ancien texte qui signale l'existence de pirates tyrrhéniens. Ils auraient capturé un beau jeune homme, en réalité le dieu Dionysos, qui, pour les punir, les transforma en dauphins. S'il est difficile de localiser le lieu de cette capture mythologique, sans doute une mer contrôlée par des Grecs comme la mer Egée entre les environs de Chios et de Naxos, les pirates, eux, sont bien identifiés : des Tyrrhéniens. Autrement dit, des Etrusques, que les Grecs désignent du nom de *Tyrsenoi,* de *Tyrrhenoi* (le nom donné à la mer des côtes occidentales de l'Italie) et les Latins de *Tusci* ou d'*Etrusci,* ou encore de *Lydi* (Lydiens) chez les poètes. Eux-mêmes se nommaient *Rasenna,* affirme Denys d'Halicarnasse, un historien et rhéteur grec d'Asie Mineure de l'époque augustéenne, installé à Rome. Derrière cette historiette, on entrevoit des conflits persistants entre Tyrrhéniens et Grecs au sujet du commerce du vin.

Or, au VIe siècle av. J.-C., alors que Rome compte moins de deux siècles d'existence, la civilisation étrusque connaît son apogée : une grande partie de l'Italie, dont Rome et le Latium, est sous domination étrusque. Un siècle plus tard, lorsque la puissance étrusque commence à s'effriter et que la Grèce prend conscience à la fois de son histoire et de celles des autres peuples – Hérodote en témoigne –, les légendes sur

© IDÉ.

les origines des Etrusques se multiplient en Grèce : viennent-ils de Lydie ? Sont-ils les descendants de ces Pélasges que les Grecs auraient chassés de Thessalie ?

Toujours est-il qu'ils forment la première grande civilisation de l'Italie et que les inscriptions en langue étrusque apparaissent vers 700 av. J.-C. à Tarquinia et à Cerveteri (anciennement Caeré), écrites dans un alphabet grec. Avant cette date, seule l'archéologie apporte quelques certitudes et permet de lancer quelques hypothèses… S'il subit quelques modifications pour être adapté à la phonétique étrusque, cet alphabet est emprunté aux colons grecs de Pithécusses (l'actuelle île d'Ischia, au nord du golfe de Naples) venus autour de 770 av. J.-C. de Chalcis, dans l'île d'Eubée. Quelques années plus tard, ils fondent Cumes sur le continent. De ce qui deviendra la Grande Grèce, ces deux colonies, les premières, sont aussi les plus septentrionales ! Curieux, mais compréhensible : ces Grecs en quête de nouvelles terres et de métaux ont été bloqués dans leur progression vers le nord par les Etrusques, seule population de l'Italie centrale capable de s'opposer à leur mouvement.

Dans le même temps, une évolution que l'on suit depuis le X^e siècle av. J.-C. par l'archéologie, en particulier par l'étude des nécropoles, s'achève. Là où se trouvaient les traces d'une culture que l'on peut considérer comme proto-étrusque, la culture dite villanovienne, du nom du village de Villanova, un double phénomène se constate : d'une part, les villages dispersés se regroupent et se concentrent sur les sites qui seront ceux des métropoles étrusques ; d'autre part, le matériel funéraire des tombes proto-étrusques présente une forte différenciation sociale. Il est alors certain que se forme et s'épanouit une aristocratie puissante, avide de bijoux, en particulier en or, et qui possède des terres sur lesquelles travaillent des esclaves de campagne. Vraisemblablement, c'est elle qui arrête l'expansion grecque vers le nord.

Au demeurant, du minerai de fer provenant de l'île d'Elbe a été découvert à Ischia, ce qui indique l'existence de relations commerciales. Comme dans tout le monde méditerranéen de cette époque, on est à la fois marin, commerçant et pirate. Et, entre les Grecs de Grande Grèce, ceux de Sicile et les Etrusques alterneront épisodes belliqueux, sur mer surtout, échanges paisibles, rivalités commerciales, et parfois alliances contre un ennemi commun.

Si les Etrusques n'ont pas admis que les Grecs implantent des colonies sur leur territoire, ils n'interdisent pas que des étrangers s'établissent dans des ports francs utilisés dans le monde méditerranéen, des *emporia*, à la population cosmopolite, carthaginoise, grecque, celte aussi, et où l'activité commerciale l'emporte. Ainsi à Pyrgi, où des lamelles d'or rédigées en phénico-punique et en étrusque ont été retrouvées ; ainsi à Gravisca, où des Grecs vivent entre eux et honorent leurs propres dieux.

En fait, dès le IX^e siècle avant notre ère, l'Etrurie se trouve au centre d'un réseau d'échanges qui s'amplifiera et s'ouvrira au VII^e siècle av. J.-C., directement ou indirectement, par des relais commerciaux sur des mondes extérieurs, tantôt sarde,

CI-CONTRE : © AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB. EN BAS : © SU CENTILE CONCESSIONE DELLA SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELLA TOSCANA/ANTONIO QUATTRONE.

UNE CIVILISATION URBAINE Reconstitution de la cité de Vetulonia, l'une des plus dynamiques d'Etrurie. L'architecture étrusque offrira de nombreux modèles à Rome, notamment celui du « temple toscan ». En bas : deux modèles réduits en argile de chars tirés par des bœufs datant du VIII[e] siècle av. J.-C., dans la région de Tarquinia (Florence, Museo Archeologico Nazionale).

punique, proche-oriental, égyptien, transalpin, plus tard grec. Le contact avec ces différentes populations, dont les artisans s'installent en particulier dans le sud de l'Etrurie, est fructueux pour le monde étrusque, tant sur le plan technologique que sur le plan culturel. Non seulement certains s'enrichissent de ces pratiques, mais les Etrusques y trouvent un alphabet et une écriture, s'imprègnent de dieux et de légendes qu'ils remanient à leur convenance, adoptent une organisation politique, celle de la cité, et empruntent des techniques, celles du tour et du four pour la poterie, de la granulation et du filigrane pour le travail des bijoux. Les goûts et les modes évoluent : la culture villanovienne s'efface lentement devant une culture composite, dite orientalisante (720-580 av. J.-C.).

Pyrgi et Gravisca sont des ports et appartiennent à l'Etrurie maritime. Cependant, aucune grande ville ne se trouve sur le littoral, peu propice d'ailleurs à des installations portuaires. Une exception, au nord : Populonia, qui reçoit le minerai de fer de l'île d'Elbe. Vers les VIII[e]-VII[e] siècles av. J.-C. émerge une urbanisation qui se développe au point que l'Etrurie se couvre d'un réseau de cités, les douze cités, la « dodécapole » disent les Grecs, les « douze peuples » disent les Latins, avec des centres urbains construits à l'intérieur du pays. Ils dépassent souvent les 100 hectares et ont pu abriter à leur apogée entre 20 000 et 30 000 habitants. Plantés sur un éperon ou un plateau de tuf facilement défendable, liés si possible à un avant-port par un cours d'eau, Pyrgi pour Caeré, Gravisca pour Tarquinia, entourés d'une muraille, ils s'ornent rapidement de monuments. Palais tels ceux de Murlo ou d'Acquarossa dont l'architecture et le décor évoquent une vie princière riche en banquets, en jeux, en processions et en danses. Monuments, tel le temple de Portonaccio à Véies, daté de la fin du VI[e] siècle av. J.-C., en remplacement d'un édifice plus ancien, distinct du temple grec, que l'architecte romain Vitruve définira sous Auguste comme le modèle du temple toscan, construit sur un plan carré, doté d'un haut podium, et d'une partie antérieure ouverte sous portique à l'est. Sa partie postérieure, fermée à l'ouest, comprend trois *cellae*, trois chambres, qui abritent la statue d'un dieu et, sur le faîtage, de hautes statues en terre cuite. Au pied de la cité, s'étendent de vastes nécropoles. Encore conviendrait-il de nuancer selon la région et la cité. Car même s'ils ont le sentiment d'appartenir par leur langue, par leur mode de vie, par leur religion à une identité originale qui les distingue de tous les peuples voisins,

UNE IDENTITÉ À PART

L'urne dite du Bottarone date du début du IVe siècle av. J.-C. Les monuments funéraires livrent des indications précieuses sur le mode de vie des Etrusques (Florence, Museo Archeologico Nazionale). En bas : objet votif, la *Chimère d'Arezzo* (Ve-IVe siècle av. J.-C.) témoigne du savoir-faire des bronziers étrusques (Florence, Museo Archeologico Nazionale).

jamais les Etrusques, pour autant qu'on le sache, ne songèrent à unifier leurs cités sous un même pouvoir et à former ce que l'on appellerait un Etat unique. Au mieux, ils ont des sanctuaires fédéraux, tel celui du dieu Voltumna, près de Volsinies (l'actuelle Orvieto), où se rassemble le *nomen Etruscum*, la nation étrusque, sous la présidence d'un magistrat fédéral, peut-être appelé *zilath*. Au pire, ils s'entre-déchirent.

Dans ces cités-Etats, une évolution est perceptible, sans que l'on puisse affirmer qu'elle a eu lieu partout, tant notre information est lacunaire. Au VIe siècle av. J.-C., les seigneurs et les rois perdent leur autorité qui passe au peuple, ou plutôt à une assemblée de grandes familles.

Le pays des Etrusques (grosso modo la Toscane et une partie du Latium et de l'Ombrie actuels), s'il n'est pas très étendu, est cependant varié. Il explique en partie ce que certains historiens ont qualifié de *« miracle étrusque »*. Adossé aux Apennins, délimité au nord par l'Arno, au sud par le Tibre, il comprend derrière sa façade maritime *« des plaines couvertes de blés que séparent des collines aux pentes cultivables »*, aux dires de Diodore de Sicile, écrivain de l'époque de César. La région est réputée dans l'Antiquité pour son bétail et ses richesses agricoles (blé, vin, huile) que produisent des agriculteurs compétents et bien outillés : des bronzes montrent des laboureurs, des agronomes étrusques sont attestés et les nombreuses bornes de délimitation de terres montrent des propriétaires attachés à leurs biens fonciers et aux droits qui s'y rapportent. Quant aux basses terres marécageuses, pauvres et désertiques de la Maremme, que décrira plus tard en une page célèbre Tiberius Gracchus, les hydrauliciens étrusques en éradiquèrent la malaria qui y sévissait grâce à des colmatages et des drainages des marais. Plus à l'intérieur, des lacs, des forêts giboyeuses, épaisses, de sapins et de pins, de hêtres, qui inspirent de la terreur aux Romains, mais permettent la construction de navires (Pise était le principal arsenal de l'Etrurie) et fournissent du bois de chauffage en particulier pour les fours métallurgiques.

Excepté l'or, présent en très faible quantité, le pays bénéficie de ressources minières qui furent à l'origine de la puissance étrusque et dont le caractère inépuisable était devenu un lieu commun chez les auteurs antiques : fer de l'île d'Elbe, cuivre et plomb des monts de la Tolfa, cuivre et fer d'Arezzo, plomb argentifère et étain près de Campiglia Marittima (au nord-est de Populonia). Au point que Populonia, au centre d'une industrie minière et métallurgique florissante, reçut d'un historien moderne le surnom de « Pittsburgh de l'Antiquité » ! Le savoir-faire des bronziers et des bijoutiers toscans sera apprécié par des amateurs athéniens, fera l'admiration des Romains de l'Antiquité et émerveillera les artistes de la Renaissance : ce sont la *Chimère d'Arezzo*, l'*Arringatore* du lac Trasimène, les candélabres, les cistes (tel le chef-d'œuvre qu'est la ciste Ficoroni de Palestrina) et les miroirs gravés. Au Ier siècle av. J.-C., cette richesse minière ne semble toutefois plus exploitée, sauf sur l'île d'Elbe qui ne paraît pas concernée par un *senatus consultum* de Rome qui aurait interdit les exploitations minières en Italie.

© SU GENTILE CONCESSIONE DELLA SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELLA TOSCANA/ANTONIO QUATTRONE. © DOMINGIE & RABATTI/LA COLLECTION.

© AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB. © THE ART ARCHIVE/ARCHAEOLOGICAL MUSEUM PALERMO/DAGLI ORTI.

Très vite, l'Etrurie est à l'étroit. Sur mer comme sur terre, les Etrusques, actifs, entreprenants et énergiques, excellents marins passant pour avoir inventé l'ancre et les éperons fixés à la proue des navires de guerre, solides soldats qui adoptent l'armement, l'équipement et la tactique des hoplites grecs et qui, dès les VII^e^ et VI^e^ siècles av. J.-C., forment des troupes de soldats de métier, commandés par des condottieri dignes de leurs successeurs italiens des XV^e^ et XVI^e^ siècles apr. J.-C., et débordent leur territoire. Sur terre, leur supériorité militaire sur le reste de l'Italie indigène est indéniable. Dans une chronologie mal connue que l'on commence à entrevoir (dans les deux cas, elle remonterait au IX^e^ siècle av. J.-C.) et selon des procédés qui font rejeter l'idée d'une conquête armée puis d'une occupation, ils absorbent deux régions, au nord la plaine du Pô, au sud la Campanie, et pour relier cette dernière à l'Etrurie historique, ils occupent Rome et une partie du Latium. Ils y fondent des villes et des comptoirs tels Bologne, Mantoue, Adria (qui donnera son nom à la mer Adriatique), Spina, grand port céréalier, Marzabotto, où s'exprime le mieux l'urbanisme étrusque. Ils en modifient d'autres, comme Capoue et Pompéi. Ils y constituent des sortes de ligues et laissent des «marqueurs», en particulier le *bucchero*, une céramique typiquement étrusque de couleur noire.

Leurs bateaux, surtout ceux de Caeré, sillonnent la Méditerranée occidentale dès le VIII^e^ siècle av. J.-C., au cours duquel des ex-voto étrusques apparaissent dans les grands sanctuaires grecs de Delphes, Dodone, Olympie, Samos, et où un texte tardif affirme que des pirates étrusques se livraient à des incursions sur les côtes orientales de la Sicile, assurément au VII^e^ siècle av. J.-C. Les Etrusques atteignent la Sardaigne, l'ouest de la Sicile, passent avec Carthage des conventions commerciales, s'allient même avec la cité punique pour battre les Phocéens de Corse vers 540 av. J.-C., à la bataille navale d'Alalia (Aléria), s'assurant le contrôle de la Corse et de l'espace maritime entre Corse, Sardaigne et Etrurie. Malgré la concurrence des Grecs de Marseille et de Sicile et des Carthaginois qui tiennent à contrôler leurs routes et leurs espaces maritimes, ils gagnent les côtes de la Gaule du Sud et de l'est de la péninsule Ibérique comme en témoignent des épaves, des vases de bucchero et des inscriptions, franchissent le détroit de Gibraltar et s'aventurent jusqu'en mer Egée. La thalassocratie étrusque n'est pas un mythe. Avant 480 av. J.-C., les Carthaginois empêchent cependant les Etrusques de s'installer dans «les îles bienheureuses» dans l'Atlantique ; en 480 av. J.-C., les Lipariens les battent dans les eaux qui baignent leur île ; en 474 av. J.-C., près de Cumes qui a demandé de l'aide à Syracuse, ils subissent une défaite que le poète grec Pindare compare à la victoire de Salamine sur la flotte perse. Désormais, le vent tourne : en 453 av. J.-C., des Syracusains lancent une attaque contre l'île d'Elbe et en 384 av. J.-C., le sanctuaire de Pyrgi, aux portes de Caeré, est mis à sac par les marins de Denys de Syracuse.

Sur terre, même repli au V^e^ siècle av. J.-C. A Rome, les rois étrusques sont chassés en 509 av. J.-C., mais Porsenna reprend la ville avant de la quitter peu après. En Campanie, les Samnites descendent des Apennins et s'emparent de Capoue en 425 av. J.-C. En 396 av. J.-C., après un long siège, Rome s'empare de Véies. Le grignotage romain commence, tandis qu'au nord apparaît une nouvelle menace, celle des peuples celtes, tantôt pillards, tantôt mercenaires des Etrusques. Malgré une sorte de réveil au IV^e^ siècle av. J.-C., notamment sur le plan artistique (peintures de la tombe François vers 340 av. J.-C.), des guerres intestines comme celle qui déchire Arezzo en 350 et en 302 av. J.-C., et des tensions sociales

minent de l'intérieur les cités étrusques qui trouvent face à elles une puissance tenace, organisée, conquérante : Rome. Affaiblie un temps par l'avancée gauloise (défaite romaine de l'Allia suivie de la prise de la ville en 390 av. J.-C.), elle reprend dès 356 av. J.-C. la guerre contre les Etrusques que sauvent les difficultés de Rome avec la ligue latine et les Samnites. En 311 av. J.-C., parallèlement à la guerre contre les Samnites, Rome fait face à l'offensive de certaines cités étrusques. En 298 av. J.-C., Sabins, Etrusques, Ombriens Gaulois, Samnites et Lucaniens passent une alliance contre Rome. Cette coalition, qu'habilement les Romains divisent, est écrasée à la bataille acharnée de Sentinum en 295 av. J.-C., en Ombrie, sur le versant oriental des Apennins, au bord de l'Aesis. La bataille eut un retentissement international : le Grec Douris de Samos la relate et donne à Rome l'image d'une ville grecque qui triomphe de la barbarie, les vaincus étant en majorité gaulois. L'année suivante, les armées romaines ravagent l'Etrurie centrale et la ville de Rusella. Volsinies, Pérouse et Arezzo demandent la paix et, en 292 av. J.-C., Faléries, à la limite du pays falisque et de l'Etrurie, tombe. C'était l'une des cités étrusques les plus résolues dans la lutte contre Rome. Quelques sursauts étrusques : en 284 av. J.-C., un préteur romain et ses 16 000 hommes sont massacrés devant Arezzo. En réaction, en 283 av. J.-C., une armée de Gaulois menée par Volsinies est battue au lac Vadimon. En 280 av. J.-C., deux triomphes sont célébrés à Rome, l'un sur les Etrusques de Volsinies, l'autre sur ceux de Vulci. Désormais, l'Etrurie ne représente plus un danger pour Rome qui se tourne vers le sud.

La fin devient pitoyable : l'aristocratie étrusque soucieuse de conserver son pouvoir fait appel à Rome pour se protéger d'une révolte des dépendants. Ainsi à Volsinies, dernière cité indépendante, en 263 av. J.-C. : la ville est prise d'assaut, ses habitants déportés au bord du lac de Bolsena et le sanctuaire de Voltumna pillé. Rome impose sa loi, la langue étrusque disparaît devant le latin et devient une langue morte. Les Etrusques deviennent citoyens romains, mais l'Etrurie demeure : ce sera l'une des régions, la septième, de la recomposition administrative opérée par Auguste.

Reste un souvenir et un objet d'études. *« Le latin et le grec ont une valeur pratique infinitésimale ; mais l'étrusque est totalement, absolument inutile. Comment trouver une meilleure base pour l'éducation d'un gentleman ? »* s'exclame Cardan, l'un des protagonistes de *Those Barren Leaves*, le roman d'Aldous Huxley (1925), paru en français sous le titre de *Marina di Vezza* (1938). Il ajoute : *« C'est la grande langue morte de l'avenir. Si l'étrusque n'existait pas, il faudrait l'inventer. »*

Jean-Louis Voisin, agrégé d'histoire, ancien membre de l'Ecole française de Rome, est maître de conférences honoraire à l'université de Bourgogne et à l'université Paris-Est-Créteil-Val-de-Marne.

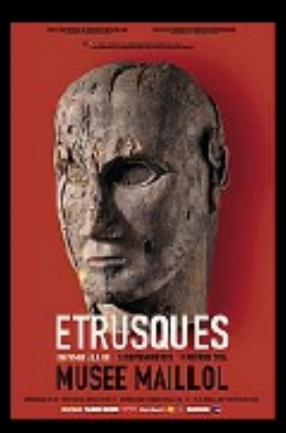
© THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY/G. NIMATALLAH.

UN SAVOIR-FAIRE RECONNU

A gauche : le sarcophage de Larthia Seianti, datant du IIe siècle av. J.-C., a été découvert, en 1877, à Chiusi, en Toscane (Florence, Museo Archeologico Nazionale). La statue funéraire du personnage masculin a été trouvée dans la même région. Elle date du VIe siècle av. J.-C. (Palerme, Museo Archeologico Regionale). A droite : l'*Arringatore* du lac Trasimène. Cette statue du Ier siècle av. J.-C., due à des bronziers étrusques, a fait l'admiration des artistes de la Renaissance (Florence, Museo Archeologico Nazionale).

TUSCANICO MORE
Antéfixe à tête de ménade, fin du VIe siècle av. J.-C., terre cuite, (Rome, Museo di Villa Giulia). A l'époque archaïque – apogée de la civilisation étrusque –, la construction des temples se développe avec ampleur. Les bâtiments adoptent les dimensions monumentales des grecs et s'ornent de décors que Vitruve appelle *tuscanico more* (*i.e.* à la manière étrusque) : frises figurées, corniches, tores, bandes peintes ou en relief, antéfixes aux sujets tels que ménades, satires, divinités…

PHOTOS : © SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/MAURO BENEDETTI.



La vie et rien d'autre

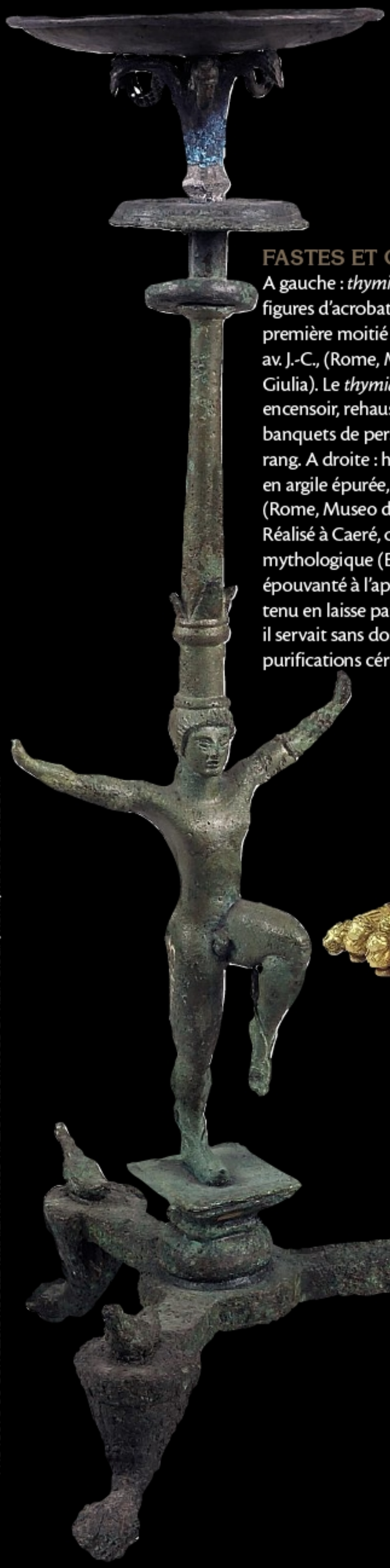
L'exposition du musée Maillol explore de manière inédite la vie quotidienne des Etrusques, des cabanes primitives du IXe siècle av. J.-C. au monde fastueux des princes des VIIe et VIe siècles av. J.-C.

GRANDES DÉCOUVERTES Copies des trois plaquettes d'or à inscription étrusque et phénicienne de Pyrgi (Rome, Museo di Villa Giulia). Deux des originaux, datés vers 500 av. J.-C., datent de l'inauguration d'un sanctuaire à Pyrgi. Les plaquettes portent des inscriptions, l'une en punique, l'autre en étrusque, proches par le sens : une dédicace à la déesse Uni, assimilée à la déesse phénicienne Astarté. La troisième, en étrusque, se réfère à l'institution du culte de la déesse.

SIGNES DE FOIE Statuette d'haruspice, IIIe siècle av. J.-C., bronze fondu (Rome, Museo di Villa Giulia). Les prêtres étrusques prédisaient l'avenir en interprétant les signes célestes, comme la foudre, ou en examinant le foie des victimes sacrificielles, conçu à l'image de la voûte céleste. Cette figurine porte la tenue caractéristique des haruspices.

LOCAL Ci-dessus : urne cinéraire en forme de cabane, milieu du IXe-début du VIIIe siècle av. J.-C., *impasto* brun brillant (Florence, Museo Archeologico Nazionale). Document précieux pour la connaissance de l'architecture des villages de l'âge du fer, cette urne recueillait les cendres des défunts. Elle reproduit la forme des habitations des vivants. Ci-contre : œnochoé en *bucchero pesante,* première moitié du VIe siècle av. J.-C. (Florence, Museo Archeologico Nazionale). Avec sa partie supérieure en forme de tête de taureau, son décor de tauromachie est un chef-d'œuvre sans équivalent.

PHOTOS : © SU GENTILE CONCESSIONE DELLA SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELLA TOSCANA/ANTONIO QUATTRONE. © SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/FABIO BARBIERI.



FASTES ET CÉRÉMONIES A gauche : *thymiaterion* avec figures d'acrobates, bronze, première moitié du V^e^ siècle av. J.-C., (Rome, Museo di Villa Giulia). Le *thymiaterion,* ou encensoir, rehaussait l'éclat des banquets de personnes de haut rang. A droite : hydrie de Caeré en argile épurée, 530-520 av. J.-C., (Rome, Museo di Villa Giulia). Réalisé à Caeré, orné d'une scène mythologique (Eurysthée, épouvanté à l'approche de Cerbère tenu en laisse par Héraclès), il servait sans doute à des purifications cérémonielles.

PHOTOS : © SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/MAURO BENEDETTI.

ÉLÉGANCE Plaque rectangulaire ornée d'animaux en or, vers 680-650 av. J.-C., (Rome, Museo di Villa Giulia). Ornée de 131 figures d'animaux (lions, chimères, sirènes, chevaux), cette plaque servait probablement de fermail de manteau. Fruit d'un remarquable travail d'orfèvre, chef-d'œuvre de l'orfèvrerie étrusque de l'époque orientalisante, elle a été retrouvée avec plusieurs fermaux, une fibule en or, des armes de parade, constituant le mobilier funéraire d'un guerrier, membre de l'aristocratie de Palestrina.

OBJETS D'EXCEPTION

Ci-dessus : statuette d'homme en bronze fondu, seconde moitié du IXe siècle av. J.-C., (Rome, Museo di Villa Giulia). Prêtre-guerrier ou pugiliste, ce bronze sans équivalent dans les mobiliers funéraires de l'époque a été retrouvé dans la tombe de deux femmes de Vulci, sans doute de haut rang.
A droite : tête de vieillard en terre cuite peinte, fin Ve-début IVe siècle av. J.-C. (Orvieto, Museo Claudio Faina). Découverte avec des décorations architecturales de même style, cette tête montre une parenté avec l'art grec de la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C.

CI-CONTRE : © MUSEO CLAUDIO FAINA, ORVIETO/MASSIMO RONCELLA.

LE GOÛT DU RAFFINEMENT Ci-dessus : miroir en bronze fondu, début du IIIe siècle av. J.-C. (Rome, Museo di Villa Giulia). Orné d'un manche à tête de bélier, il fait partie d'une production destinée aux familles aristocratiques de Volsinies. A gauche : canope masculin, fin du VIIe siècle av. J.-C., *impasto* (Florence, Museo Archeologico Nazionale). Vase cinéraire anthropomorphe de la région de Chiusi, ce canope est orné de quatre figures de pleureuses en train de s'arracher les cheveux.

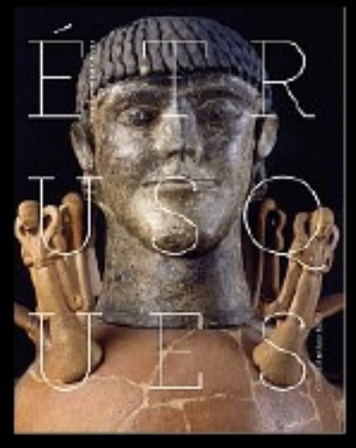
VOYAGE SANS RETOUR La tombe du Navire, milieu du Ve siècle av. J.-C. (Tarquinia, Museo Archeologico Nazionale Tarquiniense). La transposition sur toile des peintures de cette tombe a permis sa reconstitution et son exposition au musée Maillol. La tombe du Navire était destinée à un couple de défunts, peut-être celui qui est représenté sur les parois, tantôt sur un navire, tantôt conduit à un banquet avec des musiciens et des danseurs.

© SU GENTILE CONCESSIONE DELLA SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELLA TOSCANA/ANTONIO QUATTRONE. © SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/FABIO BARBIERI.

© SU CONCESSIONE DELLA SBAEM.-MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE TARQUINIENSE, TARQUINIA/ANTONIO IDINI.

© SU GENTILE CONCESSIONE DELLA SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELLA TOSCANA/ ANTONIO QUATTRONE.

CLASSICISME Ci-contre : tête de jeune homme, dernières décennies du IVe siècle av. J.-C., bronze à la cire perdue (Florence, Museo Archeologico Nazionale). Cette tête aux traits idéalisés illustre le haut niveau artistique atteint par les bronziers étrusques au IVe siècle av. J.-C. Elle faisait sans doute partie d'une statue honorifique grandeur nature.



Catalogue coédité par le musée Maillol-Fondation Dina Vierny et les éditions Gallimard, 288 pages, 39 €.

« Etrusques, un hymne à la vie », du 18 septembre 2013 au 9 février 2014 au musée Maillol-Fondation Dina Vierny, 59-61, rue de Grenelle, 75007 Paris. Tous les jours de 10 h 30 à 19 heures, y compris les jours fériés, nocturnes le lundi et le vendredi jusqu'à 21 h 30. Tél. : 01 42 22 59 58. www.museemaillol.com

Dominique Briquel

© SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/MAURO BENEDETTI.

Au pays de la Dolce Vita

© AKG-IMAGES.

Les Etrusques ont cultivé un fastueux art de vivre, mais il fut le privilège d'une petite aristocratrie.

Stendhal, qui fut consul de France à Civitavecchia à partir de 1831, jusqu'à sa mort en 1842, avait largement profité de ses fonctions pour visiter le pays étrusque, notamment le site voisin de Tarquinia, alors que se succédaient les découvertes de tombes peintes (tombes des Lions peints de Cerveteri en 1825, Querciola en 1831, du Triclinium et de la Laie noire en 1833), révélant le faste dans lequel avaient vécu les défunts qui y étaient déposés. Il n'avait d'ailleurs pas attendu cette nomination pour se passionner pour les Etrusques. Déjà, dans *Rome, Naples et Florence,* qu'il publia en 1817 et réédita en 1826, et dans ses *Promenades dans Rome* de 1829, il exprimait son admiration pour ce peuple, dont la grande qualité à ses yeux était d'avoir su cultiver *« l'art d'être heureux »,* d'avoir choisi de mener une vie pacifique et adonnée aux plaisirs de l'existence et de ne pas se conduire comme ces soudards de Romains, dont l'entreprise de conquête universelle lui apparaissait comme *« un grand mal pour l'humanité, une maladie funeste qui a retardé la civilisation du monde »,* leur mainmise sur le pays étrusque ayant fait le même effet que *« vingt régiments de Cosaques »* venant saccager Paris…

Les images que nous donnent à voir les peintures des tombes étrusques sont effectivement celles d'un bonheur pacifique – les événements dramatiques représentés dans la tombe François à Vulci étant l'exception qui confirme la règle. La scène la plus fréquente est celle du banquet, où l'on voit les membres de la famille, hommes et femmes mêlés, allongés sur des lits, à la manière grecque, la tête couronnée de lauriers, consommer les mets et les boissons que leur servent de jeunes esclaves, souvent nus, comme dans la tombe des Léopards, tout en exhibant fièrement leur belle vaisselle en métal précieux, disposée sur un présentoir comme dans la tombe de l'Ogre. Les banquets peuvent être agrémentés de danse et de musique : dans la tombe du Triclinium, les convives qui sont étendus sur le triple lit auquel la tombe doit son nom assistent aux

DE VITA BEATA

Ci-dessus : fresque du V^e^ siècle av. J.-C. représentant des serviteurs et des musiciens, découverte dans la tombe des Léopards, à Tarquinia. A droite, scène de la même époque représentant un danseur, dans la tombe du Triclinium, toujours à Tarquinia. En haut : tête votive de jeune homme en terre cuite, dite Malavolta, du nom de son découvreur. Datant de 430-400 av. J.-C., elle a été retrouvée à Véies (Rome, Museo di Villa Giulia).

© THE ART ARCHIVE/IDEA PICTURE LIBRARY/G. NIMATALLAH.

THE ART ARCHIVE / ETRUSCAN NECROPOLIS TARQUINIA / DAGLI ORTI.

JEUX DE MAINS
Ci-contre : la tombe des Jongleurs (VI[e] siècle av. J.-C.) dans la nécropole de Monterozzi, à Tarquinia, montrant le déroulement d'un jeu d'adresse. En bas : *olpé* étrusco-corinthienne du Peintre du Sphinx barbu, qui fut actif à Vulci vers 600-590 av. J.-C. (Rome, Museo di Villa Giula).

performances des danseurs, hommes et femmes, qu'accompagnent des joueurs de lyre ou de double flûte (instrument caractéristique de la musique étrusque). Dans la tombe des Jongleurs se déroule un jeu d'adresse : un petit personnage lance des anneaux avec lesquels il essaie d'encercler un candélabre qu'une danseuse, virevoltant, tient sur sa tête. On assiste fréquemment à des compétitions sportives : les courses de chars, dont les Romains se souvenaient qu'ils les avaient empruntés à l'Etrurie, figurent en bonne place, par exemple dans la tombe des Biges, qui ne nous est connue que par un dessin du XIX[e] siècle, où les spectateurs, hommes et femmes, assis sur les tribunes, assistent au défilé préalable des chars attelés de deux chevaux, ce dont ne semble guère se soucier un couple, allongé sous l'estrade, qui se livre aux plaisirs d'un amour homosexuel…

© SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/MAURO BENEDETTI.

Les jeux athlétiques ne sont pas en reste : la tombe des Olympiades offre une représentation de tous ceux qui étaient pratiqués dans le monde grec. On y voit trois coureurs à pied dans une compétition où le premier, muni d'une longue barbe noire, prend nettement la tête, tandis que, plus loin, un sauteur en longueur, qui s'est aidé de petits haltères pour prendre son élan, retombe sur le sol, et qu'un discobole, main en avant, s'apprête à lancer son disque. Des jeux plus violents existaient : dans la tombe des Augures, deux lutteurs arc-boutés, se tenant par les poignets, vont s'affronter pour le prix du grand bassin en bronze placé en dessous d'eux. On prisait aussi les activités de loisir : dans la tombe de la Chasse et de la Pêche, sur des barques ou sur des rochers qui dominent l'eau, des chasseurs, munis de frondes, visent les nombreux oiseaux qui volent au-dessus d'eux, pendant que des pêcheurs munis de harpons et de filets s'en prennent aux poissons qui s'agitent dans les flots. Un plongeur, sautant d'un rocher, s'apprête de son côté à jouir du plaisir du bain.

On se trouve donc en présence de scènes très vivantes, qui donnent l'image d'une vie fastueuse et oisive, dont on comprend qu'elle ait séduit Stendhal. Ce n'était pas du tout le cas dans l'Antiquité : les sévères moralistes grecs et romains (qui, il ne faut pas l'oublier, appartenaient à des peuples qui avaient été souvent en guerre avec les Etrusques) n'y voyaient que mollesse et dépravation, la fustigeant sous les noms grec de *truphè* (terme qui indique une voluptueuse mollesse) ou latin de *luxuria* (qui, du sens de luxe, vire facilement à celui de luxure). Il faut dire que ces occupations, loin du service de la cité et des hauts faits guerriers, qui apportaient la gloire et étaient censés représenter l'idéal des citoyens des cités grecques et encore plus de Rome, ne pouvaient leur apparaître que futiles. Parfois elles leur semblaient même scandaleuses. Un point en particulier les choquait : la femme étrusque jouissait d'une liberté bien plus grande que la femme grecque, dont il était de bon ton qu'elle restât confinée dans son gynécée, ou que la matrone romaine, qui était censée filer la laine, à l'exemple de la chaste Lucrèce, et à qui une législation remontant à Romulus avait, racontait-on, interdit sous peine de mort de boire du vin.

Or, justement, ces peintures étrusques nous montrent que les femmes toscanes n'hésitaient pas à festoyer avec leurs maris, buvant et mangeant allongées à côté d'eux. C'était la marque d'une dépravation éhontée par rapport aux usages grecs : en Grèce, seuls les hommes participaient aux banquets, et, si on y faisait venir des femmes, c'étaient des prostituées qui agrémentaient de leurs prestations les charmes de la bonne chère et de la boisson. On voit d'ailleurs les auteurs helléniques fantasmer sur ces femmes étrusques qui prenaient part aux banquets : on nous précise qu'elles en profitaient pour se livrer aussi aux plaisirs de l'amour avec leurs maris. Puis, pour que ce soit plus croustillant, on racontait qu'elles ne se contentaient pas de leurs maris, mais s'offraient à tous les convives. Bien sûr, des enfants naissaient de ces unions : on en concluait doctement qu'en Etrurie nul n'était capable de dire

© THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY.

EN BONNE COMPAGNIE La fresque de la chambre centrale de la tombe des Boucliers, de la nécropole de Monterozzi, à Tarquinia (IVe siècle av. J.-C.), met en scène un banquet funéraire. Y figurent Velthur Velcha, son épouse Ravnthu Aprthnei, et deux musiciens.

quel était son père, puisque tous les enfants avaient été conçus au cours de ces unions avec n'importe quel partenaire. Bref, les femmes étrusques étaient des dévergondées, et leurs maris ne valaient pas mieux : cela expliquait le fait que les cités toscanes aient été conquises, l'une après l'autre, par les Romains, la perte des valeurs viriles ayant rendu les Etrusques, amollis par leur vie de plaisirs, incapables de faire preuve de bravoure sur le champ de bataille. Au reste, l'image physique de l'Etrusque était devenue celle de l'« Etrusque obèse », *obesus Etruscus*, qu'effectivement nous transmet souvent l'art de la nation, avec ses figures de défunts au ventre replet, allongés sur le couvercle des sarcophages, dans la pose du banqueteur.

Bien évidemment, il y a peu à retenir de ces jugements péremptoires et méprisants, émanant d'adversaires des Etrusques. Au contraire, il faut considérer que ces images, qui pouvaient sembler celles d'une vie oisive ou dépravée, avaient pour eux une signification positive et qu'en préjuger une quelconque mollesse étrusque, comme le faisaient les censeurs grecs et romains, résulte d'un complet contresens.

Déjà, il ne faut pas se méprendre sur le sens des scènes de banquets ou de jeux que nous offre, en si grand nombre, le décor des tombes. Il ne faut pas oublier dans quel contexte nous sommes : ce qu'on a voulu peindre, ce n'est pas la vie habituelle de ceux qu'on y voit représentés, la manière dont leur existence se déroulait en temps normal. Il convient de replacer ces scènes dans le cadre qui est le leur : les banquets qu'on voit sont ceux qui

© AKG-IMAGES/ANDREA BAGUZZI. © THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY.

faisaient partie du rituel funéraire, les jeux sont ceux qu'on célébrait en l'honneur des défunts – tout comme Achille l'avait fait lors des funérailles de Patrocle, ainsi qu'Homère l'avait relaté au chant XXIII de *L'Iliade*. Nous sommes plus dans le domaine de la religion, et du culte des défunts, que dans celui des joies de l'existence. D'autres fois, la scène doit être lue d'une manière symbolique : ainsi le plongeon de la tombe de la Chasse et de la Pêche, qui a son parallèle dans la peinture d'une tombe grecque de Paestum, exprime vraisemblablement la plongée du défunt dans l'au-delà, son passage du monde terrestre à celui où il poursuivra sa vie, par-delà la mort. Il est d'ailleurs significatif qu'on se représente la vie dans l'au-delà sur le modèle de cette existence fastueuse : à partir du IVe siècle av. J.-C., les scènes de banquet sont transposées dans les Enfers et, dans la tombe Golini à Orvieto ou celle de l'Ogre à Tarquinia, le couple des dieux souverains du monde des morts, Hadès et Perséphone, sous leurs noms étrusques d'Aita et Phesipnei, assiste au banquet qui réunit les membres défunts de la famille.

Certes, il y a dans ces scènes, un étalage de richesse, une mise en avant des plaisirs de la vie qui nous surprennent, surtout s'il s'agit de rites funéraires. Mais il ne faut pas négliger la dimension sociale de ces images et des réalités dont elles témoignent. Faire montre d'une vie luxueuse, souligner qu'on participe à des fêtes, spectacles et distractions, sans qu'on soit jamais représenté effectuant la moindre activité relevant de ce que nous appellerions la vie active, prouve que l'on appartient aux privilégiés de la société, ceux qui n'ont pas besoin de travailler de leurs mains pour assurer leur subsistance. Les seuls qu'on voit travailler, ce sont les esclaves qui servent leurs maîtres allongés sur leurs lits de banquet, ou encore, dans la tombe Golini d'Orvieto, s'affairant à la cuisine pour préparer les mets que leurs propriétaires vont avoir le plaisir de consommer. Etaler

CHANGE DE DISQUE

En haut : tête de femme en argile (VIe-Ve siècle av. J.-C.) provenant du sanctuaire de Campetti à Véies, où était pratiqué le culte d'une divinité locale, Vei, correspondant à Déméter, la déesse grecque de la Fécondité (Rome, Museo di Villa Giula). Ci-contre : le discobole de la tombe des Olympiades, à Tarquinia, vers 530-520 av. J.-C.

© DOMINGIE & RABATTI/LA COLLECTION.

EN PLONGÉE Le plongeon de la tombe de la Chasse et de la Pêche, à Tarquinia, dans la nécropole de Monterozzi (VI^e siècle av. J.-C.) exprime vraisemblablement la plongée du défunt dans l'au-delà, son passage du monde terrestre à celui dans lequel il poursuivra sa vie, par-delà la mort.

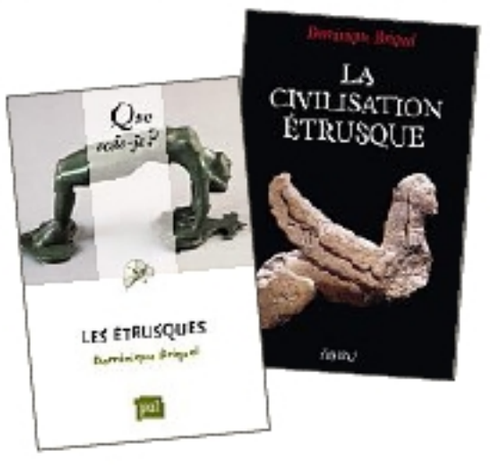
sans vergogne son luxe n'est pas répréhensible comme cela peut l'être dans un monde marqué par des conceptions chrétiennes. C'est également dans cette perspective qu'il faut interpréter l'obésité reprochée aux Etrusques : à une époque où tous étaient loin de manger à leur faim, montrer son embonpoint était le signe de ce que l'on était à l'abri des vicissitudes qui frappaient le vulgaire. Etre gros prouvait que l'on faisait partie de la couche supérieure de la population : en certaines régions de Grèce, les nobles étaient même appelés *pècheis,* les gras.

Les tombes ornées de peintures ne représentent que 5 % de l'ensemble des tombes de Tarquinia. C'est dire qu'elles correspondent à une part très limitée de la population, celle de cette aristocratie qui, d'un bout à l'autre de leur histoire, a dominé les cités étrusques. Déjà, à l'époque orientalisante, les « princes » étrusques étalaient leur faste en entassant dans leurs tombeaux ces objets d'or, d'argent et d'ivoire que nous admirons dans le mobilier de la tombe Regolini-Galassi, à Caeré. Les funérailles étaient une occasion privilégiée pour eux de se mettre en valeur, de célébrer leur mode de vie qui les haussait au-dessus du commun des mortels. Bien sûr cela n'a pas manqué de provoquer des tensions : les textes gardent le souvenir de graves troubles sociaux, et l'on va jusqu'à nous raconter qu'à Volsinies les esclaves s'étaient emparés du pouvoir en lieu et place de leurs maîtres, prenant le contrôle de la cité. Cela avait forcé Rome à intervenir. Elle avait envoyé une armée assiéger la ville en 264 av. J.-C. et rétablir l'ordre. Ces « esclaves » étaient sans doute, tout autant que des individus de statut servile, des membres de la plèbe, hommes libres de second rang qui se sentaient exclus de la vie de la cité – et certainement ne pouvaient mener la vie luxueuse et facile que nous dépeint la peinture funéraire. Les aristocrates étrusques, devant le risque de subversion sociale et la perte de leur position dominante, ont préféré s'appuyer sur Rome et faire passer leurs cités sous le contrôle de l'*Urbs*. C'était sans doute le seul moyen de préserver cet art de vivre qui a tant séduit Stendhal.

Dominique Briquel est spécialiste d'archéologie et d'étruscologie. Il enseigne le latin à l'université Paris-Sorbonne Paris-IV.

À LIRE de Dominique Briquel

Les Etrusques
PUF, « Que sais-je ? »
126 pages, 9 €.
La civilisation étrusque
Fayard, 353 pages, 24 €.



UN SYMPOSION La tombe des Léopards (VI[e] siècle av. J.-C.) a été exhumée à Tarquinia. Les convives de ce banquet (les hommes ont la peau hâlée tandis que les femmes ont le teint clair) profitent du spectacle donné par des danseurs et des musiciens (à droite, un joueur d'*aulos*, la double flûte prisée des Etrusques).

7 mystères d'une civilisation disparue

Par Alexandre Grandazzi

©AISA/LEEMAGE

Malgré les avancées éblouissantes de l'étruscologie,
dans presque tous les domaines, les questions
semblent plus nombreuses que les réponses.
Que nous révèle la recherche contemporaine ?

Comme celle de l'Egypte pharaonique, mais plus près de nous dans l'espace et dans le temps, la civilisation étrusque est environnée de mystères. Les savants modernes, il est vrai, n'aiment pas ce mot, qui leur semble tourné vers l'irrationnel et paraît devoir justifier tous les fantasmes : aussi préféreront-ils parler d'incertitudes, mot qui convient mieux aux chercheurs rigoureux qu'ils veulent être.
Il n'empêche ! Malgré les développements souvent éblouissants de l'étruscologie, dans presque tous les domaines étudiés, les questions semblent plus nombreuses que les réponses. D'où venaient les Etrusques ? Quelle était l'origine de leur langue ? Avaient-ils conscience d'appartenir à un ensemble commun ou constituaient-ils seulement une fédération aux liens plus ou moins distendus ? Quel type de religion pratiquaient-ils et croyaient-ils à une vie après la mort ? Pourquoi eurent-ils une réputation de débauchés, notamment chez les Grecs ? Furent-ils vraiment, à une époque ancienne, les maîtres de Rome, et quelle fut, plus tard, leur place dans l'empire construit par l'*Urbs* ? Comment et pourquoi prit fin leur civilisation, pourtant riche de tant d'atouts ? Autant d'interrogations auxquelles la recherche contemporaine ne cesse d'apporter des formulations et un éclairage nouveaux.

Alexandre Grandazzi est professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne Paris-IV.
Il a également publié *Alba Longa, histoire d'une légende*, Ecole française de Rome/éditions de Boccard, 2 volumes, 2008, 990 pages, 124 €.

LA FONDATION DE ROME
Alexandre Grandazzi

Les Belles Lettres
338 pages
27,40 €

D'où venaient les

Le premier mystère en était déjà un pour les savants antiques, qui se demandaient, comme le feront leurs modernes successeurs, d'où venaient les Etrusques. Celui qu'on appelle « le père de l'histoire », mais qui mériterait davantage d'être appelé le père de l'ethnographie, tant sa démarche et ses intérêts font de lui le Lévi-Strauss de l'Antiquité, Hérodote (Ve siècle av. J.-C.), expose à ce sujet, dans le premier livre de son *Enquête* (I, 94), une tradition recueillie sur les côtes occidentales de l'actuelle Turquie. Les Lydiens racontaient, en effet, qu'à la suite d'une terrible famine, un de leurs rois aurait mis son fils, nommé Tyrrhénos, à la tête d'une grande expédition maritime, qui aurait fini par aboutir sur les côtes occidentales de la péninsule italienne. Là, les nouveaux arrivants avaient chassé les indigènes, appelés Ombriens, et fondé des villes *« qu'ils habitent encore maintenant »*. Cette émigration aurait eu lieu un peu avant le terme de la guerre de Troie, soit vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C. On rencontre cependant des théories différentes chez d'autres auteurs. Selon Hellanicos, un contemporain

© COPYRIGHT COMUNE DI MILANO-TUTTI I DIRITTI DI LEGGE RISERVATI.

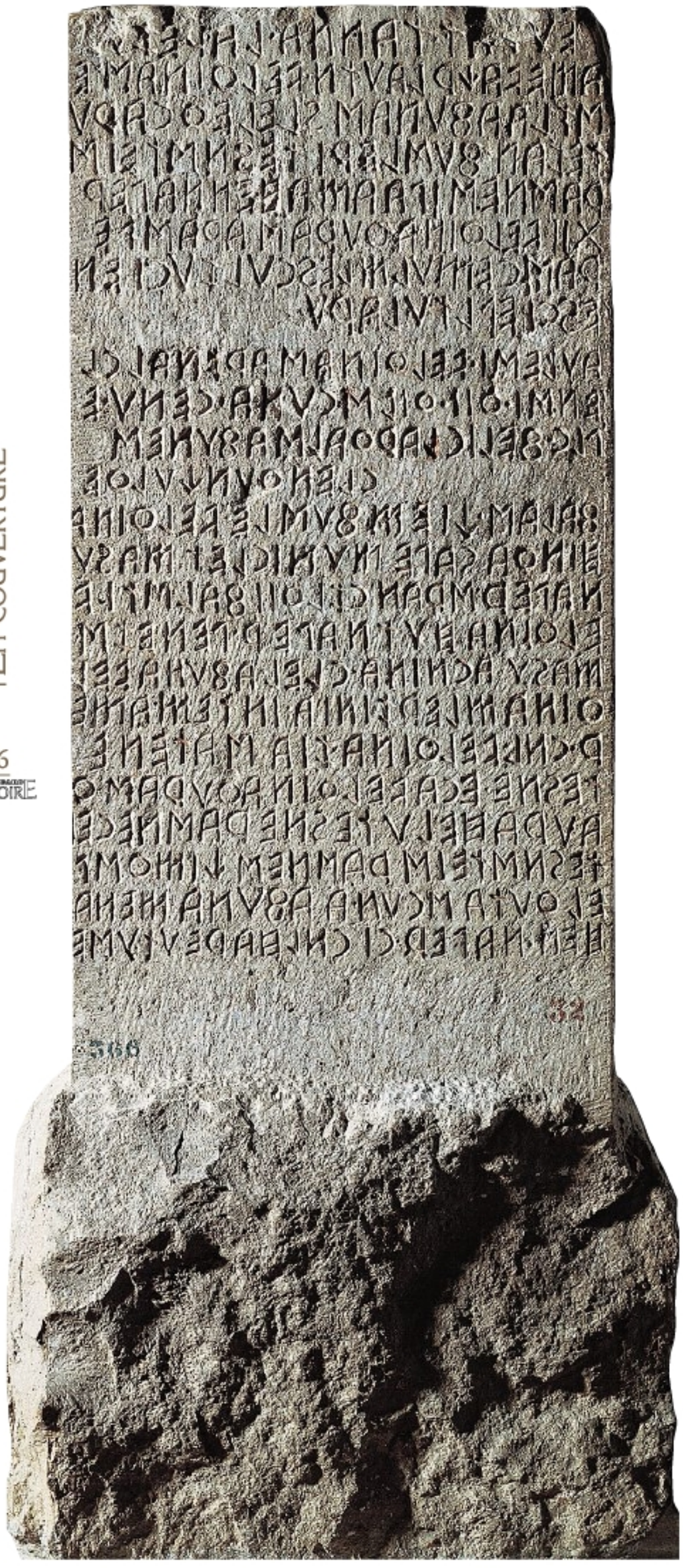
DES RITES SINGULIERS

Ci-contre : tête votive masculine en bois, portant des traces d'or, fin du VIIIe siècle av. J.-C. (Milan, Civiche Raccolte Archeologiche e Numismatiche).
En bas : *lébès* d'inspiration proche-orientale (vase destiné aux ablutions rituelles) en argent doré et orné de scènes de chasse, VIIe siècle av. J.-C. Il a été trouvé dans la tombe princière dite Bernardini, à Préneste (Rome, Museo di Villa Giula).

Etrusques ?

d'Hérodote, les Etrusques étaient en réalité des Pélasges, c'est-à-dire des ancêtres des Grecs. Ils seraient arrivés en Italie centrale à la fin du deuxième millénaire avant notre ère et, durant leur migration, ils auraient également peuplé Imbros et Lemnos, îles proches de l'Asie Mineure. Quant à Denys d'Halicarnasse, auteur grec qui vint vivre à Rome sous Auguste, il soutient, dans le premier livre de ses *Antiquités romaines* (I, 25), que *« ceux-là ont chance d'approcher beaucoup plus de la vérité qui déclarent que le peuple étrusque n'a émigré de nulle part et a toujours été là »*. En somme, on a affaire à deux traditions principales, dont la première connaît des variantes : à la thèse d'une origine étrangère, qui fait des Etrusques des émigrés venus d'Orient, qu'il s'agisse de l'Asie Mineure ou de la Grèce, s'oppose la théorie d'une origine locale qui fait d'eux de véritables autochtones.
Avec le XIXe siècle, la civilisation étrusque va devenir objet de science. Les deux théories antiques sur son origine seront reprises, mais enrichies d'une troisième, élaborée à partir d'une remarque de Tite-Live, extraite de son *Histoire romaine* (V, 33), faisant des Etrusques des conquérants venus du nord de l'Europe. Pendant plus d'un siècle, les savants vont s'opposer dans des controverses sans fin, les spécialistes allemands choisissant plutôt la thèse d'une origine nordique, quand les Italiens préféreront celle de l'autochtonie. Les uns et les autres recourent aux arguments apparemment irréfutables que leur fournit l'archéologie. Ainsi l'apparition, au VIIIe siècle av. J.-C., de décors exotiques dans les mobiliers funéraires, conjuguée à celle de l'écriture et au développement de l'urbanisation, semble prouver que les Etrusques sont bien arrivés d'Orient, comme le soutenait Hérodote. Pour d'autres, au contraire, la préexistence, partout où il y aura des Etrusques, d'une civilisation fruste, que les archéologues appellent « villanovienne » (du nom d'un village près de Bologne), démontre que les Etrusques sont bien des indigènes. Il est vrai que, pour d'autres spécialistes, l'appartenance de cette culture villanovienne à la civilisation dite des champs d'urnes, bien attestée en Europe du Nord, serait la preuve d'une origine septentrionale ! Quant au style orientalisant qui caractérise, à partir du VIIIe siècle av. J.-C., les objets et les décors, il est vu comme une preuve supplémentaire de la thèse hérodotéenne ; puis, on s'apercevra qu'on le retrouve un peu partout dans le monde méditerranéen de l'époque, ce qui lui ôtera toute valeur de preuve. Regardés de plus près, les textes antiques n'échappent pas non plus à l'ambiguïté : ainsi, la thèse d'Hérodote ne fait-elle peut-être que refléter la puissance du royaume lydien au VIe siècle av. J.-C. et ses relations avec les Etrusques ; de même, l'identification de ces derniers avec les Pélasges traduit-elle d'abord l'intensité du commerce entre Etrusques et Grecs. Enfin, si Denys d'Halicarnasse présente les Etrusques comme des indigènes, c'est qu'il entend les opposer en tant que barbares aux Grecs que seraient, selon lui, les Romains.
Bref, les théories antiques sont pleines d'arrière-pensées ! L'étruscologie contemporaine a donc décidé qu'il valait mieux abandonner un débat dont elle conteste maintenant le bien-fondé. La civilisation étrusque n'est plus désormais vue que comme le résultat d'un métissage sans cesse croissant, d'un jeu d'interactions permanentes entre influences multiples : phéniciennes, grecques, proche-orientales, indigènes.
En pratique, cependant, l'accent mis sur la continuité territoriale entre Villanoviens et Etrusques conduit les spécialistes d'aujourd'hui à opter pour la thèse d'une origine locale, tempérée par l'hypothèse, très atténuée, d'une possible influence orientale. Et tant pis si des textes égyptiens font état, pour la fin du XIIIe siècle et le début du XIIe siècle av. J.-C., d'une invasion de « peuples de la mer » parmi lesquels figurent des *Tursha* qui pourraient bien être nos Etrusques, dits *Tusci* en latin et *Tursenoi* en grec ! Et si le sol de l'île de Lemnos a révélé aux archéologues une inscription du VIe siècle av. J.-C., rédigée dans un idiome qui est incontestablement de l'étrusque ! L'élimination du mystère des origines laisse ainsi au premier plan celui de la langue.

© AKG-IMAGES/NIMATALLAH.



© DEAGOSTINI/LEEMAGE

Quelle langue parlaient-ils ?

Le mystère de la langue n'est pas là où on le pense d'ordinaire. En effet, l'étrusque se déchiffre très bien, puisqu'il est, à quelques modifications près, écrit en alphabet grec ! Les textes disponibles représentent environ 8000 inscriptions, allant de la fin du VIIIe au Ier siècle av. J.-C. : c'est près du double de ce que l'on trouve pour le latin durant la même période ! Mais ces inscriptions, provenant pour la plupart de nécropoles, sont trop brèves pour permettre une exacte connaissance de la langue. Seuls documents un peu longs : un cippe gravé à Pérouse au IIIe siècle av. J.-C., et traitant d'un problème de bornage (130 mots) ; une tuile (Ve siècle av. J.-C.) trouvée à Capoue (300 mots) ; un texte inscrit, au Ier siècle av. J.-C., sur les bandelettes enveloppant une momie égyptienne conservée à Zagreb (1200 mots), ces deux derniers documents étant des calendriers religieux. Trouvée récemment près de Cortone, une petite plaque de bronze porte un règlement de nature juridique. Mais on n'a trouvé aucune inscription bilingue, qui, à l'instar de la pierre de Rosette pour l'égyptien hiéroglyphique, permettrait de comprendre l'inconnu à partir du connu ! C'est pourquoi les certitudes partielles, peu à peu conquises par la recherche, débouchent sur une incertitude de fond. Au titre des premières, le rôle de médiateur entre les alphabets grec et latin joué par l'étrusque : la valeur de la troisième lettre grecque « y » a été modifiée, ce qui a obligé le latin à créer la lettre « g » pour la remplacer. Autre certitude : l'étrusque est une langue agglutinante, qui distingue les cas par ajout d'une syllabe spécifique. Au moins sait-on ainsi que l'étrusque n'est pas une langue indo-européenne et, malgré les efforts faits en tous sens depuis plus d'un siècle, il paraît acquis désormais qu'aucune langue connue ne peut lui être rattachée. La famille linguistique à laquelle il appartient comprend en effet deux autres langues, qui, comme lui, sont déchiffrées sans être comprises : le rétique, parlé du côté des lacs de Côme et de Garde durant la protohistoire, et qu'atteste une centaine d'inscriptions ; le lemnien, du nom de l'île de Lemnos, où fut trouvée en 1885 une stèle gravée. En fait, l'étrusque relève de ce que les linguistes appellent le substrat méditerranéen : c'est-à-dire que, comme le basque, avec lequel il n'a néanmoins aucun rapport, il est antérieur à la déferlante des parlers indo-européens sur l'Europe. Mais vient-il de l'Occident ou de l'Orient ? Pour l'instant, rien ne permettant de trancher entre ces deux hypothèses, le mystère reste entier.

LES BORNES DU SAVOIR

Datant du IIe siècle av. J.-C., la pierre de bornage trouvée à Pérouse porte un texte qui a trait à un conflit de propriété entre deux familles (Pérouse, Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria). Il est l'un des plus longs textes écrits en langue étrusque.

© SU GENTILE CONCESSIONE DELLA SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELLA TOSCANA/ANTONIO QUATTRONE. © FOTO SERVIZIO FOTOGRAFICO MUSEI VATICANI.

Constituaient-ils une nation ou une fédération ?

S'ils parlaient la même langue et partageaient, quelle qu'elle fût, la même origine, les Etrusques n'ont jamais, pourtant, formé un seul et même Etat. Comment expliquer ce manque d'unité politique ? Car, au temps de leur splendeur, au VI^e^ siècle av. J.-C., ils constituent sans aucun doute la civilisation la plus évoluée de l'Italie dont ils occupent une bonne partie. Par-delà les siècles, l'empreinte qu'ils ont laissée sur la géographie de la péninsule reste forte : les deux mers qui en bordent les rives, la Tyrrhénienne et l'Adriatique, reprennent ainsi le nom de leur peuple en grec et celui de l'une de leurs villes maritimes, Adria.
Qu'elle soit dite Etrurie ou Toscane, leur région centrale doit aussi son appellation aux *Etrusci* ou *Tusci* qu'ils furent en latin. Cette région était reliée à leurs possessions du nord, comme à celles du sud, par des espèces d'isthmes, constitués autour de vallées, qui assuraient une certaine continuité territoriale, de la plaine du Pô jusqu'au golfe de Salerne. Pourtant, jamais cette relative unité géographique ne s'accompagnera d'une unité politique. C'est que la communauté de langue, de religion et sans doute d'origine ethnique ne suffit pas à faire des Etrusques une nation au sens moderne du terme : on est en présence d'une mosaïque de cités, formant autant d'Etats indépendants, dotés d'un territoire plus ou moins grand, tantôt alliés, tantôt opposés les uns aux autres, selon les circonstances. Situation qui n'a, pour l'Antiquité, rien de très original et dont on trouve l'équivalent en Grèce. Donc, pour les cités étrusques, la division est la règle, et l'unité, l'exception. On devine, cependant, des situations qui supposent un minimum d'entente entre lesdites cités : ainsi, l'absence de colonies grecques dans les territoires étrusques n'est sûrement pas due au seul hasard ! De fait, les auteurs antiques mentionnent l'existence d'une, voire de trois fédérations. La principale, située au centre de la péninsule, est une dodécapole, autrement dit un regroupement de douze villes, à savoir : Véies, Caeré, Tarquinia, Vulci, Volsinies, Chiusi, Vetulonia, Volterra, Pérouse, Cortone, Arezzo, Fiesole. La fédération se réunit une fois l'an, à Volsinies, en un lieu identifié depuis quelques décennies comme une plaine au pied de la colline d'Orvieto. Là, sous la présidence d'un magistrat-prêtre fédéral, se déroulent, en présence d'une foule nombreuse, des spectacles et des jeux sportifs, tandis que les dirigeants palabrent et passent des accords. Cette ligue religieuse apporte le minimum pour la vie internationale, mais guère plus : pas de traces d'une armée véritablement fédérale, ou d'une diplomatie commune réellement énergique… Deux autres ligues semblent avoir régulé les relations entre les cités : au nord, autour de Felsina, la future Bologne, et au sud, avec Capoue, à la tête d'un ensemble comprenant notamment Nola, Herculanum, Sorrente et Pompéi.
Mais ces différentes fédérations, et surtout celles du nord et du sud, restent, lorsque l'on veut détailler leur action, évanescentes.

DODÉCAPOLE

En haut : l'Etrurie telle qu'elle est vue au XVI^e^ siècle : *Etruria,* carte peinte par Antonio Danti (Vatican, Galleria delle Carte Geografiche). A gauche : statuette en bronze de Laran, dieu étrusque de la guerre. Datant de 460 av. J.-C., elle demeure de provenance inconnue, (Florence, Museo Archeologico Nazionale).

FOIE D'ANIMAL

Page de droite, à gauche : ce modèle réduit en bronze d'un foie de mouton, datant du IIe siècle av. J.-C., porte des inscriptions et des signes gravés correspondant à l'emplacement des seize dieux dans le cosmos. Il était utilisé comme aide-mémoire pour l'enseignement de l'haruspicine (Piacenza, Museo Archeologico). Ci-dessus : statuette en bronze de Tinia, divinité suprême assimilée au Jupiter romain. Datant du IIIe siècle av. J.-C., elle a été retrouvée à Monterazzano (Viterbe, Museo Nazionale Etrusco).

© SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M.-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO ROCCA ALBORNOZ, VITERBE/FABIO BARBIERI. © AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB.

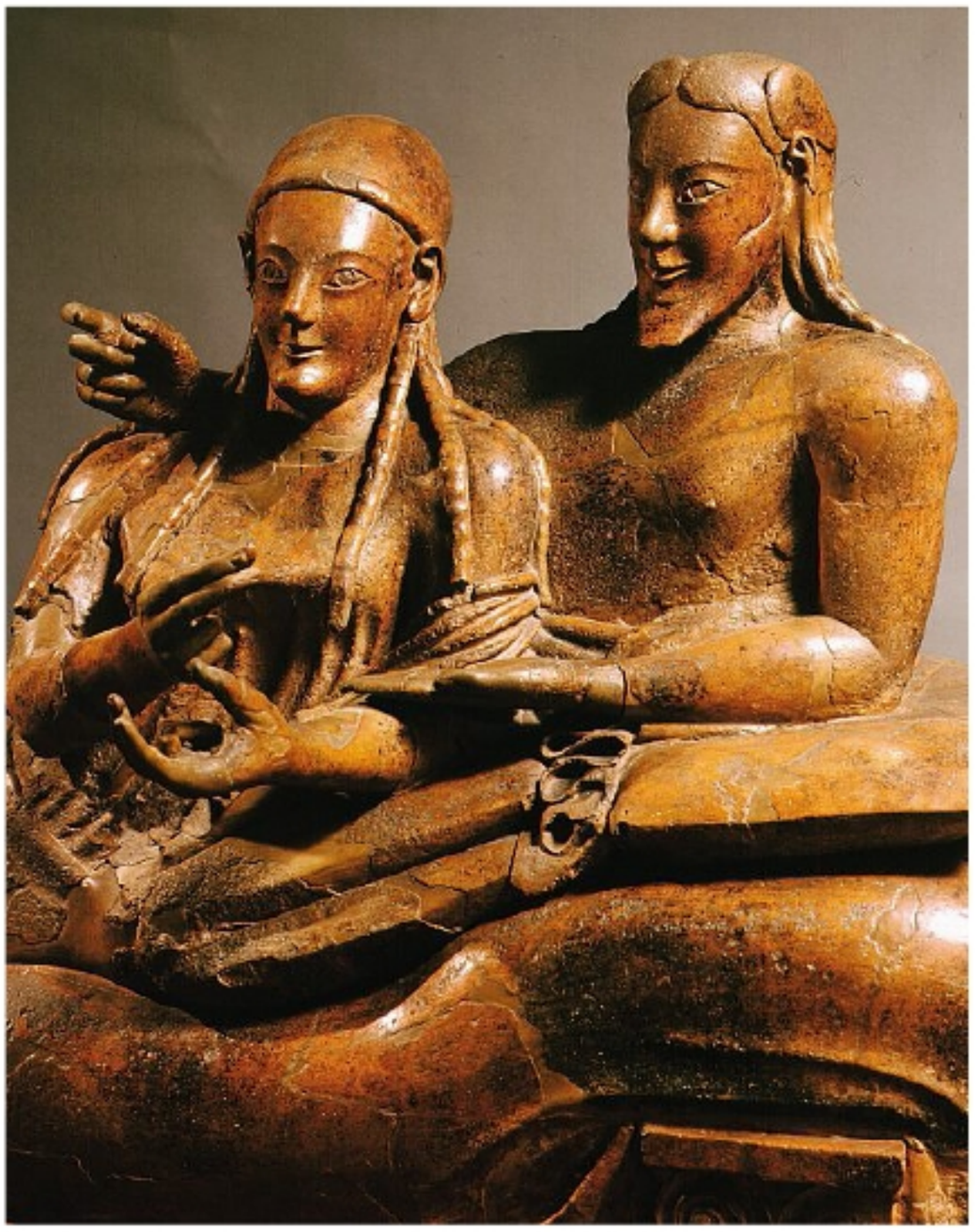
Quelle était leur conception de l'au-delà ?

La religion a longtemps été placée au cœur du mystère étrusque : que n'a-t-on pas dit sur des cultes et des dieux souvent étranges, parfois terrifiants, dont les fresques retrouvées dans les tombes semblent porter un témoignage muet mais éloquent ! De quels sombres talents ne créditait-on pas alors les Etrusques en matière de croyances ésotériques et de secrets millénaires en tous genres ! Les développements de la recherche ont réduit la religion étrusque à la normalité antique : elle est maintenant considérée comme fondée sur la conformité d'une pratique rituelle par rapport à une coutume ancestrale sans que les croyances individuelles aient à y jouer un rôle quelconque.

A trop aller cependant dans ce sens, on risquerait d'oublier ce qui fait, sinon le mystère, du moins l'originalité de la religion étrusque. A la différence de ce qui se passe chez les Grecs et les Romains, l'écrit y occupe une place importante : on parle souvent de religion du livre, nombre de pratiques religieuses étant codifiées dans des textes inscrits sur des bandes de lin. C'est aussi une religion révélée, puisque plusieurs de ces livres sacrés sont censés avoir été dictés par des personnages prophétiques. Ainsi un enfant divin, nommé Tagès, aurait surgi d'un sillon, près de Tarquinia, et aurait révélé au roi Tarchon les rites à suivre pour honorer les dieux. Ailleurs, à Chiusi, c'est une nymphe, appelée Végoia, qui aurait enseigné aux hommes la manière de délimiter comme il convient leurs champs. Ces traditions, quoique attestées par des textes latins de date relativement récente, sont anciennes. A Tarquinia, devant le temple principal de la cité, les archéologues de l'université de Milan ont identifié récemment une cavité où fut enterré, avec plusieurs objets rituels, au IXe siècle avant notre ère, un enfant visiblement épileptique. Par la suite, c'est par rapport à cette tombe soigneusement préservée que furent orientés les édifices publics de cette place centrale. Dans des livres dits rituels étaient consignées les prescriptions concernant la fondation des villes et l'orientation des temples. Le traité dit des foudres contenait la description des différents types d'éclairs, avec la signification qu'il convenait de leur accorder à chaque fois. Le souci de prédire l'avenir est, en effet, un trait distinctif de la religion des Etrusques. Il y a ainsi des livres dits des haruspices, d'après les prêtres de ce nom. Lorsqu'un animal est sacrifié, ces derniers ont pour tâche d'examiner son foie afin d'en déduire des conclusions quant au futur. Car le foie, considéré par les Anciens comme le principal organe vital, est vu par les Etrusques comme fait à l'image du monde : chacune de ses parties est réputée correspondre à une région du ciel et à une divinité. Les livres des haruspices devaient décrire tout cela en détail, ce que fait le modèle réduit en bronze d'un foie portant des inscriptions, trouvé au XIXe siècle près de Plaisance. Or les similitudes avec l'hépatoscopie, la divination par examen du foie, telle qu'elle se pratiquait en Mésopotamie, sont frappantes. S'agit-il de simples emprunts tardifs, voire de ressemblances fortuites, ou faut-il y voir, comme autrefois le grand historien André Piganiol, l'une des traces de l'origine orientale des Etrusques ? La question n'étant pas tranchée, le mystère reste entier.

Il subsiste aussi du côté des dieux, même si certains d'entre eux peuvent paraître familiers. Derrière Aplu, Aita, Phersipnei, il n'est pas difficile de reconnaître Apollon, Hadès et Perséphone, tandis que, malgré la différence des noms, Tinia, appelé aussi Voltumna, est clairement

le correspondant de Zeus. De même, Uni, Menrva et Nethuns évoquent directement Junon, Minerve et Neptune, témoignant d'une influence des religions italiques à l'époque villanovienne. Cependant la similitude des appellations n'entraîne pas celle des fonctions et d'autres dieux étrusques n'ont aucun équivalent : ainsi Letham, Catha, Usil et Véa (divinité qui a probablement donné son nom à la cité de Véies).
Cette originalité se retrouve dans une catégorie d'êtres divins à laquelle la religion étrusque accorde une grande place, les démons funéraires. Les Enfers, séjour des morts, sont ainsi peuplés d'étranges créatures : les défunts étrusques y rencontreront Charun, appelé comme en Grèce, mais doté d'un énorme maillet, ainsi que les charmantes Vanth et Leinth, sans oublier le terrible Tuchulcha, qui, avec son nom, son bec crochu, ses ailes et ses serpents, semble venu de l'Amérique précolombienne, avec laquelle il n'a rien à voir! Et que dire de Phersu, qu'une fresque d'une tombe de Tarquinia représente en train d'exciter un chien féroce contre un pauvre hère à la tête recouverte d'un sac? Les Etrusques croyaient-ils à une vie après la mort? L'inhumation succède à l'incinération, pratiquée par les Villanoviens, mais ces changements n'impliquent pas une évolution des croyances. Au moins pour les hauts personnages, des sacrifices d'animaux ainsi que des cérémonies mortuaires, comprenant des combats sanglants, devaient revitaliser l'âme du défunt, avec l'idée qu'une immortalité bienheureuse dépendait d'une exécution scrupuleuse des rites. Mais qu'y avait-il dans les livres de l'Achéron, censés révéler les secrets de l'au-delà? Comme ils n'ont pas été conservés, on ne peut pas le savoir.



© THE ART ARCHIVE/MUSEO DI VILLA GIULIA ROME/DAGLI ORTI.

D'où vient leur mauvaise réputation ?

A en juger d'après les fresques ornant leurs tombes, les notables étrusques s'imaginaient qu'après la mort ils seraient les convives d'un banquet éternel. Les festins tenaient de fait dans leur vie terrestre une place prépondérante, de même que les jeux sportifs et scéniques pour lesquels ils semblent avoir eu une grande prédilection. En soi, cette importance accordée par les élites aux fêtes et grands repas cérémoniels n'est pas originale : tout cela est venu très tôt de Grèce, avec le vin et les vases qui permettent de le déguster. Pourquoi alors les Etrusques ont-ils eu dans l'Antiquité une réputation de mollesse et de débauche? C'est que, d'une civilisation à une autre, l'emprunt n'est jamais copie conforme : adoptés en Etrurie, les usages grecs de la table et de la compétition y seront transformés en fonction des besoins locaux. Ainsi, aux banquets étrusques, les femmes participent en égales des hommes, alors qu'elles sont reléguées dans le gynécée en Grèce, et confinées aux tâches domestiques à Rome. On les voit aussi évoluer librement dans les cités étrusques et lorsque y est donné un spectacle, sportif ou équestre, elles sont souvent au premier rang des spectateurs. Pour des Grecs et des Romains, quel scandale! Comme il advient souvent, l'altérité culturelle sera condamnée en termes moraux : ceux qui tolèrent une

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE
En haut : le sarcophage des Epoux, terre cuite, VIe siècle av. J.-C. Il a été retrouvé à Cerveteri. Le soin apporté au traitement des surfaces et aux détails témoigne d'une influence ionique (Rome, Museo di Villa Giulia).

pareille situation ne peuvent donc être que des débauchés ! En réalité, ces particularités sont le reflet du grand rôle réservé aux femmes dans la société étrusque : on le voit dans les inscriptions funéraires, où, à la différence de ce qui se passe chez les Grecs et les Romains, la filiation maternelle du défunt est très souvent indiquée. Quant aux compétitions sportives, elles ne sont pas, comme en Grèce, le fait de citoyens, mais de professionnels au service de leurs riches commanditaires. A table, comme dans l'arène, on est en présence d'une société où le raffinement est signe de pouvoir : alors que la démocratie grecque et l'oligarchie romaine établissent, dès la fin du VI^e^ siècle avant notre ère, des limitations strictes à ce que Max Weber appellera *« les dépenses somptuaires ostentatoires »*, les aristocraties étrusques, qui ont beaucoup moins à compter avec les revendications d'une classe moyenne, continueront à se livrer à une compétition insensée dans le luxe, au prix d'une mauvaise réputation, fabriquée par les auteurs grecs, et qui perdure.

FILS DE LA LOUVE
La Louve du Capitole (détail de la tête) représente une louve nourrissant les jumeaux fondateurs de Rome, Romulus et Remus. Ce bronze attribué à l'art étrusque du V^e^ siècle av. J.-C. a été récemment daté du Moyen Age. Il était un symbole essentiel de la culture latine (Rome, Pinacoteca Capitolina, Palazzo Conservatori).

Rome fut-elle une

Rome ne fut-elle pas une ville étrusque ? A cette question, la science a longtemps répondu oui : l'*Urbs* n'avait-elle pas été fondée selon un rite décrit par les Romains comme étrusque, et des rois venus d'Etrurie n'y avaient-ils pas régné ? L'architecture et l'urbanisme n'y devaient-ils pas tout aux Etrusques ? La religion romaine n'avait-elle pas fait jusqu'à la fin une large place aux haruspices ? Or les recherches récentes obligent à nuancer ce tableau : les spécialistes de linguistique comparée ont démontré que l'origine du mot *urbs* n'est pas étrusque, comme on l'avait dit autrefois, mais bien indo-européenne. C'est ainsi toute la tradition sur la fondation de Rome qui apparaît sous un nouveau jour. L'origine étrusque des Tarquins peut également être mise en question : après tout, il serait aussi juste de parler d'une origine grecque, puisque Tarquin l'Ancien était le fils d'un grec de Corinthe et n'était étrusque que par sa mère. Quant à l'architecture de la Rome royale, elle doit autant à l'Ionie et à la Sicile grecques qu'à l'Etrurie. Même gouvernée par des rois venus de l'autre côté du Tibre, Rome resta une ville latine, ce que prouve l'inscription dite de la Pierre noire. Ce texte officiel du VI^e^ siècle av. J.-C., retrouvé en

© WWW.BRIDGEMANART.COM

MARCHE FUNÈBRE
Ci-contre : cette sculpture en bronze du Ve siècle av. J.-C., retrouvée à Préneste, montre deux guerriers en armes portant l'un des leurs, mort au combat. Le groupe constitue la poignée du couvercle d'une ciste (coffret votif) (Rome, Museo di Villa Giula).

ville étrusque?

1899 sur le Forum, est en effet rédigé non en étrusque, mais en latin. Finalement, ce que Rome doit aux Etrusques, c'est peut-être moins ses rois que son régime républicain : on considère en effet aujourd'hui que la chute de la royauté à Rome fut provoquée, non par une révolution du peuple comme le soutiennent les auteurs latins, mais par l'invasion de Porsenna, venu conquérir l'*Urbs* pour son compte. Reste la présence des haruspices dans la religion romaine : ils y auront un rôle bien différent de celui qu'ils tenaient chez les Etrusques, car ils n'examineront désormais le foie des victimes que pour dire si la divinité accepte ou non le sacrifice qui lui est offert. Toute prédiction leur est interdite, les Romains ne tenant pas du tout à aliéner leur liberté d'action.
On est loin du fatalisme étrusque! Sur d'autres aspects, cependant, l'influence étrusque est directe : une cérémonie comme le triomphe, l'architecture des temples à haut podium et à toit débordant en témoignent. L'apparat du pouvoir suprême, aussi : la chaise curule et les licteurs qui, jusqu'à sa fin, seront l'apanage des dirigeants de l'Empire romain, auront été, dans un passé de plus en plus lointain, les insignes des seigneurs étrusques.

Comment ont-ils disparu?

Pourquoi cette civilisation étrusque si avancée a-t-elle fini par disparaître? A partir du Ier siècle de notre ère, l'étrusque cesse d'être une langue vivante, les campagnes de l'Etrurie devenant un désert de grands domaines cultivés par des troupeaux d'esclaves. Sans aucun doute, la désunion des Etrusques explique leur défaite face à un adversaire aussi résolu que Rome. Déjà, la chute de Véies s'est produite en 396 av. J.-C. sans que la ligue étrusque n'intervienne. Ensuite la lutte est intense, avec Tarquinia et Vulci au premier plan. Cependant, là où les cités étrusques sont paralysées par leurs dissensions internes, Rome résout ses conflits sociaux par le projet collectif d'une expansion sans fin.
Après la chute de Volsinies en 264 av. J.-C., qui marque la fin de l'Etrurie indépendante, les élites, soucieuses de garder leurs privilèges, vont s'engager dans la voie de la collaboration avec l'occupant : très vite, on les retrouvera au sénat de Rome. Elles choisiront la langue latine, cessant d'apprendre l'étrusque à leurs enfants. Seuls les prêtres, intégrés dans le système religieux romain, continueront à l'utiliser. On trouve ainsi l'un d'entre eux auprès de César et en 47 de notre ère, l'empereur Claude réorganise l'ordre des haruspices. Plus tard, en 363, ce sont des devins étrusques qui auraient annoncé à Julien l'Apostat sa mort prochaine et, en 410, les autorités romaines font, en désespoir de cause, appel à des haruspices pour essayer d'empêcher l'irruption d'Alaric dans la Ville. En vain : avec l'Empire romain d'Occident disparaît ce qui restait de la civilisation étrusque. Alors commencent de longs siècles d'oubli.

© AKG-IMAGES/NIMATALLAH.

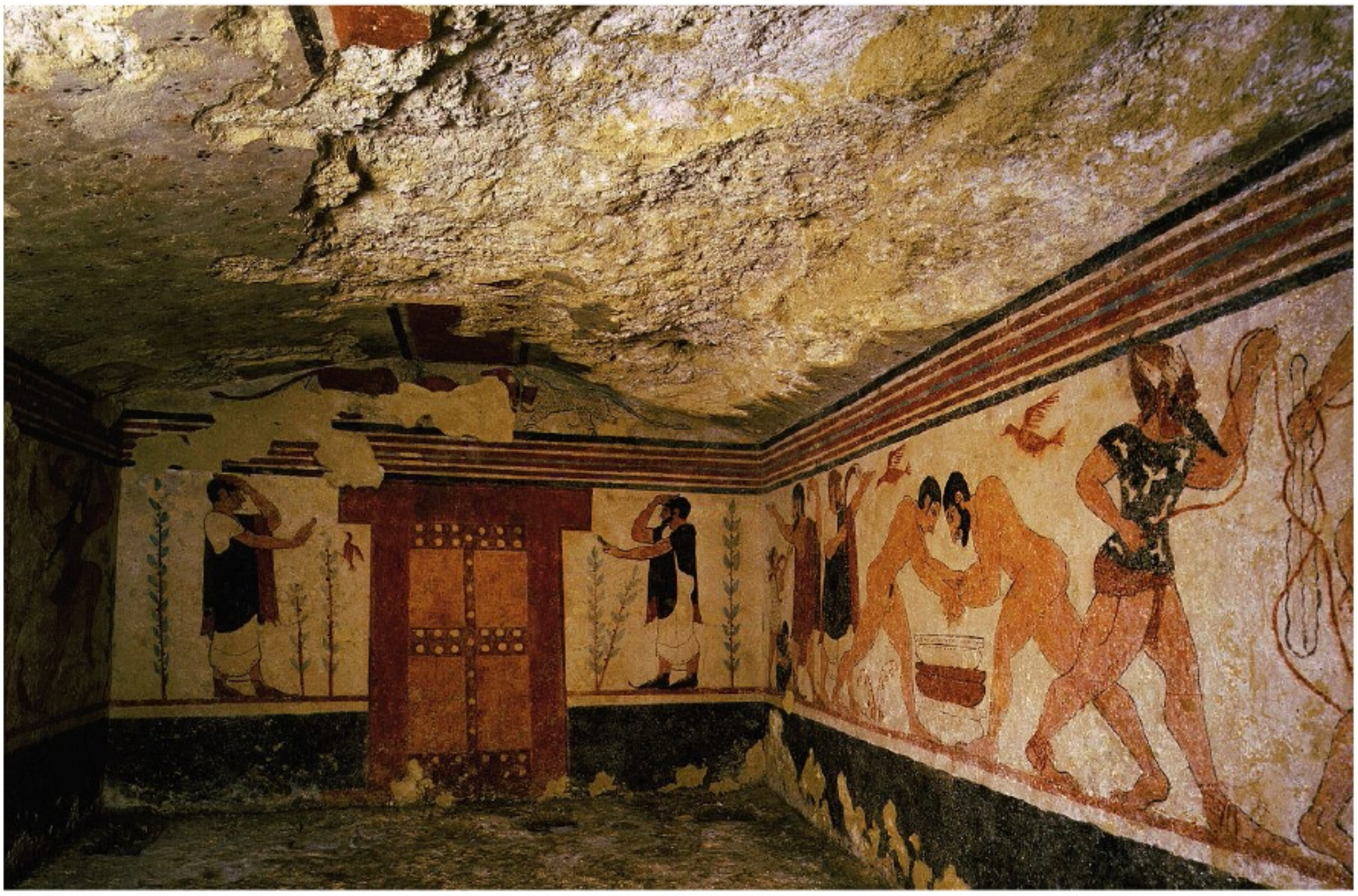
Le secret des tombes perdues

Par Dominique Briquel

Villes mortuaires assurément,
les nécropoles étrusques
nous replongent dans les cités
et les habitations des vivants.

© MARCO SCATAGLINI/AGE FOTOSTOCK.

GROTTA BELLA
C'est le nom que D. H. Lawrence avait donné à la tombe des Reliefs (IV^e siècle av. J.-C.) mise au jour dans la nécropole de la Banditaccia à Cerveteri, l'antique Caeré.



© SU CONCESSIONE DELLA S.B.A.E.M-MUSEO NAZIONALE ETRUSCO DI VILLA GIULIA, ROME/FABIO BARBIERI.

En 1493, le pape Alexandre VI participait à une chasse aux environs de Viterbe. Rien d'étonnant à cela, d'autant que le pontife, un Borgia, connu pour ses nombreux bâtards, menait la vie des seigneurs d'alors. Il poursuivit un lièvre qui se réfugia à l'intérieur d'une tombe étrusque, que le pape et son entourage découvrirent avec admiration. En fait, le lièvre avait été dressé pour courir se réfugier dans cette tombe, qui avait déjà été repérée. Cette prétendue découverte avait été préparée par celui qui l'avait invité, Annius de Viterbe, un dominicain, professeur de théologie, qui s'était passionné pour le passé de la région et allait bientôt écrire un livre, les *Commentaires sur les antiquités,* lequel, publié en latin à Rome en 1498 et réédité à Paris en 1512 et 1515, constitue le premier ouvrage se voulant scientifique consacré à la civilisation étrusque.

Nous sommes dans l'Italie de la Renaissance : les érudits, et aussi les simples curieux, s'intéressaient aux tombes qu'on découvrait sur le territoire de l'ancien pays étrusque, englobant la Toscane mais aussi une partie du Latium actuel, et dont le matériel qu'elles renfermaient, déposé comme mobilier funéraire, montrait la richesse et le raffinement de ses habitants. Ainsi Léonard de Vinci, qui vivait alors à Florence, fut frappé par la découverte, en 1507, d'un grand tumulus à Castellina in Chianti, près de Sienne : on a conservé le dessin qu'il en fit au Cabinet des dessins du musée du Louvre. Mais bien d'autres motifs que l'intérêt scientifique poussaient certains à retrouver ces vestiges du passé : les *tombaroli,* ces trop fameux pilleurs de tombes, qui ont constitué de tout temps une plaie de l'archéologie étrusque, avaient compris quelle source de revenus pouvaient constituer les nécropoles. Une trouvaille macabre prouve qu'ils sévissaient déjà : lorsque les archéologues explorèrent la nécropole d'Orvieto, ils eurent la surprise de découvrir le corps de l'un d'entre eux, écrasé au fond de la galerie souterraine qu'il était en train de creuser par la chute d'une des pierres de la paroi de la tombe dans laquelle il essayait de pénétrer.

Même si elles n'étaient pas le fait de pillards du genre de ce malheureux *tombarolo*, les fouilles auxquelles donna lieu cette archéologie naissante sont jugées sévèrement par les savants actuels. Elles s'intéressaient particulièrement aux nécropoles : outre que celles-ci étaient plus accessibles que les villes étrusques elles-mêmes, situées généralement sous les cités actuelles, le but en était exclusivement la quête du bel objet, sans qu'on se préoccupât du contexte dans lequel il avait été découvert. Si bien que les quantités de vases et autres matériels qu'ont livrés les tombes étrusques, jusqu'en plein XIXe siècle, sont le plus souvent des objets orphelins, dont on ne connaît rien des conditions de découverte, nul ne s'étant soucié de noter dans quelle tombe ils avaient été trouvés, ni à quelles autres pièces ils étaient associés, ni de quel endroit ils provenaient – informations qui, aux yeux des archéologues d'aujourd'hui, sont essentielles.

Les collections se multiplièrent, en Italie et bientôt dans le reste de l'Europe

© THE ART ARCHIVE/ETRUSCAN NECROPOLIS TARQUINIA/DAGLI ORTI.

DE L'OR POUR L'ÉTERNITÉ En haut, de g. à dr. : décor de la tombe des Augures de la nécropole de Monterozzi, à Tarquinia (VI^e siècle av. J.-C.) ; collier en or et ambre (VII^e siècle av. J.-C.) trouvé dans la tombe Regolini-Galassi à Cerveteri (Vatican, Museo Gregoriano Etrusco) ; nécropole du Crucifix du Tuf (V^e-IV^e siècle av. J.-C.) à Orvieto. En bas : urne-cabane cinéraire. Datant de la fin du IX^e siècle-début du VIII^e siècle av. J.-C., elle a été retrouvée à Vulci (Rome, Museo di Villa Giulia).

où il était de bon ton d'avoir son cabinet de curiosités, comprenant souvent des pièces issues de quelque tombe étrusque. C'était le cas en particulier des vases grecs produits par les ateliers du Céramique, à Athènes, selon la technique dite à figures noires, au VI^e siècle av. J.-C., puis à figures rouges, au V^e siècle av. J.-C., dont les nécropoles des grandes cités étrusques livraient des exemplaires par centaines. On appela d'ailleurs longtemps « vases étrusques » ces vases attiques, parce qu'ils avaient été trouvés en Etrurie, avant qu'on ne s'avisât qu'ils portaient des inscriptions grecques et avaient donc été produits à Athènes. Ainsi, la nouvelle de Mérimée qui porte pour titre *Le Vase étrusque* (lequel est pourtant décrit comme décoré du sujet typiquement grec de la lutte d'un Centaure et d'un Lapithe) illustre la diffusion de ces objets. Tout cela nourrit un fructueux commerce d'antiquités et suscita des entreprises de fouilles qui visaient à dégager le plus vite possible le plus possible d'objets destinés à la vente. De hauts personnages n'hésitaient pas à se lancer dans cette activité lucrative. C'est ainsi que le frère de Napoléon, Lucien Bonaparte, dont le remariage en 1803 avec Alexandrine Jacob de Bleschamp, veuve du banquier Jouberthon, avait mis en fureur son frère, le forçant à s'exiler à Rome, s'était livré à partir de 1828 à l'exploitation systématique des tombes que recelait sa terre de Canino, que le pape avait érigée en principauté, et notamment le site de Corneto, qui avait été, sous le nom antique de Vulci, une des plus puissantes cités étrusques. Que ce soit vrai ou faux, on racontait qu'il s'était aperçu de la richesse du sous-sol de ses propriétés lorsqu'un de ses fermiers, labourant avec son attelage de bœufs, avait senti le sol s'effondrer sous lui et s'était retrouvé dans un tombeau étrusque. Il avait mis au jour environ 20 000 vases au cours des campagnes de fouilles qu'il avait menées jusqu'à sa mort, en 1840, et qui lui avaient permis d'organiser de grandes ventes en 1834, 1837, 1838 et 1840. Encore avait-il eu le souci de décrire les pièces qu'il découvrait dans le *Muséum étrusque* qu'il avait publié à Viterbe en 1829. Ce n'était pas le cas de beaucoup de ces découvreurs, et ce ne fut guère que dans la seconde moitié du XIX^e siècle que les fouilles furent vraiment contrôlées et que l'archéologie prit un tour véritablement scientifique avec, en principe, l'enregistrement systématique des données.

On comprend que la richesse des tombes étrusques avait attiré les fouilleurs, que leur intérêt fut scientifique ou non. Un des meilleurs exemples en est fourni par la tombe Regolini-Galassi de Cerveteri (l'antique Caeré), ainsi nommée par le nom des deux associés, un archiprêtre et un général, qui la découvrirent en 1836, dans la nécropole du Sorbo. Remontant au milieu du VII^e siècle av. J.-C., en partie creusée dans le tuf, et en partie construite en gros blocs s'élevant de manière à former une fausse voûte recouverte par un imposant tumulus, elle avait recueilli, dans l'une de ses deux chambres latérales, les restes d'un homme incinéré placés dans un vase biconique en bronze. Surtout, dans la chambre du fond qui prolongeait le long couloir d'accès, elle conservait ceux d'une femme inhumée, accompagnée d'un somptueux mobilier. Une série de vases d'argent, une cruche au col allongé de type chypriote, des patères au décor égyptisant de fabrication phénicienne, une coupe à deux anses plates de modèle protocorinthien et une amphore de petite taille ornée d'une double spirale sur la panse de tradition locale voisinaient avec un brûle-parfum mobile monté sur roulettes, une situle en bois cerclée d'argent, des chaudrons en bronze à protomes en forme de lion sur pieds coniques et des broches – le tout formant un service complet pour un banquet –, tandis que huit boucliers décorés, destinés certainement à la parade plus qu'à la guerre, les restes d'un char et ceux d'un trône avec son marchepied témoignaient du rang social de la famille. Mais ce sont les bijoux en or de la femme, conservés avec le reste du mobilier au Musée grégorien étrusque du Vatican, qui retiennent le plus l'attention. La défunte portait des anneaux en spirale qui retenaient ses tresses, un collier auquel étaient suspendus trois pendentifs en ambre, un large bracelet et deux pendentifs ornés de groupes de femmes portant des éventails et d'hommes affrontant des lions, obtenus par estampage, un pectoral de 42 centimètres décoré, selon la même technique, de files de lions ailés,

© AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB. © DOMINGIE & RABATTI/LA COLLECTION.

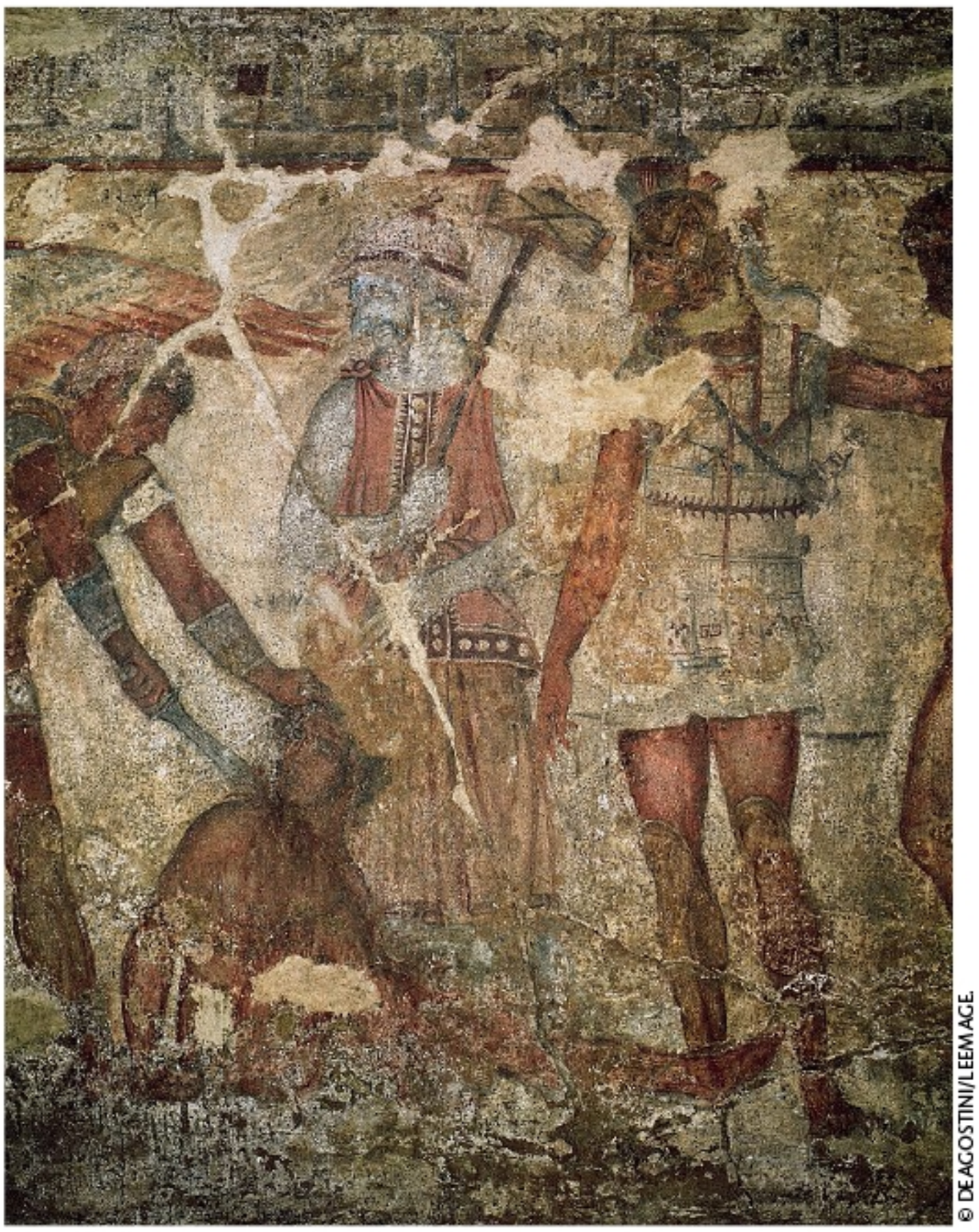
© WWW.BRIDGEMANART.COM. © AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB. © LUISA RICCIARINI/LEEMAGE.

pégases, cerfs, de figures masculines et féminines, une fibule au double disque (l'un orné de lions estampés, l'autre de petites figurines de griffons ailés en relief), agrémenté d'un décor de granulation, mesurant 31 centimètres sur 24 centimètres. C'est bien à juste titre que les auteurs anciens parlaient de *«princes»* étrusques : ils vivaient dans le luxe le plus inouï et étalaient leur faste jusque dans leur tombe !

Nous sommes au début de l'histoire étrusque, lorsque ces nobles, forts des richesses minières de la Toscane qui attiraient les marchands phéniciens ou grecs, les échangeaient contre les productions les plus précieuses de leurs pays. Ils se mirent alors à édifier les tombes monumentales qui ont marqué jusqu'à nos jours le paysage. Ce luxe funéraire ne devait jamais disparaître par la suite, même si, dans certains cas, des lois somptuaires, analogues à celles qui sont connues pour la Grèce ou pour Rome, paraissent l'avoir restreint. Ainsi, à Véies, l'appauvrissement du mobilier des tombes au cours du Ve siècle av. J.-C. s'explique sans doute par des mesures de ce genre plus que, comme on l'a longtemps pensé, par une crise économique qui aurait touché la cité. Ce luxe avait pris dès lors des formes différentes, sans que cela implique un bouleversement social qui aurait amené la disparition de l'aristocratie.

D'un bout à l'autre de l'histoire de ce peuple, et en dépit parfois de sursauts et de révoltes, les nobles ont conservé le contrôle des cités et ont tenu à reposer, après leur mort, dans un cadre qui fût digne de leur rang. Les funérailles, chez les Etrusques comme à Rome, où cela avait frappé le Grec Polybe lorsqu'il les avait observées au début du IIe siècle av. J.-C., étaient une occasion privilégiée pour montrer l'étendue de leur richesse et de leur puissance.

Après les somptueux mobiliers funéraires de l'époque orientalisante, ce fut par le décor de leurs tombeaux que les grandes familles marquèrent leur place dans leurs cités. Ce décor pouvait être peint, surtout à Tarquinia où les conditions exceptionnelles de la géologie locale, avec un tuf très sec, ont préservé un très riche patrimoine de fresques funéraires. Il pouvait aussi être stuqué : la ville de Caeré, où la tombe Regolini-Galassi avait été édifiée au VIIe siècle av. J.-C., a vu l'aménagement, quatre siècles plus tard (cette fois dans la nécropole de la Banditaccia), de la tombe des Reliefs, ainsi appelée à cause des stucs qui en couvrent les parois. Cette tombe appartenait à la riche famille des Matuna et, comme normalement à cette époque, elle se présentait sous la forme d'une vaste chambre rectangulaire creusée dans le roc, dont le toit était supporté par deux piliers aux chapiteaux en volutes, les parois creusées de treize niches où étaient déposés les corps de défunts, tandis que d'autres, une trentaine,



© DEAGOSTINI/LEEMAGE.

LES VIVANTS ET LES MORTS En haut, de g. à dr. : détail de la peinture murale de la tombe des Léopards, à Tarquinia (Ve siècle av. J.-C.) où l'on voit un musicien jouant de la cithare; intérieur de la tombe des Reliefs de la nécropole de la Banditaccia où l'on distingue le fameux « livre de lin » posé sur un coffre; fresque représentant le sacrifice des prisonniers troyens en hommage à Patrocle provenant de la tombe François, dans la nécropole de Ponte Rotto, à Vulci, IVe siècle av. J.-C. (Rome, Villa Albani Torlonia, Galleria Albani e Collezione Archeologica). En bas : fibule en or de la tombe Regolini-Galassi à Cerveteri, datant de 650 avant J.-C. (Vatican, Museo Gregoriano Etrusco).

étaient disposés dans des espaces délimités par de légers rebords qui couvraient le sol de la chambre. Alors que la plupart des tombes de ce genre ne portent pas de décoration, des reliefs de stuc ornent celle-ci, non seulement en soulignant les éléments de la structure d'ensemble – pilastres avec leurs chapiteaux, lits des alcôves, pourvus de leurs oreillers –, mais en reproduisant, comme s'ils étaient suspendus accrochés par des clous, toutes sortes d'objets nécessaires à assurer l'existence la plus agréable qui soit. On reconnaît une coupe à anses, décorée de palmettes, une cruche, un éventail avec sa corolle de plumes, deux couteaux enfilés dans leur présentoir, des tenailles, une hache, un grand coutelas, des cordes, un faisceau de broches, mais aussi ce qui est probablement un fromage rond, une oie et un canard, un chat qui s'est emparé d'un lézard et une belette apprivoisée – ces animaux étant chargés de protéger la maisonnée des nuisibles. Les distractions ne sont pas négligées : à un pilier est accrochée une table de trictrac avec un sachet de jetons, et on voit aussi des frondes pour la chasse. La famille possédait certainement des objets précieux : on peut se les représenter dans le coffre, fermé par une serrure, figuré à gauche de l'alcôve centrale, au fond de la chambre. Au-dessus de ce coffre est placé ce que l'on a longtemps interprété comme une couverture ou un drap, soigneusement plié. En réalité, cela doit être interprété comme l'un de ces « livres de lin », antique support d'écriture chez les Etrusques dont un exemplaire nous est miraculeusement parvenu, trouvé en Egypte où, découpé en lanières, il avait servi à envelopper une momie. Ces « livres », repliés sur eux-mêmes à la façon d'une carte routière, avaient tout à fait l'allure d'un drap plié. Cet écrit, déposé à la place d'honneur du monument, devait relater les hauts faits des membres de la famille, dont elle entretenait orgueilleusement la mémoire – comme on le voit pour la lignée tarquinienne des Spurinna qui, se fondant sur leurs archives familiales, avait orné le forum de la cité, à l'époque romaine, d'inscriptions honorifiques célébrant, en latin, les exploits de ceux des leurs qui avaient dirigé la ville au IVe siècle av. J.-C. Vont dans le même sens les casques, épées, boucliers, jambières, qui ornent la corniche au-dessus des alcôves creusées dans la paroi du fond : il doit s'agir de trophées, enlevés à quelque ennemi par des membres de la famille Matuna.

Il est à remarquer que, si de tels signes de gloire militaire sont présents dans la tombe des Reliefs, ils restent des plus

© THE ART ARCHIVE/DAGLI ORTI.

SEIGNEURS ET MAÎTRES L'entrée de la tombe des Chapiteaux de Cerveteri, du VIe siècle av. J.-C., se fait par un couloir de part et d'autre duquel sont creusées deux chambres, munies de banquettes pour les domestiques, à l'image des loges des maisons réelles.

discrets. On est aux antipodes des tombes des grandes familles romaines qui, à la même époque, dans la nécropole de l'Esquilin, ornaient leurs sépultures de scènes de batailles, célébrant les victoires remportées par leurs membres. De fait, une seule tombe étrusque porte un décor qui a un sens guerrier : la tombe François, de Vulci, datée d'environ 320 av. J.-C., qui appartenait à la famille Saties. L'ensemble de la décoration picturale a été conçu pour exalter l'un des siens, Vel Saties, qui avait défait l'ennemi romain. Il est représenté dans la tenue du triomphateur, et toutes les peintures tournent autour du thème de la victoire de Vulci sur Rome. Une série de panneaux montre des héros vulciens, dont les deux frères Vibenna, accompagnés de leur compagnon Macstarna dont l'historiographie étrusque rapporte qu'il était monté sur le trône de Rome sous le nom de Servius Tullius, massacrant une série d'adversaires, dont l'un est désigné comme un Tarquin de Rome. Ces péripéties de la Rome du VIe siècle av. J.-C. sont présentées comme une conquête de l'*Urbs* par la cité étrusque. Sur d'autres peintures, on assiste à une scène effrayante de *L'Iliade* : Achille sacrifie des prisonniers troyens aux mânes de son ami Patrocle. Le choix de cet épisode de l'épopée homérique s'explique par le fait que les commanditaires du décor ont voulu évoquer ainsi indirectement Rome, nouvelle Troie, en suggérant qu'à l'image de son ancêtre Ilion, vaincue et détruite par les héros achéens, elle connaîtrait le même sort et ne résisterait pas à ses ennemis étrusques qui, pour leur part, reconnaissaient Achille et les autres héros grecs comme leurs ancêtres.

Ce n'est pas seulement par leur décor que ces tombes sont remarquables. Qu'elles soient, comme c'était le cas à l'époque orientalisante, édifiées sous un tumulus, ou, comme cela

© DOMINGIE & RABATTI/LA COLLECTION.

SOUS LA TERRE, LA LUMIÈRE

Ci-contre : tumulus de la nécropole de la Banditaccia à Cerveteri (VII^e-VI^e siècle av. J.-C.). En bas : tête du dieu Tinia, début du IV^e siècle av. J.-C. (Orvieto, Museo Archeologico Statale). Provenant du fronton d'un temple à Orvieto, elle présente des analogies avec le Zeus d'Olympie.

Mais ce ne sont pas seulement les maisons qu'évoquent ces tombes étrusques : les nécropoles qui les regroupent sont parfois, conformément à leur nom, de véritables « villes des morts » qui nous replongent dans ce qu'avaient été les villes des vivants. Elles sont parfois organisées à l'imitation de rues, les tombes étant alignées les unes à côté des autres comme s'il s'agissait de maisons. Cette disposition se rencontre spo-

sera le cas plus tard, et selon les régions, creusées dans une paroi de tuf ou édifiées en blocs de maçonnerie, leur architecture nous fait pénétrer à l'intérieur d'une maison étrusque. Les plus anciennes, comme la tombe de la Cabane à Cerveteri, datant du VII^e siècle av. J.-C., reproduisent l'intérieur des anciennes huttes à murs de torchis, couvertes d'un toit à double pente, fait de branchages, descendant très bas sur les côtés, dont les urnes en forme de cabane, parfois utilisées comme réceptacle pour les cendres des défunts, nous conservent l'image externe. Plus tard, on se trouve dans une maison qui s'apparente aux maisons romaines, articulées autour d'un espace central, l'atrium. Dans la tombe des Chapiteaux de Cerveteri, tombe sous tumulus de la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C., on entre par un bref couloir, de part et d'autre duquel sont creusées deux petites chambres, munies de banquettes pour les domestiques, à l'image des loges qui, dans les maisons réelles, en contrôlaient l'accès. Puis on arrive dans l'atrium, l'espace de réception où le maître accueillait ses clients et autres visiteurs : sa toiture, plate et soutenue par de larges poutres qui laissent voir la couverture de clayonnage, s'appuie sur deux piliers à pans coupés surmontés des chapiteaux à volutes de type éolique qui ont donné son nom au monument. Sur la paroi du fond, disposé en largeur, s'ouvrent trois portes, avec leur encadrement : elles donnent sur les trois pièces qui, traditionnellement, constituaient la partie privée de la maison, les pièces où vivait le maître, mais où il pouvait aussi recevoir pour un banquet ses hôtes de marque. L'imitation de la maison réelle est tellement précise qu'on a ouvert dans ce mur, outre les portes donnant sur ces pièces, deux fenêtres destinées à les éclairer – ce qui, dans l'espace souterrain de la tombe, n'avait aucune utilité. Ces pièces servaient de chambres funéraires : chacune avait accueilli à gauche un lit, à droite un sarcophage, avec une différenciation entre hommes et femmes qui est une constante dans les nécropoles de la cité, où les dépositions masculines étaient signalées, à l'extérieur de la tombe, par un cippe de forme phallique, et les dépositions féminines par un cippe en forme de maison à toit en double pente.

© SU CONCESSIONE DEL MINISTERO PER I BENI E LE ATTIVITÀ CULTURALI-SOPRINTENDENZA PER I BENI ARCHEOLOGICI DELL'UMBRIA/MASSIMO RONCELLA.

radiquement à Cerveteri, pour les tombes à chambre dont les façades se distribuent en rues dans les espaces laissés libres entre les tumulus de l'âge orientalisant. C'est en revanche la règle dans les nécropoles qui entourent le pied de la colline où s'élevait Volsinies, l'actuelle Orvieto. Les façades des chambres funéraires, en pierre de taille et s'ouvrant par une porte surmontée d'un linteau sur lequel est inscrit le nom du défunt, se succèdent, uniformes.

Porsenna, le roi de Chiusi, qui avait établi sa domination sur Volsinies et se lança dans une entreprise de conquête de Rome et du Latium, était le contemporain de cet aménagement : c'est bien dans une cité étrusque des environs de 500 av. J.-C., comme celles où il a vécu, que le visiteur se trouve transporté.

DÉCRYPTAGE

Par Jean-Paul Thuillier

Porsenna ou la revanche du vaincu

Nos sources littéraires nous viennent uniquement des écrivains grecs et romains. Tout a-t-il été dit sur le héros étrusque ?

C'est un curieux destin que l'histoire a réservé à Porsenna, qui fut roi de Chiusi, l'une des plus grandes cités de la dodécapole étrusque, vers la fin du VI^e^ siècle avant notre ère. Un historien latin comme Tite-Live, qui est notre principale source sur le sujet et qui écrivit dans les dernières décennies du I^er^ siècle av. J.-C., le présente surtout comme un perdant : Porsenna serait en effet venu mettre le siège devant Rome qu'il n'aurait pas réussi à emporter et serait reparti bredouille. Au contraire, la période moderne va lui conférer, avec la redécouverte des Etrusques au XVI^e^ siècle surtout, un éclat considérable qui tranche de façon surprenante avec ce portrait plutôt négatif. On ne saurait oublier que nos sources littéraires sur les Etrusques sont des sources indirectes, et que les écrivains grecs et latins étaient loin d'avoir toujours une vision favorable des Etrusques auxquels leurs propres peuples s'étaient opposés sur les plans militaire et économique.

LA RENOMMÉE EN TÊTE De g. à dr. : *Tête de Porsenna*, par Jacopo Sansovino, 1515 (Montepulciano, Palazzo Avignonesi) ; cippe funéraire de Chiusi, VI^e^-V^e^ siècle av. J.-C. (Palerme, Museo Archeologico Regionale) ; fresque du V^e^ siècle av. J.-C. de la tombe du col Casuccini, à Chiusi, montrant une course de chars.

Nous sommes en l'an 509 av. J.-C. : le roi Tarquin le Superbe vient d'être chassé du trône par les Romains qui ne supportaient plus son pouvoir tyrannique et qui établissent une république aristocratique. Tarquin fait appel à ses frères étrusques et c'est Porsenna, sans doute le plus puissant d'entre leurs rois, qui intervient. Ce siège donne lieu, selon Tite-Live, à une série d'exploits fantastiques de la part des Romains : tour à tour, la jeune Clélie, Horatius Coclès et Mucius Scævola vont sauver l'*Urbs*. Coclès (le Cyclope) et Scævola (le Gaucher) sont évidemment des personnages légendaires qui appartiennent à la mythologie indo-européenne. Comme l'a montré Georges Dumézil, la légende du Borgne et du Manchot se retrouve, par exemple, dans les mythes scandinaves, et il est clair que les Romains, dépourvus de mythologie propre, ont inséré ces fables dans leur récit des origines. Cela ne veut pas dire pour autant que tout soit faux dans cette histoire de la Rome naissante : beaucoup de découvertes archéologiques sont venues prouver le contraire, et nous allons en avoir la confirmation ici-même.

Restons sur la geste du seul Mucius : ce jeune et courageux citoyen décide, avec l'aval du sénat, de passer dans le camp étrusque pour assassiner Porsenna. Mais le

© AKG-IMAGES / RABATTI-DOMINGIE. © THE ART ARCHIVE/ARCHAEOLOGICAL MUSEUM PALERMO/GIANNI DAGLI ORTI. © THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY.

© LUISA RICCIARINI/LEEMAGE. © BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE/BNF:7851867.

POUR L'ÉTERNITÉ Ci-dessus : vase François de Chiusi, VI^e^ siècle av. J.-C., sur lequel figure une course de chars donnée lors des funérailles de Patrocle (Florence, Museo Archeologico Nazionale). A droite : *Orthographie du tombeau de Porsenna, roi d'Etrurie, appelé le Labyrinthe de Toscane,* estampe de Jean-Jacques Lequeu, 1792 (Paris, BnF).

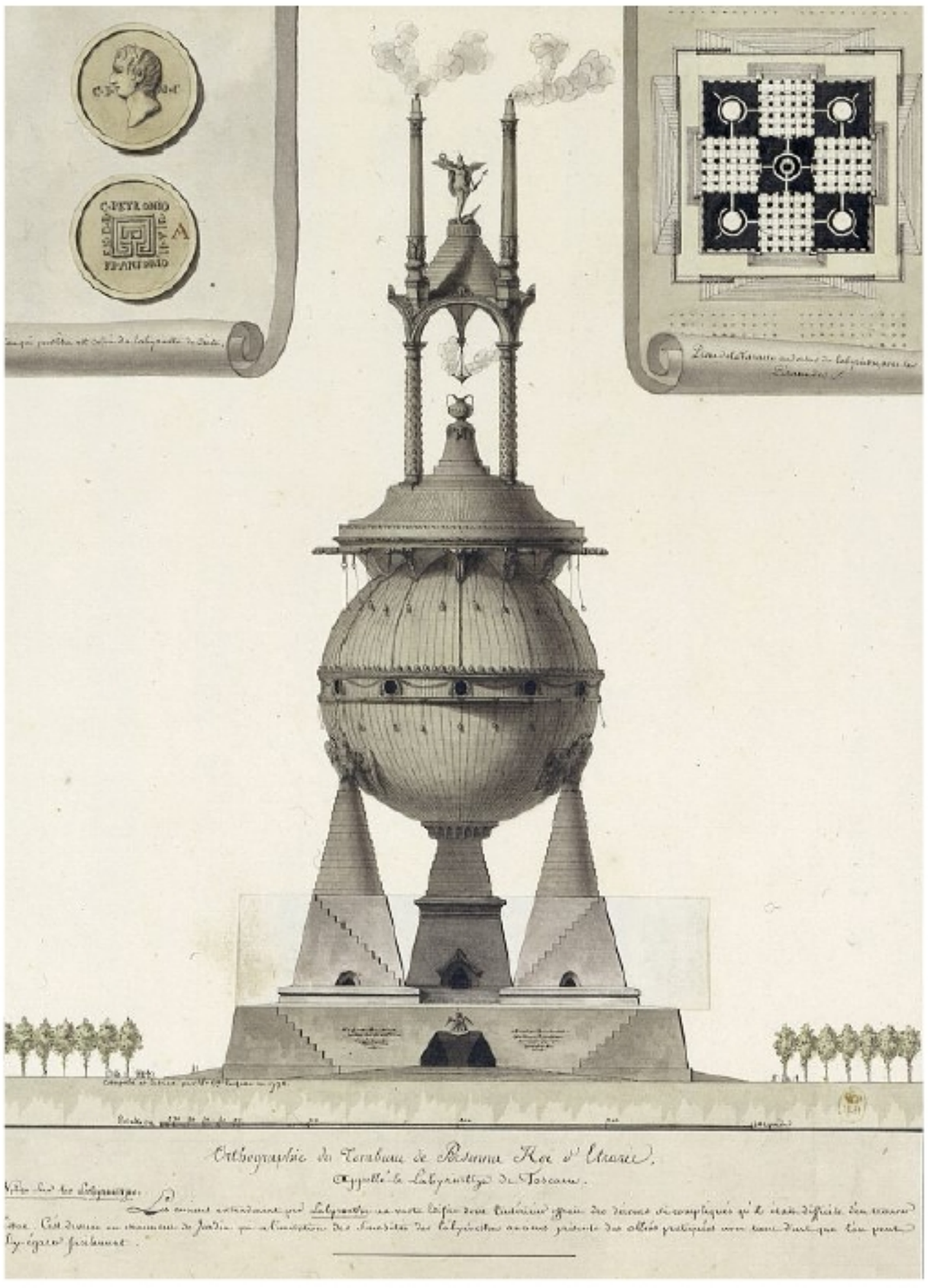
héros arrive au moment où le roi et son scribe sont en train de procéder au paiement de la solde. Les deux personnages sont vêtus de façon identique *(pari fere ornatu)* et Mucius, ne sachant pas identifier Porsenna, se trompe de cible et tue le scribe. Aussitôt arrêté, il plonge la main droite dans un brasier (d'où son surnom de Gaucher) et assure à Porsenna que des foules de jeunes Romains sont prêts à subir le même traitement pour tenter de le tuer. Porsenna, affolé par cette perspective et sidéré du courage des Romains, lève le camp : la Ville et la république naissante sont désormais sauvées ! La déconfiture de Porsenna ne s'arrête pas là : quelques années plus tard, en 504 av. J.-C., son armée et celle de son fils Arruns sont mises en déroute à Aricie, dans le Latium, au sud de Rome.

L'étruscologue Giovanni Colonna a fait un rapprochement suggestif avec un relief de pierre fétide provenant de Chiusi et daté de la décennie 490-480 av. J.-C., (une période très proche de celle de l'histoire de Mucius et de Porsenna) : sur la face gravée de ce cippe (stèle funéraire), des vainqueurs viennent chercher leurs récompenses à l'issue de jeux funéraires en s'approchant d'une estrade sur laquelle sont assis deux magistrats, reconnaissables à leur bâton de commandement, et un scribe inscrivant les résultats des jeux sur des tablettes. Or, ce dernier est vêtu exactement comme les magistrats, confirmant donc que, sur ce point au moins, Tite-Live s'était inspiré de la réalité étrusque, qui accordait toute sa dignité à la pratique de l'écriture.

Pour le fond de l'affaire et sa conclusion victorieuse pour Rome, on était en revanche prié de croire pieusement au récit de l'historien latin. Mais il suffit de décrypter d'autres sources (Pline l'Ancien, Tacite, Strabon, Plutarque) pour comprendre que Porsenna a en réalité pris l'*Urbs* et sans doute régné sur Rome pendant quelques années : pour quelle autre raison lui aurait-on érigé, sans quoi, une statue de bronze à proximité du sénat ? Il suffit d'ailleurs de regarder la liste canonique des rois de Rome pour comprendre que bien d'autres auraient pu, auraient dû, y trouver leur place. Sept rois de 753 à 509 av. J.-C. et trois rois étrusques seulement en un peu plus d'un siècle (de 615 à 509 av. J.-C.) : une telle longévité est-elle bien raisonnable ? D'ailleurs, l'empereur Claude n'avait pas manqué de souligner le caractère artificiel de la série de rois retenue par l'historiographie romaine : dans son fameux discours de la Table claudienne, il faisait remarquer que Servius Tullius avait été « inséré » entre les deux Tarquins…

L'idée que plusieurs cités étrusques (Véies, Caeré, Tarquinia, Vulci, Chiusi) aient pu imposer l'un des leurs sur le trône de l'*Urbs* au fur et à mesure de leur montée en puissance n'est pas retenue par tous les chercheurs bien qu'elle nous paraisse très séduisante. Mais il est sûr en tout cas que Chiusi était particulièrement florissante en cette seconde moitié du VI^e^ siècle av. J.-C. correspondant au règne de Porsenna : les productions artisanales et artistiques de la cité en témoignent (céramique, sculpture, peinture), comme ses importations et ses exportations. Pour les premières, il suffira de rappeler que c'est à Chiusi qu'a été mis au jour le cratère François, chef-d'œuvre de la céramique attique à figures noires (570-560 av. J.-C.).

Il est probable du coup que Porsenna avait étendu son autorité politique et militaire au-delà du seul territoire de Chiusi. Un passage de Pline l'Ancien (*Histoire naturelle,* 2, 140) est tout à fait révélateur de cet impérialisme : *« Il ressort de la tradition annalistique que grâce à certains rites et certaines prières on commande ou obtient la foudre. D'après une vieille tradition étrusque, elle fut ainsi obtenue lorsqu'un monstre appelé Volta (ou Olta) menaçait la ville de Volsinies, après avoir ravagé la campagne : elle avait répondu aux invocations de son roi Porsenna ».* Ainsi ce dernier, présenté ici comme un roi-prêtre,



maîtrisait-il alors non seulement Volsinies, c'est-à-dire l'actuelle Orvieto, mais sans doute aussi une grande partie de la vallée du Tibre : sa descente sur Rome était la conséquence immédiate de cette situation. Quant au récit de Pline, il est intéressant à bien des titres : sur le plan religieux, il est révélateur de l'intérêt des Etrusques pour la foudre, que leurs devins ne se contentaient peut-être pas d'interpréter pour connaître la volonté des dieux, mais qu'ils avaient sans doute aussi la possibilité de susciter. On peut faire le rapprochement avec une inscription étrusco-latine de Pesaro, dans laquelle un personnage est décrit en latin comme *haruspex fulguriator* : ce dernier terme semble indiquer que cet haruspice avait aussi le pouvoir de provoquer la foudre. Quant au monstre, il renvoie peut-être, comme la célèbre *Chimère*, à la malaria qui sévissait dans les zones marécageuses (Chiusi était située dans le Val di Chiana), et que les Etrusques avaient su combattre grâce à leurs compétences en matière d'hydraulique. Assurément, Porsenna a pu être le roi ou le tyran qui avait mené les grands travaux permettant de juguler les épidémies dans cette région du lac Trasimène.

Avec ce portrait de Porsenna régnant sur une grande partie de l'Italie centrale intérieure et entré dans la légende comme un dompteur de monstres, on est loin du récit de Tite-Live qui faisait presque de lui un couard fuyant devant l'incroyable *virtus* des Romains. Or la gloire de Porsenna va encore grandir à la Renaissance et dans les siècles suivants. On sait que les Médicis jouèrent un rôle déterminant dans la redécouverte des Etrusques : en se présentant comme les héritiers de ce peuple, ils tendaient à légitimer leur propre pouvoir et l'extension de leur territoire. A partir du moment où, avec Côme Ier, ils deviennent grands-ducs de Toscane – ils auraient bien aimé obtenir le titre de roi –, ils ne peuvent plus se référer aux libres républiques d'Etrurie : c'est dès lors vers les rois étrusques qu'ils se tournent et tout particulièrement vers Porsenna. Après tout, les Tarquins sont originaires du Latium, et non pas de Toscane, et Servius Tullius a des origines contestées. Quant à Porsenna, il vient de Chiusi, en pleine Toscane, et son nom, avec ce suffixe en *-na*, sonne résolument étrusque (on se demande si le radical du nom ne dissimule pas, par ailleurs, le mot *purth*, qui est celui d'un magistrat étrusque). Dans la mise en scène de leur pouvoir, sur les peintures exécutées à l'occasion des grandes cérémonies familiales, les Médicis s'offrent désormais à la vue du peuple florentin, en cette fin du XVIe siècle, comme les descendants du roi étrusque Porsenna.

Mieux même, la gloire de ce dernier est éternelle puisqu'il aurait eu un fantastique mausolée que nous décrit Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, 36, 19) citant Varron : ce tombeau, qui n'aurait été que labyrinthes, tours et pyramides, a excité les imaginations à travers les siècles. Nombreux sont les architectes comme Antonio da Sangallo le Jeune qui, à défaut de le mettre au jour, en ont donné des reconstructions sur le papier. Sans doute un tel mausolée n'a-t-il jamais existé; sans doute a-t-il été imaginé à partir du grand tumulus de Poggio Gaiella, près de Chiusi, ou d'après le réseau labyrinthique de cunicules (ou souterrains) tracés sous la petite ville moderne. Reste que Porsenna est le seul Etrusque à s'être vu gratifié d'un tel monument, qu'il fut légendaire ou non.

Jean-Paul Thuillier est professeur à l'Ecole normale supérieure de Paris, où il dirige le département des sciences de l'Antiquité.

LES ÉTRUSQUES. LE PEUPLE AUX DOUZE CITÉS
par Jean-Paul Thuillier

Editions universitaires européennes
168 pages
59 €

DICTIONNAIRE

par Vincent Jolivet

De la Gloire à l'oubli

Figures légendaires ou historiques, les Etrusques dont le nom nous est parvenu furent intimement liés à l'histoire de Rome.

COMBATIF
Détail du sarcophage des Amazones trouvé à Tarquinia, datant du IVe siècle av. J.-C. (Florence, Museo Archeologico Nazionale).

MÉZENCE

Peu de noms des rois qui dominèrent les grandes cités étrusques à l'époque archaïque nous sont connus. L'un d'entre eux, plus ancré dans le mythe que dans l'histoire, est celui de Mézence, qui aurait régné sur la grande cité étrusque méridionale de Caeré, voisine de Rome. Les sources latines, et surtout *L'Enéide* de Virgile (livre X), nous en ont laissé un sombre portrait, manifestement déformé au service de la poésie. Souverain cruel et blasphémateur, exilé par les siens, Mézence aurait été le seul Etrusque à combattre aux côtés des Latins de Turnus contre Enée, avant d'être tué par ce dernier en combat singulier. Souvent contradictoires, les récits des auteurs latins semblent dériver de sources grecques, peut-être liées à un épisode consécutif à la grande bataille navale d'Alalia (vers 535 av. J.-C.), qui opposa les Phocéens, établis en Corse, aux Etrusques et aux Carthaginois : la lapidation des prisonniers grecs près du port de Caeré, sacrilège qu'Apollon aurait sanctionné par une terrible peste. Mais la réalité historique de la présence d'une famille portant ce nom à Caeré, dans le deuxième quart du VIIe siècle av. J.-C., a récemment été attestée par la redécouverte, dans les réserves du musée du Louvre, d'un petit calice en terre cuite fabriqué à Caeré qui porte, gravé après cuisson, le nom d'un Laucies Mezenties, figure remarquable du complexe récit des origines troyennes de Rome.

© THE ART ARCHIVE/ARCHAEOLOGICAL MUSEUM FLORENCE/DAGLI ORTI.

BÂTISSEUR

Ci-contre : détail de la peinture murale de Perino del Vaga (1525), *Tarquin le Superbe fonde le temple de Jupiter* (Florence, Museo degli Uffizi).

TANAQUIL

A l'instar des femmes étrusques dont l'émancipation choquait Grecs et Romains, Tanaquil – l'un des prénoms étrusques féminins les mieux attestés par les inscriptions – joua, selon la tradition annalistique romaine, un rôle de tout premier plan dans la carrière politique de son mari, Lucumon. Issue d'une grande famille de Tarquinia, elle comprend que ce dernier, fils de l'émigré corinthien Démarate, serait toujours marginalisé dans sa ville. C'est elle qui le convainc, dans la seconde moitié du VII[e] siècle av. J.-C., d'aller chercher fortune à Rome; elle encore qui, lorsqu'ils arrivent devant la ville, interprète un prodige indiquant sans équivoque le destin brillant promis à son mari, appelé à devenir le premier roi étrusque de Rome, sous le nom de Tarquin l'Ancien; elle enfin, qui élève Servius Tullius, fils d'une esclave, comme son fils, le marie à l'une de ses filles, et réussit à le faire monter sur le trône comme sixième roi de Rome en cachant un moment la mort de Tarquin. Les Romains, qui la connaissaient aussi sous le nom de Gaia Caecilia, l'associaient à l'institution du mariage et la représentaient avec un fuseau et une quenouille, symboles de la matrone. Peut-être une manière de neutraliser un personnage, devenu encombrant, de leur histoire ?

© THE ART ARCHIVE/MUSÉE DU LOUVRE PARIS/DAGLI ORTI. © DOMINGIE & RABATTI/LA COLLECTION.

AMBITIEUSE

Ci-contre : femme étrusque tenant un pan de sa tunique. Statue en bronze du VI[e] siècle av. J.-C. (Paris, musée du Louvre).

LES TARQUINS

Le premier des Tarquins, Lucumon, était le fils d'une aristocrate étrusque et d'un émigré corinthien, le riche marchand Démarate, qui avait fui sa patrie pour des raisons politiques. Marié à une Etrusque, Tanaquil, il quitta Tarquinia pour Rome où, devenu Lucius Tarquin, il s'attira la faveur du quatrième roi de la ville, Ancus Marcius. S'étant emparé du pouvoir à la mort de ce dernier, il contribua au cours de son règne (616-578 av. J.-C.), sous le nom de Tarquin l'Ancien, à la transformation de la ville, qu'il dota d'un réseau d'égouts qui permit l'implantation du Forum. Il commença la construction du temple de Jupiter Capitolin, en appliquant à l'*Urbs* des principes d'urbanisme connus en Etrurie; il en aurait également importé les jeux, la cérémonie du triomphe et les enseignes du pouvoir. Assassiné par les fils d'Ancus Marcius, il fut remplacé par Servius Tullius, lui-même tué en 534 av. J.-C. par son gendre (ou petit-fils) Lucius, connu sous le nom de Tarquin le Superbe. En dépit des embellissements qu'il avait su apporter à Rome, Tarquin le Superbe, septième et dernier roi de Rome, doté d'un caractère hautain et porté à tous les excès, suscita le rejet de son peuple qui mit fin à son règne en 509 av. J.-C., ce qui marqua l'instauration de la République romaine. Exilé en Etrurie, puis dans le Latium et en Campanie, Tarquin le Superbe chercha en vain à reprendre son trône, et mourut en exil en 495 av. J.-C.

MAGNANIME

Ci-dessous : Mastarna (Servius Tullius) libérant de ses chaînes le noble Caelius Vibenna. A droite : Vel Saties, commanditaire de la tombe François de Vulci. Fresques provenant de la tombe François de Vulci, dans la nécropole de Ponte Rotto, IVe siècle av. J.-C. (Rome, Villa Albani Torlonia, Galleria Albani e Collezione Archeologica).

PHOTOS : © DEAGOSTINI/LEEMAGE

SERVIUS TULLIUS

Selon la tradition annalistique romaine, Servius Tullius, né d'une esclave d'origine noble et du génie du foyer du palais royal, fut le sixième roi de Rome (578-534 av. J.-C.). Installé sur le trône par Tanaquil à la mort de Tarquin l'Ancien, il aurait été tué au terme de son long règne par Lucius Tarquin, dit le Superbe, avec la complicité de sa propre fille. Selon une autre tradition, rapportée par l'empereur Claude, et que semblent également refléter les fresques de la tombe François de Vulci, il aurait été, sous le nom de Mastarna, le compagnon d'armes de deux *condottieri* étrusques, les frères Vibenna, avant de prendre le pouvoir à Rome. On associe à son nom la construction de la première muraille de la ville, celle de sanctuaires (ceux de Diane et Fortuna) ouverts à l'activité de marchands étrangers, l'introduction de la monnaie et tout un ensemble de réformes favorables aux classes moyennes de la ville, qui devaient ouvrir la voie à l'ascension politique de la plèbe : division de l'ensemble du corps social en classes, définition de la place de chacune d'elles dans l'armée, répartition du peuple romain en quatre tribus urbaines…

VEL SATIES

Ce rejeton de la grande famille vulcienne des Saties ne nous est connu que par son portrait sur les fresques de la tombe François de Vulci, découverte en 1857. Cette dernière est certainement le monument peint étrusque le plus complexe du fait de la richesse de son décor qui entremêle récits mythiques et scènes d'histoire au service d'une affirmation politique bien contemporaine de sa création, dans le dernier quart du IVe siècle av. J.-C. Sur la fresque, Vel Saties est debout, vêtu d'une toge sombre richement brodée, et scrute le ciel. A ses pieds, le jeune Arnth tient à la main un petit oiseau à qui il va laisser prendre son envol. De multiples propositions d'interprétation de cette scène, et de l'ensemble du décor de la tombe, ont été faites. Il est probable qu'en mettant ainsi en perspective des scènes de la guerre de Troie et des épisodes des luttes entre Vulci, d'autres cités étrusques et Rome, au cours de l'époque archaïque, elle inscrit le conflit qui va mener à la fin de l'indépendance de l'Etrurie dans une tradition héroïque dont Vel Saties semble chercher, sur la paroi de cette tombe, à deviner l'issue.

CAECINA

Le nom de Caecina, surtout connu pour être associé à celui d'une plaidoirie de Cicéron, *Pro Caecina* (en 69 av. J.-C.), est celui d'une grande famille étrusque originaire de la métropole étrusque septentrionale de Volterra, où plusieurs inscriptions du théâtre témoignent de son évergétisme dans le domaine de la construction publique.
Si ses ancêtres semblent avoir participé, à l'époque archaïque, à la conquête et à la colonisation de la plaine padane, nous en connaissons surtout des représentants à partir du Ier siècle av. J.-C., et jusqu'à la fin de l'Empire, où ils étaient parvenus à conserver une place de choix dans la société romaine. Le mieux connu, grâce à la correspondance qu'il entretint avec Cicéron en 46 av. J.-C., est Aulus Caecina, qui avait été banni pour avoir embrassé la cause de Pompée contre César. Fidèle à la tradition de ses ancêtres, et marié à une Etrusque, c'était un expert en science et en divination.

PHOTOS : © AKG-IMAGES.

MÉCÈNE

« Mon émeraude d'Etrurie » : c'est ainsi qu'Auguste appelait dans une lettre, non sans ironie affectueuse, son ami Mécène (70-8 av. J.-C.), descendant d'une grande famille étrusque d'Arezzo, et qui revendiquait hautement ses origines. S'il participa aux batailles de Modène et de Philippes (43-42 av. J.-C.), décisives dans l'ascension politique d'Auguste, il afficha toujours une grande indifférence pour la carrière et les magistratures. C'est surtout en raison de son goût pour les arts et la littérature qu'il nous est connu aujourd'hui, ce dont témoigne le substantif qu'il a légué à la langue française. Le cercle littéraire qu'il réunissait dans ses jardins romains de l'Esquilin, et dont faisaient partie Virgile, Horace et Properce, a sans doute été à l'origine d'un mouvement de valorisation de l'apport de l'Etrurie à la formation de la culture romaine. Nous n'avons malheureusement conservé que quelques fragments de ses œuvres poétiques, dont le style baroque et alexandrin tranche sur celui de ses amis romains.

GÉNÉREUX Ci-dessus : tête de Mécène en marbre, vers 20-16 av. J.-C. (Arezzo, Museo Archeologico Nazionale Gaio Cilnio Mecenate). Ci-contre : tête de femme, en marbre, datant de la première moitié du Ier siècle apr. J.-C, provenant de la maison du Cithariste, à Pompéi (Naples, Museo Nazionale Archeologico).

PLAUTIA URGULANIA

Proche de Livie, la femme d'Auguste, Plautia Urgulania descendait d'une famille d'aristocrates tarquiniens. Riche, orgueilleuse et autoritaire, c'était l'une des femmes les plus influentes de la cour au début de l'Empire, et l'une de celles dont les stratégies familiales révèlent le mieux l'attachement des familles d'origine étrusque à leurs traditions ancestrales : ses trois fils épousèrent des Etrusques. Cette politique se double d'une volonté d'intégration manifeste au nouvel Etat romain. Sur son intercession, l'un de ses fils, Marcus Plautius Silvanus, eut l'honneur de partager le consulat avec Auguste en 2 av. J.-C. Quelques années plus tard, elle maria sa petite-fille à l'un des petits-fils de Livie, Tiberius Claudius, alors âgé de 18 ans, qui allait devenir l'empereur Claude, et dont l'intérêt pour les Etrusques remonte certainement à son intégration dans les cercles de l'aristocratie étrusque de Rome, à la faveur de ce premier mariage.

L'EMPEREUR CLAUDE

Bien qu'il fût descendant d'Auguste par sa mère, rien ne semblait destiner Tiberius Claudius, au physique ingrat et à l'élocution embarrassée, à devenir empereur de Rome. Né en 10 av. J.-C., il s'était surtout consacré jusqu'alors à des travaux d'érudition, qui le font considérer comme le premier étruscologue, à une époque où les Romains se souciaient de conserver la mémoire d'une langue et d'une culture en voie de disparition totale, car son mariage avec Urgulania lui avait ouvert les archives familiales de l'aristocratie étrusque. Presque toute son œuvre a disparu, mais nous savons qu'il écrivit vingt livres consacrés aux Etrusques, les *Tyrrhenika*, et huit consacrés aux Carthaginois, les *Karchedoniaka*. Une inscription sur table de bronze découverte à Lyon conserve le texte d'un discours tenu par l'empereur au sénat romain, en 48 apr. J.-C., en faveur du droit d'accès des Gaulois aux magistratures publiques : Claude y mentionne le *condottiere* étrusque Mastarna, qu'il assimile au roi Servius Tullius, reprenant ainsi explicitement une source identitaire étrusque indépendante de la tradition annalistique romaine.

© AKG-IMAGES/GILLES MERMET.

Vincent Jolivet, archéologue, ancien membre de l'Ecole française de Rome, est directeur de recherches au CNRS.

ÉRUDIT

Ci-contre : statue de Tiberius Claudius assis, datant du Ier siècle apr. J.-C. (Tripoli, Assaraya Alhamra Museum).

EXPOSITION

Par Françoise Gaultier

Trésors retrouvés de Cerveteri

Une splendide exposition au Louvre-Lens fait revivre à partir du mois de décembre cette métropole méconnue qui joua un rôle comparable à celui d'Athènes, de Syracuse ou de Carthage.

L'exposition «Les Etrusques et la Méditerranée. La cité de Cerveteri» qui sera présentée prochainement au Louvre-Lens, du 5 décembre 2013 au 10 mars 2014, puis, à Rome, au Palazzo delle Esposizioni, retrace l'histoire de Caeré, l'ancienne Cerveteri, l'une des plus importantes métropoles d'Etrurie et de la Méditerranée antique. Elle est le fruit d'un heureux rapprochement entre diverses institutions qui, depuis une trentaine d'années, s'appliquent à reconstruire le passé de cette cité emblématique de la civilisation étrusque.

Elle a ainsi mobilisé les efforts de La Soprintendenza per i Beni Archeologici dell'Etruria Meridionale, qui veille sur les collections du musée de la Villa Giulia et du Museo Nazionale Archeologico Cerite et assure la direction des fouilles et la tutelle de l'Etat sur le territoire de Cerveteri, ceux du CNR-ISMA (Consiglio Nazionale delle Ricerche-Istituto di Studi sul Mediterraneo Antico) et La Sapienza-Université de Rome, qui dirigent, en collaboration avec la Surintendance, les recherches menées respectivement dans la zone urbaine de Caeré et à Pyrgi, le principal port de la cité, et le musée du Louvre, enfin, dont les collections étrusques sont, pour une grande part, d'origine cérétaine.

Leurs politiques conjointes permettent de faire pour la première fois un tableau historique synthétique de cette cité qui, bien que moins connue que d'autres métropoles, joua dans l'espace méditerranéen un rôle comparable à celui d'Athènes, de Syracuse ou de Carthage, et fut non seulement la plus grecque des cités d'Etrurie, la seule à posséder avec Spina un trésor dans le sanctuaire panhellénique de Delphes, mais aussi jusque très tard la meilleure alliée de Rome.

Un temps confondu avec celui de Ceri, la nouvelle agglomération, toute proche mais mieux protégée, où les habitants de Caeré s'étaient déplacés au Moyen Age, l'emplacement de la cité antique, dont le nom de Cerveteri *(Caere Vetus)* garde le souvenir, n'a été fouillé qu'à partir des années 1820 et décrit pour la première

© 2012 MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/PHILIPPE FUZEAU.

COMPLICITÉ Le sarcophage des Epoux, en terre cuite, vers 520 av. J.-C., trouvé en 1845 par le marquis Campana dans la nécropole de la Banditaccia à Cerveteri, illustre la condition privilégiée de la femme étrusque, placée sur le même plan que son mari, dans la vie et dans la mort (Paris, musée du Louvre).

© RMN-GP (MUSÉE DU LOUVRE)/HERVÉ LEWANDOWSKI. © PHOTO SCALA, FLORENCE.

HERCULÉEN Ci-contre : hydrie ornée d'une scène figurant Héraclès et Cerbère face à Eurysthée, qui tente de se réfugier dans une jarre. Datée de 525 av. J.-C., en terre cuite à figures noires, attribuée au peintre de l'Aigle, elle a probablement été trouvée dans la nécropole de Cerveteri (Paris, musée du Louvre).
A dr. : statuette d'ancêtre, terre cuite, nécropole de la Banditaccia, tombe des Cinq Sièges, à Cerveteri, vers 640 av. J.-C. (Rome, Musei Capitolini).

fois, en 1838, par l'architecte Luigi Canina, dans une œuvre restée fondamentale : *Descrizione di Cere antica*.

L'exposition évoque d'abord les premiers temps de la découverte. Menée le plus souvent par des acteurs locaux, tels les princes Ruspoli et Torlonia, l'archiprêtre de Cerveteri, Alessandro Regolini, alliés à des collectionneurs et marchands, tel le cavalier, puis marquis Campana, elle est marquée par quelques épisodes majeurs comme la mise au jour en 1836 de la tombe Regolini-Galassi, dont la richesse exceptionnelle suscita la création au Vatican du Museo Gregoriano Etrusco, en 1837, ou la découverte au cours de l'hiver 1846-1847 de la tombe des Reliefs, la *Tomba Bella*, rapidement célébrée pour son décor de stucs polychromes et vite incluse parmi les sites du grand tour d'Italie.

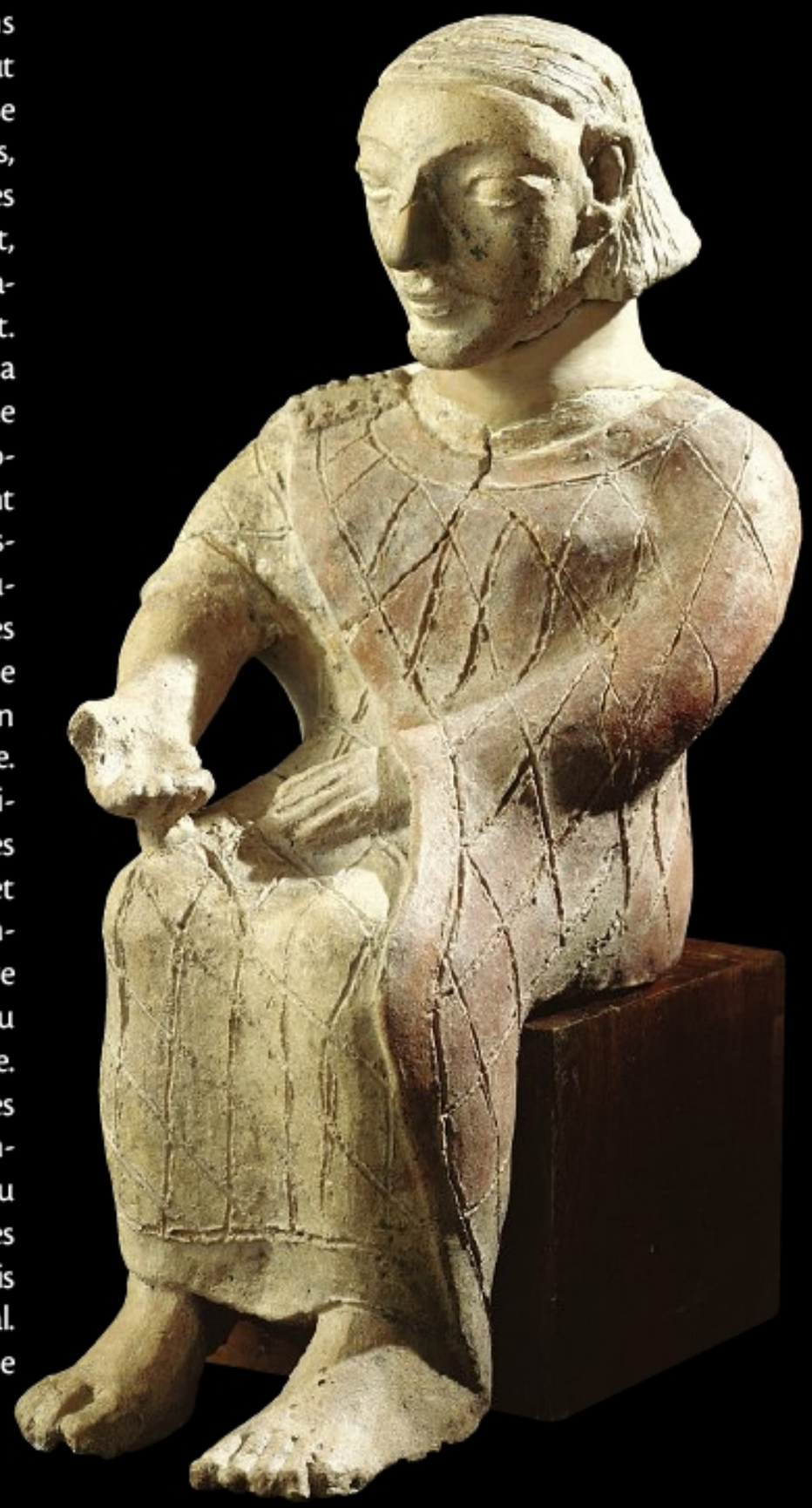
Le visiteur découvrira ensuite au gré d'un parcours tout à la fois chronologique et thématique, l'histoire de Caeré, depuis l'âge du Bronze, alors qu'elle n'est encore qu'en devenir, jusqu'à la période romaine lorsque l'on en cultive plus guère la mémoire qu'à des fins politiques.

Une première section dédiée à la naissance de la cité rappelle que le territoire qui sera plus tard le sien connaît, dès le IIe millénaire av. J.-C., une certaine prospérité, grâce déjà sans doute à l'exploitation des ressources en minerais des monts de la Tolfa, et montre que son développement, lié à celui des régions voisines, appartient dès cette époque à l'histoire de la Méditerranée. Quelques céramiques de type mycénien, récemment découvertes à Casali di Vaccina, entre la ville antique et la mer, évoquent les contacts établis au XIIIe-XIIe siècle av. J.-C. avec les populations égéennes, des contacts dont on peut vraisemblablement reconnaître l'écho dans les sources littéraires, qui attribuent aux Pélasges la fondation de la cité et son nom grec : Agylla.

L'histoire de Caeré débute véritablement au IXe-VIIIe siècle, lorsque les habitats dispersés sur le plateau plus tard occupé par la ville commencent à se regrouper. Il reste peu de chose des habitats de cette période, mais les mobiliers funéraires sélectionnés permettent d'attirer l'attention sur les premiers signes de distinction et de hiérarchisation sociales, sur les objets provenant d'autres grands centres étrusques du littoral tyrrhénien, de Sardaigne ou de Chypre et, à partir du VIIIe siècle, sur les céramiques grecques. Ce sont les précieux témoignages de l'importance prise au début du Ier millénaire avant notre ère par le petit cabotage et les trafics maritimes, avant même la fondation des premiers établissements phéniciens et grecs d'Occident, vers le milieu du VIIIe siècle av. J.-C.

A l'époque orientalisante, conventionnellement comprise entre 720 et 580 av. J.-C., l'intensification de ces trafics méditerranéens et les contacts toujours plus étroits avec les populations grecques et proche-orientales – des artisans grecs et levantins s'installent alors à Cerveteri – profitent tout particulièrement à la cité. Celle-ci s'impose rapidement comme un lieu d'échanges, d'acculturation et de redistribution des objets précieux venus de Grèce ou d'Orient, directement ou par l'intermédiaire des établissements grecs ou phéniciens d'Occident. Les fastueux mobiliers provenant de la tombe Regolini-Galassi et des tumulus de Montetosto, dont la muséographie évoque l'imposante architecture, permettent d'apprécier l'enrichissement des élites. Celles-ci adoptent rapidement les insignes de pouvoir et les modes de vie des aristocraties orientales et grecques comme la coutume du banquet couché et du symposion qu'évoquent de précieux services à boire. Pour satisfaire ces commanditaires exigeants, les ateliers de Caeré sont parmi les premiers à emprunter aux artisans grecs et levantins les techniques de la grande peinture, de la sculpture en pierre et en terre cuite, de la céramique fine à décor peint, du filigrane et de la granulation, du verre. Véritables laboratoires expérimentaux, ces ateliers inventent dans les premières décennies du VIIe siècle av. J.-C. la technique du *bucchero*, cette céramique étrusque très caractéristique, de couleur noire aux parois fines, dont l'éclat peut rivaliser avec le métal. Quelques pièces mettent en évidence deux autres événements décisifs dans le développement de la civilisation étrusque : d'une part, l'apprentissage de l'écriture et l'adoption de l'alphabet grec, diffusé par Caeré vers le Latium, d'autre part, l'élaboration d'une nouvelle imagerie faisant, à Caeré en tout premier lieu, une large place aux mythes grecs.

La période archaïque (580 av. J.-C.-milieu du Ve siècle av. J.-C.) n'est pas en reste par rapport à la période orientalisante, souvent considérée comme l'âge d'or de la cité. C'est la période de la thalassocratie étrusque marquée par l'épisode, vers 540 av. J.-C., de la bataille de la mer de Sardaigne, qui voit les Etrusques alliés aux Carthaginois, avec à leur tête sans doute les habitants de Caeré, s'opposer aux Phocéens de Marseille



© TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM. © RMN-GP (MUSÉE DU LOUVRE)/HERVÉ LEWANDOWSKI.

pour la maîtrise de la mer entre la Corse, la Sardaigne et l'Etrurie. A Cerveteri, particulièrement active dans ces trafics maritimes et organisée désormais comme les autres grandes villes étrusques sur le modèle de la *polis* grecque, de la cité-Etat, la richesse se concentre dans les sanctuaires. De nombreux édifices sacrés sont construits dans la cité même et sur son territoire : l'exposition donne l'occasion d'admirer les belles terres cuites architecturales conservées dans les collections historiques, de rapprocher les éléments dispersés d'un même décor, de découvrir aussi les résultats des fouilles et des recherches les plus récentes menées dans le cœur de la zone urbaine à Vigna Parrocchiale, à Sant'Antonio, ou à Pyrgi, dont le sanctuaire, particulièrement précieux pour l'étude des cultes et des pratiques rituelles, voit se côtoyer des populations d'origines diverses, grecques et puniques. C'est par ce port qu'arrive en masse la céramique grecque, que partent les amphores remplies du vin réputé des vignes locales destinées au sud de la France comme celles retrouvées sur les épaves de *La Love* et du *Grand Ribaud* échouées au large d'Antibes et de Hyères.

Cette section fait également la part belle aux grandes plaques de terre cuite peinte qui ornaient les édifices civils ou religieux, pouvaient être remployées dans les tombes de l'aristocratie et constituent un chapitre important de l'histoire de la peinture de l'Italie antique. Elles montrent, comme l'ensemble des productions artistiques et artisanales cérétaines de la seconde moitié du VI^e^ siècle av. J.-C., une forte influence ionienne, qui s'explique par la présence en Etrurie d'artisans partis des grandes cités ioniennes menacées par l'expansion perse, ceux auxquels on doit aussi la belle série d'hydries aux scènes narratives et vivement colorées connues sous le nom d'hydries de Caeré.

Souvent moins familière au grand public que les périodes précédentes, celle des IV^e^-II^e^ siècles av. J.-C. n'est pas négligée. L'exposition permet de rappeler qu'après la crise de la seconde moitié du V^e^ siècle av. J.-C., due pour une grande part à la victoire remportée par la flotte de Hiéron de Syracuse sur la flotte étrusque devant Cumes (474 av. J.-C.), qui entraîne le report vers l'Adriatique des routes commerciales qui unissaient l'Etrurie méridionale à la Grèce, la ville connaît un véritable renouveau. Ses sanctuaires sont reconstruits ou restaurés, et notamment le sanctuaire de Pyrgi, après sa mise à sac par Denys de Syracuse en 384 av. J.-C. De nouveaux sanctuaires, dont les riches dépôts votifs disent l'importance, sont créés aux marges de la cité pour répondre à une religiosité plus populaire, tandis que l'aristocratie réaffirme sa puissance et se fait enterrer dans de précieux sarcophages de marbre et de vastes hypogées ornés de sculptures comme la tombe des Reliefs ou la tombe de Greppe Sant'Angelo.

Cerveteri entretient jusqu'au début du III^e^ siècle av. J.-C. des liens privilégiés avec les Romains qui envoient volontiers la jeunesse patricienne y étudier la langue étrusque et qui, lorsque les Gaulois menacent leur ville en 390 av. J.-C., y mettent à l'abri leurs objets les plus sacrés. Mais l'appétit d'expansion de Rome est sans limite.

En 273 av. J.-C., Caeré doit lui céder la moitié de son territoire, la moitié restante passant elle-même sous le contrôle direct de l'*Urbs*. A Caeré comme dans presque toute l'Etrurie, la langue étrusque tombe peu à peu en désuétude au profit du latin; au I^er^ siècle av. J.-C., elle n'est plus écrite, bientôt plus parlée. L'Antiquité étrusque trouvera toutefois une forme de renaissance sous le règne d'Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) qui, au moment de donner une unité administrative à l'Italie, cherche à retrouver une continuité entre le présent de Rome et le passé de la péninsule. Les collèges d'haruspices et les anciennes magistratures étrusques reprennent vie. Caeré voit surgir un théâtre, un aqueduc, un *caesareum* (sanctuaire impérial). La figure de Mézence, roi de Cerveteri et adversaire d'Enée, personnage qui paraît sortir des brumes du mythe après la découverte de ce nom de famille sur un vase du Louvre du VII^e^ siècle av. J.-C., est évoquée par Virgile. C'est une réapparition brève, mais que l'on

IMPÉRIAL
Ci-contre : portrait de l'empereur Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), datant du règne de l'empereur Claude (41-54 apr. J.-C.), collection Campana, 1863 (Paris, musée du Louvre). Page de gauche : *psykter* (récipient utilisé pour rafraîchir le vin) à figures rouges, orné de scènes dionysiaques, signé par le peintre Douris, 500-490 av. J.-C., trouvé à Cerveteri (Londres, British Museum).

peut observer encore à l'époque de Claude, qui règne de 41 à 54 apr. J.-C., quand sont ajoutées dans le *caesareum* de Caeré les statues des derniers représentants de la dynastie julio-claudienne. De cette période date le fragment de relief qui clôt l'exposition : il représente les personnifications de plusieurs cités de la ligue étrusque et témoigne, en même temps que de la restauration de cette dernière, de l'attention que Claude, auteur d'une histoire des Etrusques en vingt livres, les *Tyrrhenika*, aujourd'hui perdue, et dont la première épouse Urgulania était d'origine étrusque, portait à la cité.

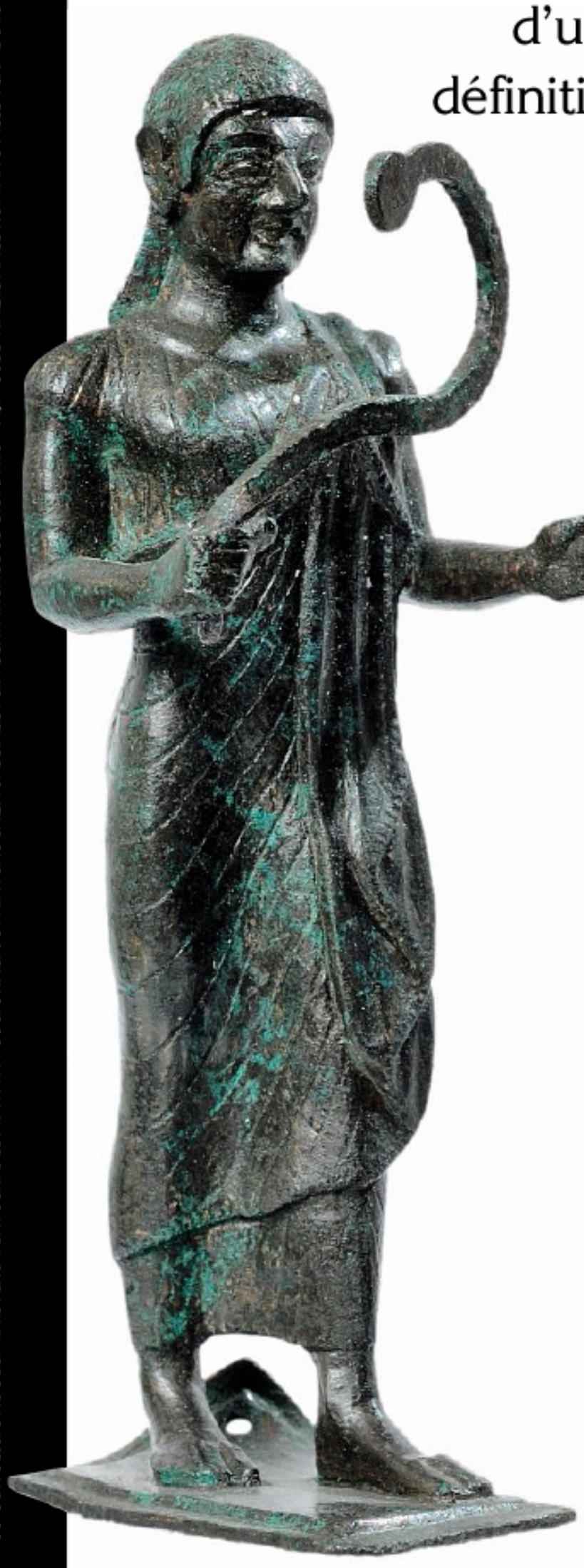
Françoise Gaultier, commissaire de l'exposition, est conservateur général au musée du Louvre (département des Antiquités grecques, étrusques et romaines).

« Les Etrusques et la Méditerranée. La cité de Cerveteri », musée du Louvre-Lens, du 5 décembre 2013 au 10 mars 2014. Le musée est ouvert tous les jours, sauf le mardi et le 1er mai, de 10 heures à 18 heures (dernier accès à 17 h 15). Plein tarif : 9 €. Tarif réduit : 8 € (à partir de 10 billets pour les CE, associations, entreprises). L'exposition sera présentée à Rome, au Palazzo delle Esposizioni, du 14 avril au 20 juillet 2014.

La Légende des siècles

Par Albane Piot

Des premiers signes de la construction d'une culture protovillanovienne à l'intégration définitive de l'Etrurie dans la République romaine.



XII^e-XI^e siècles Vers la fin de l'âge du bronze, on commence à distinguer en Toscane, en Emilie (dans la plaine du Pô) et en Campanie, quelques traits particuliers qui, sans que l'on en puisse tirer encore de solides conclusions ethniques, indiquent l'existence d'une culture homogène nouvelle dans les régions où plus tard se développera la civilisation étrusque. On parle de culture protovillanovienne, du nom du village de Villanova, à huit kilomètres de Bologne où, en 1853, la culture villanovienne fut pour la première fois mise au jour. La culture protovillanovienne se caractérise par la pratique de l'incinération (qui se substitue alors à la pratique de l'inhumation), les cendres des défunts étant recueillies dans des vases à l'allure caractéristique : des urnes en argile épurée (appelée *impasto*), de forme biconique. L'économie est simple, basée sur l'élevage de moutons et de chèvres, les populations vivant en ensembles de groupes familiaux (modèle tribal), sans que soient marquées de différences de richesses significatives entre leurs membres.

IX^e-VIII^e siècles Se développe la civilisation villanovienne proprement dite, dans la continuité de la phase précédente, au nord dans la plaine du Pô, autour de Bologne et autour de Verucchio, et au sud, en Campanie, autour de Capoue et dans la région de Salerne. Mais beaucoup des sites occupés à l'époque précédente sont abandonnés. On trouve désormais des groupes de villages sur les sites des futures cités étrusques telles que Véies, Caeré, Tarquinia, Vulci, Orvieto, Chiusi, Vetulonia, dont les cabanes, que l'on peut se représenter grâce aux urnes funéraires de céramique ou de bronze de cette époque, qui en affectent la forme, ont laissé des traces au sol. Dans toutes ces zones, l'on trouve ainsi des ressemblances de coutumes funéraires mais aussi d'organisation de l'habitat. Les plus anciennes fortifications de Véies et Vulci datent du milieu du VIII^e siècle. L'élevage sédentaire et l'agriculture se développent, avec la culture des céréales. Avec le temps, on constate que le mobilier funéraire s'enrichit. On distingue des tombes masculines et féminines au mobilier caractérisé (armes pour les hommes, bijoux et instruments de tissage pour les femmes) et l'existence d'une sorte d'aristocratie qui affirme son statut par le luxe dont elle entoure ses défunts. Dans ce mobilier funéraire, on trouve des produits d'importation : bronzes sardes et pièces exotiques

POUVOIR SACERDOTAL Ci-contre : statuette d'augure identifiable grâce à son *lituus*, fin du VI^e siècle av. J.-C. (Rome, Museo delle Terme). Page de droite : depuis les premiers foyers d'une culture proto-étrusque dite villanovienne jusqu'au VI^e siècle av. J.-C., moment de leur plus grande extension, les Etrusques ont étendu leurs territoires et se sont imposés comme les représentants de la plus importante civilisation de la péninsule, et l'un des principaux protagonistes de l'histoire de la Méditerranée.

© SU CONCESSIONE DEL MINISTERO PER I BENI E LE ATTIVITÀ CULTURALI-SOPRINTENDENZA SPECIALE PER I BENI ARCHEOLOGICI DI ROMA/MUSEO NAZIONALE ROMANO ALLE TERME DI DIOCLEZIANO © IDÉ

Les pays étrusques

Culture villanovienne

Etrusques
Noyau originel

Extension
au VI[e] siècle av. J.-C.

Rhètes
Vénètes
Milan
Etrurie padane
Mantoue
Pô
Plaisance
Adria
Spina
Ligures
Bologne
Villanova
Marzabotto
Ravenne
Gênes
Verucchio
Pesaro
Fiesole
Pise
Arno
Picéniens
Bataille de Sentinum
(vers 295 av. J.-C.)
Arrezo
Mer Ligure
Volterra
Ombriens
Mer Adriatique
Cortona
Murlo
Pérouse
Chiusi
Populonia
Vetulonia
Orvieto
(Volsinies)
Todi
Roselle
Bolsena
Tibre
Ile d'Elbe
Cosa
Vulci
Acquarossa
Corses
Tarquinia
Faléries
Gravisca
Véies
Bataille d'Alalia
(vers 535 av. J.-C.)
Pyrgi
Cerveteri
(Caeri)
Rome
Sabins
Latins
Dauniens
Samnites
Capoue
Campanie
Cumes
Nola
Grecs
(à la fin du VI[e] siècle av. J.-C.)
Naples
Nuceria
Pompéi
Salerne
Ischia
Paestum
Sardes
Mer Tyrrhénienne
Zone d'influence carthaginoise
50 km

© IDÉ.

rapportées par des navigateurs grecs ou phéniciens. Des coupes à chevrons ou ornées de métopes à décor d'oiseaux, de production eubéenne, attestent les premiers contacts noués avec des Hellènes.

Vers 770 Les Eubéens (des Grecs) s'installent à Ischia, appelée alors Pithécusses.

Vers 750-730 Des Grecs originaires de Pithécusses fondent la colonie de Cumes. Les contacts avec les communautés grecques accélèrent le développement des productions étrusques : de nouvelles techniques sont attestées comme celles du tour du potier et du four à haute température qui permettent la production de vases aux parois minces et au décor peint, ou celle de la viticulture. De puissantes aristocraties se forment dans le Latium et en Campanie.

Fin du VIIIe siècle L'écriture est introduite : les plus anciennes inscriptions étrusques datent des environs de 700. L'apparition de l'écriture marque la fin de la phase protohistorique de la civilisation étrusque.

Vers 720-580 On parle d'époque orientalisante. Les échanges s'intensifient encore avec le bassin oriental de la Méditerranée : les produits du monde égéen et oriental arrivent en masse. Les tombes sont organisées en chambres de part et d'autre d'un long couloir, comme dans la tombe Regolini-Galassi de Cerveteri, puis autour d'une pièce centrale, l'atrium, comme dans la tombe des Chapiteaux de la nécropole de la Banditaccia, également à Cerveteri. Elles recèlent un riche mobilier funéraire : armes, ustensiles du foyer (chenets, pinces, haches, broches…), insignes de commandement, objets exotiques ou précieux réalisés à l'aide de techniques sophistiquées, telles que le repoussé, le filigrane ou la granulation. Le rite de la crémation est réservé aux personnages de haut rang. Des productions locales nouvelles apparaissent comme le *bucchero*, une céramique typiquement étrusque noire et luisante, imitant le métal.

Milieu du VIIe siècle C'est la phase la plus brillante du phénomène orientalisant, où l'on trouve l'offre de biens de luxe la plus diversifiée. Les communautés sont organisées en clans familiaux commandés par des *principes*, comme les appellent les auteurs romains. Leur richesse provient de la piraterie. Une sculpture mobilière et monumentale apparaît liée aux funérailles et au culte des ancêtres comme les acrotères (ornements sculptés disposés sur les frontons ou pignons) de Murlo, où a été mise au jour une grande résidence, un palais princier au décor fastueux.

616-578 Règne de Tarquin l'Ancien à Rome. Les Etrusques règnent grosso modo à Rome pendant tout le VIe siècle. Fils d'un Corinthien dénommé Démarate, chassé de sa cité à la suite de troubles politiques et arrivé vers 650 à Tarquinia, où il épousa une aristocrate étrusque, Lucumon Tarquin s'installe sur le trône de Rome, devenant ainsi son premier roi étrusque. La geste étrusque raconte qu'il fut poussé à monter sur le trône de Rome par son épouse, Tanaquil, surnommée la « faiseuse de rois » : une histoire révélatrice du statut social de la femme étrusque et de sa liberté.

Fin du VIIe siècle Les grandes cités étrusques sont définitivement constituées, certaines encloses de fortifications de brique, comme Rome. Les plus anciens édifices de culte apparaissent. A Rome, les Etrusques font œuvre d'urbanistes, en asséchant une vallée marécageuse à l'emplacement de laquelle sera édifié plus tard le Forum républicain. Ils assèchent la vallée Murcia, édifient un temple à Jupiter sur le Capitole, et un à Fortuna Mater Matuta sur le forum Boarium. Une première ligue de cités étrusques est fondée à la fin du VIIe siècle ou au début du VIe siècle dont il est difficile de constituer une liste précise. Elle possède un centre religieux : le sanctuaire de Voltumna, sur le territoire de Volsinies.

VIe siècle, vers 580-vers 475 A la période dite archaïque (parce qu'elle correspond stylistiquement et chronologiquement à l'archaïsme grec), la civilisation étrusque connaît alors une expansion remarquable et atteint son apogée.

OBJET DE CULTE Statuette en bronze de la divinité Aplu, IVe siècle av. J.-C. (Paris, Cabinet des médailles de la BnF).

Cerveteri, Vulci et Tarquinia deviennent des protagonistes clés de l'histoire méditerranéenne. On observe la mise en place de nouvelles formes de pouvoir à caractère tyrannique au sens grec du terme. Les nécropoles se régularisent et deviennent de vraies villes des morts avec des rues et des places, et des tombes quadrangulaires homogènes aux façades alignées sur des rues qui se coupent à angle droit suivant le système grec, comme par exemple à Caeré. Le mobilier funéraire révèle qu'apparaît alors une nouvelle classe moyenne, aisée, qui tire ses richesses de la culture de

© BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

la vigne et de l'olivier, et du commerce. Les échanges commerciaux sont toujours plus intenses avec la Méditerranée. Les Etrusques exportent vin et huile en Corse, en Sardaigne, en Sicile, à Carthage et sur les côtes du Languedoc et de la Provence, importent de la céramique grecque, corinthienne d'abord, puis attique, mais aussi des métaux et des denrées périssables comme de la viande salée. Les nécropoles d'Orvieto accueillent des noms d'origine non étrusques, et des inscriptions attestent la présence d'Etrusques à Lattes, près de Montpellier, et à Pompéi.

578-534 A Rome règne Servius Tullius Mastarna. Originaire de Vulci, il serait venu prendre le pouvoir à Rome tel un condottiere, avec ses troupes et ses compagnons, les frères Aulus et Caelius Vibenna. Cette histoire épique est racontée par les fresques de la tombe François, à Vulci.

540-535 La bataille navale d'Aléria (Alalia antique), au large de la Corse, oppose les Phocéens, chassés d'Asie Mineure par la conquête perse, aux Etrusques de Caeré alliés alors aux Carthaginois qui contrôlaient ensemble toute la mer Tyrrhénienne. Ces derniers triomphent, mais une épidémie s'abat comme un châtiment sur Caeré. Ses habitants sont contraints d'aller consulter l'oracle de Delphes.

524 Cumes inflige une cuisante défaite aux Etrusques de Capoue.

Vers 509 Selon les historiens romains, les Etrusques sont chassés de Rome. En fait, d'autres rois étrusques ont peut-être succédé à Tarquin le Superbe, et parmi eux Porsenna, roi de Chiusi.

480 En Sicile, les Carthaginois sont vaincus à Himère, par Gélon, tyran de Syracuse. Au même moment, les Athéniens remportent contre les Perses la bataille de Salamine : l'hellénisme s'impose en Méditerranée.

Vers 475-vers 27 Les périodes classiques (V^e^-IV^e^ siècle) et hellénistiques (IV^e^-I^er^ siècle) voient le déclin de la civilisation étrusque.

474 C'est au tour des Etrusques d'être vaincus par la nouvelle armada du tyran Hiéron de Syracuse, le frère de Gélon, au large de Cumes, dont les habitants, excédés par les incursions étrusques ont appelé à l'aide les Syracusains. Les cités maritimes et méridionales en ressentent de plein fouet le contrecoup : raréfaction et baisse de qualité de la peinture funéraire de Tarquinia après 450, absence quasi totale de riches sépultures à Caeré, chute rapide des importations de vases attiques. Surtout, ces villes sont le théâtre de graves tensions sociales entre l'aristocratie et les classes moyennes et populaires. C'est le début d'une longue période de crise. En revanche, les cités étrusques de la plaine du Pô, comme Bologne ou Spina, continuent à prospérer. Spina, point d'arrivée privilégié du commerce grec, érige un Trésor à Delphes. Elle est la seule cité étrusque à avoir obtenu cet honneur, avec Caeré.

453 Les Syracusains effectuent deux raids contre la Corse et l'île d'Elbe, districts étrusques.

423 Chute de Capoue. Les Samnites, installés près de la ville, descendent de leurs montagnes pour occuper Capoue qui était alors la capitale de la dodécapole étrusque méridionale.

Début du IV^e^ siècle Tarquinia occupe une place prépondérante parmi les métropoles tyrrhéniennes. Le pouvoir politique est détenu par de riches familles de propriétaires terriens. La production renaît. L'architecture se développe à nouveau. De grands temples sont restaurés ou construits. On trouve souvent des façades d'une monumentalité impressionnante comme celle du temple de l'Ara della Regina, à Tarquinia, arborant sur son fronton ses célèbres chevaux ailés. Les tombes se composent, comme à l'époque orientalisante ou archaïque, de nombreuses salles ouvrant sur un atrium central et présentent de magnifiques décors peints. Les sculpteurs produisent de lourds sarcophages en pierre mais aussi des décors à caractère mythologique. La production de bronze se développe et produit des chefs-d'œuvre, tels que la *Chimère d'Arezzo*.

396 Les Romains s'emparent de Véies et de son territoire, première amputation du territoire étrusque. Peu à peu, les grandes cités étrusques méridionales vont tomber aux mains de Rome et la société étrusque être réduite à un rôle tout à fait marginal. Les échanges entre Grèce et Etrurie disparaissent.

390 Des Gaulois venus du nord font progressivement la conquête de l'Italie septentrionale. Ils prennent Rome en 390, ruinant au passage l'économie de certaines cités étrusques.

384 Les Syracusains, sous la tyrannie de Denys l'Ancien, pillent le richissime sanctuaire de Pyrgi.

Milieu du IV^e^ siècle Tarquinia mène les hostilités contre Rome.

295 A la bataille de Sentinum, en Ombrie, Rome écrase une coalition composée de Sabins, Ombriens, Gaulois, Samnites, Lucaniens et Etrusques. L'année suivante, elle ravage l'Etrurie centrale.

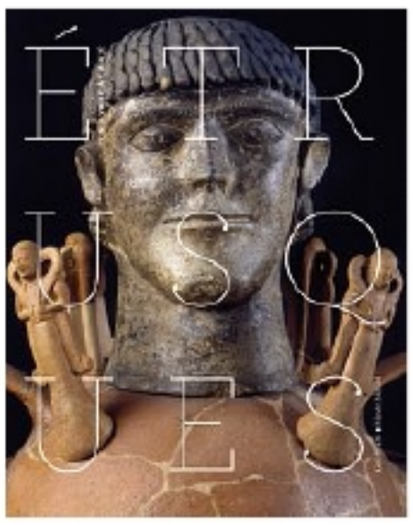
280 Le consul Tiberius Coruncanius célèbre par un triomphe une victoire sur Vulci et Volsinies.

265-264 Les esclaves ayant apparemment conquis l'essentiel du pouvoir à Volsinies, les aristocrates de la ville, comme ceux d'Arezzo, font appel à Rome qui règle la question à son profit. La population survivante est transférée à Bolsena, au bord du lac. Le sanctuaire du Fanum Voltumnae est pillé. Deux mille statues auraient été rapportées à Rome. Si le peuple étrusque survit et conserve son identité, il n'a plus d'indépendance ni de poids politique : Rome domine la péninsule italienne. Par la suite, les villes étrusques vont peu à peu s'intégrer à son empire, au cours d'une période troublée par les luttes contre les Gaulois, et des guerres civiles ou sociales incessantes.

205 Les villes étrusques contribuent à l'expédition de Scipion à Carthage lors de la seconde guerre punique (208-201).

90-88 A la suite de la guerre sociale qui a opposé Rome aux peuples italiens révoltés (Marses, Samnites, Osques, Lucaniens), l'Etrurie reçoit le droit de cité romain, c'est-à-dire la reconnaissance de la citoyenneté romaine.

Par Jean-Louis Voisin, Albane Piot et Michel De Jaeghere



Voyage en Etrurie

Etrusques, un hymne à la vie

Sous la direction d'Anna Maria Moretti Sgubini et Francesca Boitani

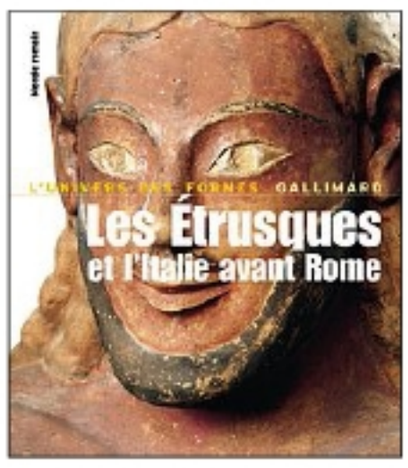
L'ambition de l'exposition qui s'est ouverte le 18 septembre au musée Maillol est de bousculer la vision classique que l'on peut avoir des Etrusques : une vision souvent imparfaite, d'une civilisation lointaine et mystérieuse dont on méconnaît souvent l'importance et la grandeur. L'ensemble des différents articles rédigés par d'éminents spécialistes pour son catalogue, sur des sujets aussi divers que le faste des princes, la cité étrusque à l'apogée de la civilisation, les échanges avec les autres peuples de Méditerranée, contribue à dresser un portrait vivant d'un peuple flamboyant, d'une civilisation au caractère affirmé. La part belle est faite à la ville, aux différentes cités étrusques, à l'architecture domestique, sujets moins bien connus que l'univers funéraire. Le propos est servi par une très belle iconographie. Une magnifique contribution à l'histoire de l'étruscologie. ***AP***

Co-édition Fondation Dina Vierny-Musée Maillol et Gallimard, 288 pages, 39 €.

Les Etrusques et la Méditerranée. La cité de Cerveteri

Cerveteri est la seule cité dont on puisse retracer l'évolution depuis les origines jusqu'à la conquête romaine. Elle fut l'une des plus grandes métropoles étrusques et parmi les plus brillantes protagonistes du monde méditerranéen antique. L'exposition organisée à partir du 5 décembre au Louvre-Lens lui restituera son statut trop méconnu. Son catalogue en témoigne en illustrant les contributions savantes qu'elle a suscitées d'une superbe iconographie. ***AP***

Co-édition Louvre-Lens et Somogy éditions d'art, 360 pages, 39 €.



Monde romain, I : Les Etrusques et l'Italie avant Rome. De la protohistoire à la guerre sociale

Ranuccio Bianchi Bandinelli, Antonio Giuliano et Jean-Paul Thuillier

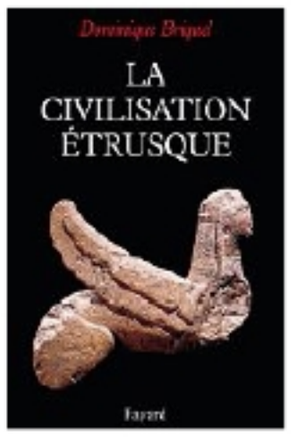
Premier volume sur l'art italique, introduit par une préface de Jean-Paul Thuillier, ce bel ouvrage de la collection « L'Univers des formes » honore le principe d'une grande richesse d'illustrations étayées par de solides commentaires. ***AP***

Gallimard, « L'Univers des formes », 416 pages, 29,50 €.

La Civilisation étrusque

Dominique Briquel

Déjà un classique, alors que l'ouvrage remanié n'a pas quinze ans : c'est dire ses qualités. Tout y est, avec une bibliographie importante et commentée. Des pages remarquables sur la question des origines des Etrusques, sur la langue et sur la religion. Des exemples bien choisis (Murlo, Véies) permettent de suivre l'évolution politique des cités et de prendre en compte les vertus militaires des Etrusques qui s'opposent aux images défavorables qu'en véhiculèrent les Grecs. Et souvent, ce qui ne gâche rien, avec une pointe d'humour. ***J-LV***

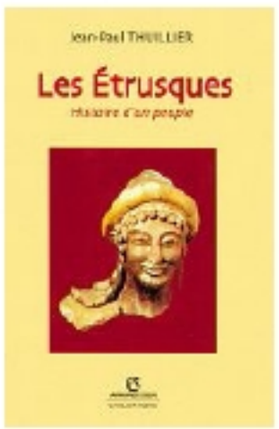


Fayard, 353 pages, 24 €.

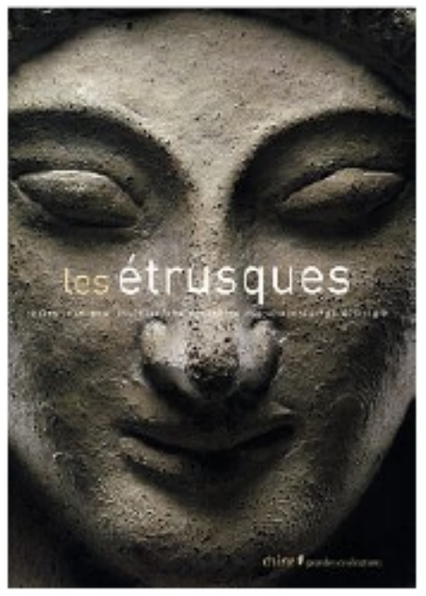
Les Etrusques. Histoire d'un peuple

Jean-Paul Thuillier

L'auteur n'est pas un adepte de la numérologie, mais le procédé lui a été utile pour rendre plus attrayante la découverte de la civilisation étrusque, dont on comprend presque tous les noms de chiffres et de nombres. Les acquis les plus récents, dont la table de Cortone, présentée à la fin de l'année 2000, qui, avec une quarantaine de lignes sur les deux faces (32 d'un côté, 8 de l'autre), constitue le troisième texte étrusque par la longueur, sont signalés dans cette étude enlevée qui analyse sur un millénaire l'évolution de cette étonnante civilisation. ***J-LV***

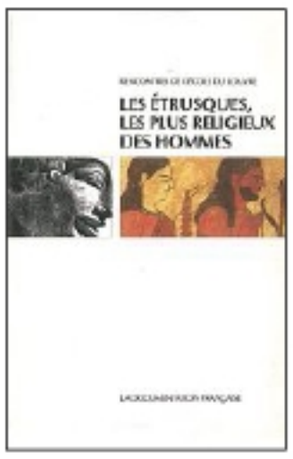


Armand Colin, 240 pages, 23 €.



Les Etrusques.
Les plus religieux des hommes

Sous la direction de Dominique Briquel et Françoise Gaultier



Le titre de cet ouvrage collectif se réfère directement à une phrase de l'historien latin Tite-Live qui qualifiait ainsi les Etrusques.
Avec 22 spécialistes de tous les pays qui font le point de nos connaissances sur la religion étrusque, il est, depuis la Seconde Guerre mondiale, le seul ouvrage de langue française sur ce sujet! Tous les secteurs de la vie religieuse sont passés en revue : approches archéologiques et iconographiques, panthéon, les dieux des autres, les cultes et les rites, les morts et les Enfers. Conclusion ? Une religion plus diverse, plus contrastée, moins fataliste que celle que nous pensions connaître. ***J-LV***

La Documentation française, 568 pages, chez les libraires d'occasion.

Les Etrusques

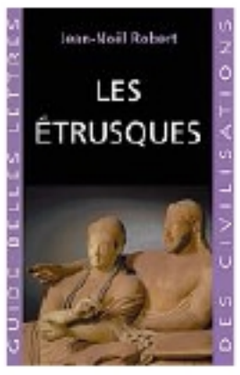
Texte de Jean-Paul Thuillier, photographies de Serge Domingie

Un livre de prestige, grand format. Texte et images se rencontrent pour explorer la vie de ce peuple qui, selon l'expression de Stendhal, vivait *«l'art d'être heureux»*. Le consul de France à Civitavecchia qui admirait *«les aimables républiques d'Etrurie»* péchait-il par optimisme ? Toujours est-il que le sentiment qui se dégage de l'ouvrage est celui d'être en présence d'un peuple joyeux : place importante accordée aux femmes, sports, spectacles et jeux, vives couleurs des fresques, éclat des bijoux. Même les nécropoles, parfaitement photographiées, ont un air pimpant ! ***J-LV***

Editions du Chêne, « Grandes civilisations », 240 pages, 45,50 €.

Les Etrusques

Jean-Noël Robert



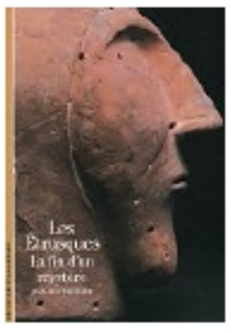
Ce guide sur le monde étrusque s'inscrit dans l'esprit de cette collection, c'est-à-dire être pratique, aller à l'essentiel, fournir un texte très structuré à lire en continu ou à utiliser par le biais d'un index détaillé. S'y ajoutent des cartes et de nombreuses illustrations. L'ensemble balaie nos savoirs sur cette civilisation, du pays qui l'a vu émerger à l'originalité de la vie privée. Avec une mention spéciale pour les lettres étrusques présentées avec soin. ***J-LV***

Les Belles Lettres, « Guide Belles Lettres des civilisations », 336 pages, 17,30 €.

Les Etrusques.
La fin d'un mystère

Jean-Paul Thuillier

On sait la qualité iconographique de la collection « Découvertes Gallimard ». Mais le texte ne s'efface pas ici, comme parfois, devant la profusion des images. L'introduction, attrayante, s'ouvre sur la Renaissance florentine qui, au XV^e^ siècle, fait des Etrusques les ancêtres des Toscans.



Le corps du texte met l'accent sur l'évolution des découvertes, sur leur interprétation et sur les réalités d'une civilisation singulière, souvent séduisante. ***J-LV***

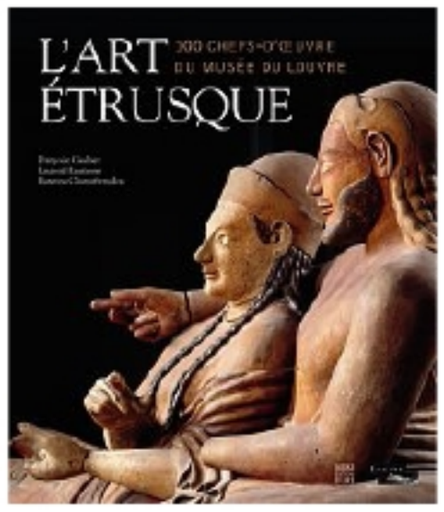
« Découvertes Gallimard », 160 pages, 15,50 €.

Les Etrusques.
Le peuple aux douze cités

Jean-Paul Thuillier

On le sait trop peu, mais notre civilisation doit beaucoup aux Etrusques. On le comprend mieux à la lecture de cette synthèse lumineuse et récente, rédigée par l'un des plus grands spécialistes du sujet, passionné et passionnant. ***AP***

Editions universitaires européennes, 160 pages, 59 €.



L'Art étrusque. 100 chefs-d'œuvre du musée du Louvre

Françoise Gaultier, Laurent Haumesser et Katerina Chatziefremidou

Avec 100 notices de catalogue pour 100 objets, on trouve ici un aperçu de la collection d'art étrusque du musée du Louvre, avec ses richesses, ses points forts et ses points faibles. Un beau livre qui, en parallèle d'un discours scientifique rigoureux, met en valeur le raffinement d'une civilisation. ***AP***

Somogy éditions d'art, 223 pages, 25 €.

À SUIVRE

Europe 1

Retrouvez Michel De Jaeghere et notre dossier spécial «Les Etrusques» dans l'émission «Au cœur de l'histoire» animée par Franck Ferrand, le jeudi 3 octobre de 14 heures à 15 heures, sur Europe 1.

Les Etrusques

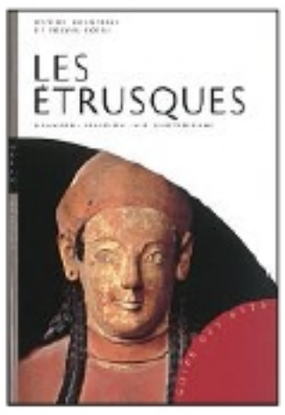
Dominique Briquel

Dans les limites de la collection «Que sais-je ?», difficile de faire mieux, d'être plus concis et plus clair. Malgré les incertitudes, l'approche est résolument chronologique : l'émergence d'une grande puissance où est traitée la question des origines et son historiographie; le siècle d'or des cités étrusques avec leur puissance maritime et leur extension italienne; leur déclin, le lent processus de romanisation et leur survie dans la vie religieuse; enfin leur redécouverte et la naissance d'une science, l'étruscologie. *J-LV*

PUF, « Que sais-je ? », 126 pages, 9 €.

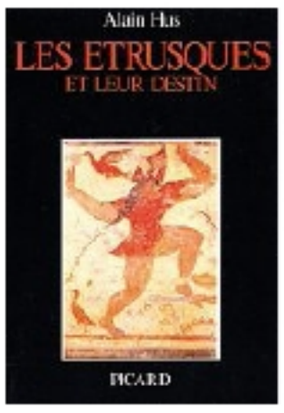
Les Etrusques

Davide Locatelli et Fulvia Rossi



Ce recueil d'articles brefs, abondamment illustré, décrit le monde étrusque sous tous ses angles : histoire, religion, mythes, vie quotidienne, économie, rites funéraires, organisation en cités. En annexe, il fournit une carte de lieux, une chronologie, un glossaire, un index et une bibliographie. Un ouvrage facile d'accès, pratique, et d'une grande richesse d'informations. *AP*

Hazan, « Guide des arts », 384 pages, 27,99 €.

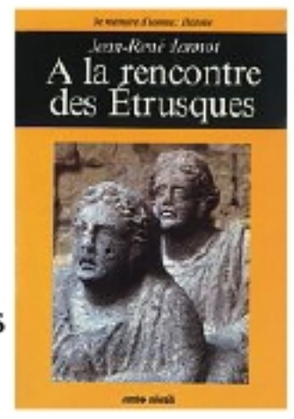


Les Etrusques et leur destin

Alain Hus

Belle synthèse de ce que furent l'histoire des Etrusques, leur art et leur civilisation, accessible à tous sans que soit appauvri le contenu scientifique, ce livre se conclut sur une étude originale de l'évolution du mythe étrusque de l'Antiquité à nos jours en passant par Stendhal, Hergé et Jacques Martin. *AP*

Picard, 366 pages, 39,60 €.



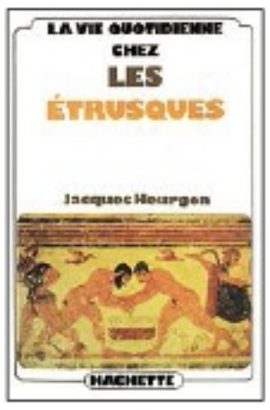
A la rencontre des Etrusques

Jean-René Jannot

Ce livre de 1987 a conservé ses qualités. L'auteur appartient à ces quelques universitaires qui, entre les pionniers que furent Raymond Bloch, Jacques Heurgon et Alain Hus et la génération plus récente, celle des Briquel, Thuillier, Massa-Pairault, entretinrent la flamme de l'étruscologie en France. Homme de terrain, excellent connaisseur de la Toscane, emporté par son sujet, Jannot fait partager sa passion pour le monde étrusque quitte à proposer parfois des hypothèses personnelles. *J-LV*

Ouest-France Université, « De mémoire d'homme », 290 pages, chez les libraires d'occasion.

La Vie quotidienne chez les Etrusques



Jacques Heurgon

Issu d'une famille de joailliers parisiens, normalien, latiniste, maître incontestable des études étruscologiques en France pendant un demi-siècle, Heurgon (1903-1995) a écrit en 1961 le livre le plus audacieux qui soit (réédité en 1989) : il y retrace la vie quotidienne d'une civilisation que l'on connaissait à peine ! La réussite est éblouissante. Dans une synthèse inégalée, se marient érudition, écriture fluide, souvenirs personnels (ceux de la campagne d'Italie où il s'illustra), intuitions, réflexions et modestie d'un savant exceptionnel. *J-LV*

Hachette, « La Vie quotidienne », 358 pages, chez les libraires d'occasion.

Les Origines de Rome

Alexandre Grandazzi

Un sujet délicat obscurci par les légendes, la tradition, les gloses de toutes sortes, et même par des intérêts qui ne sont pas scientifiques. Sans compter les apports de l'archéologie qui bouleversent de fragiles hypothèses. Cette précieuse mise au point a le mérite d'organiser nos connaissances, d'y faire le tri, de démêler les composantes des légendes et de proposer une image raisonnable de la Rome la plus archaïque. Avec la place qu'y ont tenue les Etrusques. *J-LV*

PUF, « Que sais-je ? », 126 pages, 9 €.

Le Tombeau étrusque

Jacques Martin

Dans l'Italie de la fin de la République romaine, d'étranges cavaliers sèment la terreur en enlevant d'innocentes victimes pour pratiquer des sacrifices humains. Ce sont des Etrusques. Cachés dans leurs anciennes nécropoles, ils ont fomenté une conspiration visant à remettre sur le trône le dernier descendant de leur roi. Parue en 1968, cette huitième aventure d'Alix l'intrépide fait l'objet d'une réédition de prestige. On n'y cherchera pas une documentation rigoureuse sur la religion des Etrusques, supplantée ici par celle des Carthaginois. Mais l'aventure se lit d'un trait, culminant avec un remake de la course de chars de Ben-Hur. Même anachroniques, les reconstitutions architecturales sont toujours aussi réussies. *MDeJ*

Casterman, 64 pages, 10,95 €. A lire aussi, dans la série *Les Voyages d'Alix*, 2 albums documentaires illustrés de reconstitutions : *Les Etrusques* 1 et 2, 56 pages, 10,95 €, chaque volume.

clio

Voyages culturels
en Italie

L'Etrurie
avec Jean-Paul Thuillier
en juin 2014
Professeur à l'École normale supérieure
Directeur du département des
sciences de l'Antiquité

Voyages Villes d'Art

Rome, Florence, Venise, Naples,
Pouilles, Sicile...

Voyages musicaux

La Scala, La Fenice, San Carlo, les festivals de
Vérone, de Pessaro, de Torre del Lago...

Jardins d'Italie

Toscane, Latium, Vénétie, Ligurie,
Campanie, lacs italiens...

Noël

Rome, Venise, Florence,
Naples, Assise

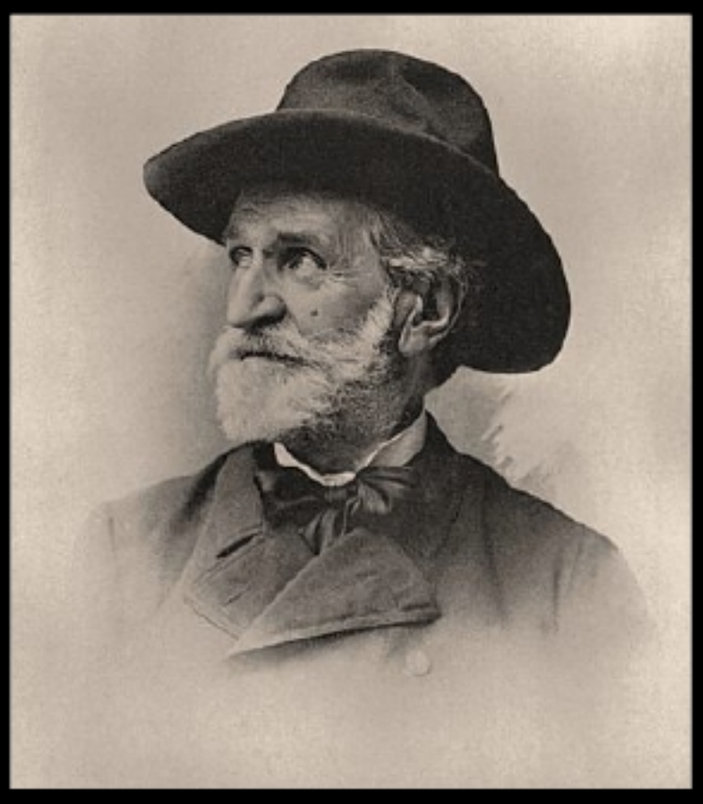
Et aussi des circuits dans le monde entier...

www.clio.fr

01 53 68 82 82 - 34 rue du Hameau 75015 Paris

IM 075 12 0252

L'ESPRIT DES LIEUX



PHOTOS : © AKG-IMAGES.

106 VERDI & WAGNER
LE DUEL DES TITANS

L'ITALIE FÊTE LE COMPOSITEUR QUI INCARNE SON UNITÉ, L'ALLEMAGNE CÉLÈBRE LE GÉNIE DE L'AUTEUR DE LA *TÉTRALOGIE*. LES DEUX HOMMES SONT NÉS IL Y A DEUX CENTS ANS DANS UNE EUROPE EN PLEINE EFFERVESCENCE. ILS SE SONT CROISÉS SANS SE RENCONTRER.

114 LA DERNIÈRE HALTE DE MARIE-MADELEINE

LA BASILIQUE DE SAINT-MAXIMIN GARDE LES TRACES D'UN DES ÉPISODES LES PLUS FASCINANTS DE L'HISTOIRE PROVENÇALE : LE VOYAGE DE MARIE-MADELEINE DE LA TERRE SAINTE À LA SAINTE-BAUME.

© PALOMBA/WALLIS.FR.

© PHOTO RMN-THIERRY OLLIVIER

118
L'invention d'Angkor

Une magnifique exposition au musée Guimet retrace la découverte des temples d'Angkor par Louis Delaporte à partir de 1866.

© CHRISTOPHE LEPETIT/LE FIGARO HISTOIRE.

Et aussi

Il était un petit navire
Visite privée dans les ateliers de restauration des maquettes des plus beaux navires du musée de la Marine.

SANS COMPROMIS
Verdi *(à gauche, en 1866, par Boldoni)*, qui a séjourné à Paris lors de la création de *Don Carlos*, en 1866-1867, en repart insatisfait.
En revanche, 1871 est l'année de la consécration pour Wagner *(à droite, photographié à Munich par Hanfstaengl)*.

© COSTA/LEEMAGE.

Verdi & Wagner
Le duel des titans

Par Jean-Paul Bled

Rivaux sur la scène, ils se sont croisés sans jamais se rencontrer. On célèbre en 2013 le bicentenaire de leur naissance.

© AKG-IMAGES.

L'année 2013 marque le bicentenaire de la naissance de deux titans de la musique, Giuseppe Verdi et Richard Wagner, tous deux nés en 1813, le premier à Roncole, près de Busseto, dans le duché de Parme, alors sous domination française, le second à Leipzig.

C'est une année cruciale dans le destin de l'Europe, qui annonce l'effondrement de la puissance napoléonienne – un effondrement dans lequel la bataille de Leipzig tient une place primordiale. Immenses stars de leur vivant, ils demeurent l'un et l'autre, en ce début du XXIe siècle, des références majeures pour les mélomanes. Cette commémoration domine l'année musicale. De multiples livres, colloques, conférences leur sont consacrés. Il n'est guère d'opéra en Europe et dans le reste du monde qui ne monte au moins l'une de leurs œuvres.

Quoique contemporains, Verdi et Wagner ne se sont jamais rencontrés. On pourrait même penser qu'ils se sont délibérément évités. Se trouvant à plusieurs reprises dans la même ville, notamment à Paris, parfois pour de longues périodes, ils parviennent à ne pas se croiser. Cette absence de contacts est lourde de sens. S'il se livre à distance, le duel entre les deux compositeurs n'en est pas moins âpre. C'est que les deux hommes sont également convaincus de leur génie, une conviction qui n'admet pas le partage, d'autant plus qu'ils s'affrontent sur le même terrain, celui du drame musical.

En 1861, Verdi assurait n'avoir jamais lu une seule note de Wagner. La curiosité le conduit certes à assister dix ans plus tard à une représentation de *Lohengrin* à Bologne, mais sa réaction mitigée confirme qu'il se sent appartenir à un univers musical dans lequel il n'est pas de place pour Wagner. Au reste, sa bibliothèque, riche des partitions complètes de Mozart, Haydn et Beethoven, n'en possède aucune de Wagner.

De son côté, celui-ci s'enferme en public dans le silence le plus profond sur son grand rival. On chercherait en vain dans ses écrits la moindre mention de Verdi. Dans le privé, c'est autre chose. Wagner lâche sa bonde. A l'instar de Meyerbeer, Verdi lui apparaît comme l'incarnation du mauvais goût. Le bel canto est un art superficiel avec lequel Wagner ne se veut rien de commun.

Les carrières de Verdi et de Wagner ont ceci de particulier qu'elles suivent des rythmes décalés. Verdi atteint rapidement la notoriété nationale et internationale qui se refuse, dans le même temps, à Wagner. Vers le début des années 1870, la tendance s'inverse. Alors que la création de Verdi paraît s'essouffler, la gloire s'offre enfin à Wagner.

Les hasards de la naissance semblaient moins favorables à Verdi. Rien ne paraissait en effet destiner ce fils d'aubergiste à devenir l'un des plus grands musiciens de son siècle. Le soutien de son instituteur, qui a remarqué ses qualités, puis une série d'utiles protections l'aident à surmonter le handicap de sa condition. Wagner grandit à l'inverse dans un milieu plus élevé dans la hiérarchie sociale. Il n'a pas la chance de connaître son père, haut fonctionnaire de l'Etat saxon, qui meurt quelques mois seulement après sa naissance, mais son beau-père, Ludwig Geyer, auquel il est très attaché, cumule les qualités de comédien, de peintre et d'écrivain. Troisième figure de cette époque, Adolf Wagner, son oncle, philologue et fin lettré, le familiarise avec plusieurs littératures étrangères, notamment la littérature italienne.

Malgré leurs différences d'origine, Verdi et Wagner ont en commun d'avoir fait de solides études secondaires qui leur assurent un fonds culturel dont profitera leur œuvre à venir.

Une fois que leur carrière musicale est lancée, les vies de Verdi et de Wagner suivent des cours différents. Verdi a la chance que ses dons musicaux soient rapidement reconnus. Dès lors, les débuts de sa carrière suivent une courbe régulièrement ascendante qu'aucun à-coup ne vient pratiquement interrompre, ni même retarder. Après avoir approfondi sa formation auprès de maîtres réputés, il commence par être appelé en 1836 à la fonction de maître de musique à Busseto, poste qu'il n'occupe que durant deux ans, mais qui le prépare utilement aux étapes suivantes. Il se consacre maintenant à la création. Dès sa première œuvre, *Un Giorno di regno,* il est joué à la Scala de Milan, la plus grande scène lyrique d'Italie. Il est vrai que le succès n'est pas encore au rendez-vous. Mais c'est à la Scala qu'est monté, le 9 mars 1842, *Nabucco,* son premier triomphe, qui fait aussitôt de lui un artiste respecté et honoré. Avec ce succès, sa réputation sort des limites de l'Italie. Dès 1843, *Nabucco* est joué à Vienne; Saint-Pétersbourg et Buenos Aires ne tardent pas à suivre. C'est ensuite au tour de Paris d'accueillir Verdi. En 1846, *Ernani* y est monté, deux ans après sa création à la Fenice de Venise. C'est le début d'une étroite relation avec la capitale française où, après son voyage de 1847, il ne séjournera pas moins de trente-sept fois.

Si son œuvre plonge ses racines dans la riche tradition de l'opéra italien,

> Verdi a la chance que ses dons musicaux soient rapidement reconnus.

EN FAMILLE

La passion colore la vie professionnelle et sentimentale des deux génies. En haut : Wagner avec Cosima, en 1875. En bas : Verdi, en 1898, en compagnie de sa belle-sœur, Barberina Strepponi *(à gauche)*, et de sa maîtresse, Teresa Stolz *(debout)*.

PHOTOS : © AKG-IMAGES. © AKG-IMAGES/IMAGNO. © COLLECTION LEEMAGE.

© THE ART ARCHIVE/ARCHIVIO STORICO RICORDI MILAN/DAGLI ORTI © INTERFOTO/LA COLLECTION. © ADAGP, PARIS 2013/© DE AGOSTINI/THE ART ARCHIVE. © AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB.

incarnée par Rossini, Bellini et Donizetti, il sait aussi qu'un sacre à Paris, la Mecque de l'art, a pour un artiste valeur de véritable consécration.

S'il enchaîne les succès qui lui assurent rapidement son indépendance financière, sa vie n'est pas indemne de drames. Quatre ans seulement après leur mariage, il perd en 1840 son épouse Margherita, fille de son protecteur Antonio Barezzi, et ses deux enfants meurent en bas âge peu après.

En comparaison de celle de Verdi, la carrière de Wagner suit un cours beaucoup plus irrégulier, pour ne pas dire chaotique. Sa vie, surtout faite d'errances, est placée sous le signe de l'instabilité jusqu'à ce que lui soit proposé en 1843 le poste de chef d'orchestre à vie de la cour de Saxe *(Hofkapellmeister)*, à Dresde. Nulle part il ne parvient à se fixer durablement, que ce soit à Würzburg, Magdebourg ou Riga, où il est à chaque fois chargé d'une direction d'orchestre. Ces années font apparaître un trait récurrent de son mode de vie : son goût du luxe le conduit à des dépenses qu'il ne peut honorer. En compagnie de Minna Planer, qu'il a épousée en 1836, il fuit précipitamment Riga pour échapper à ses créanciers. Après des étapes en Norvège, puis en Angleterre, il arrive à Paris où il va rester trois ans. Il espère y trouver des soutiens qui l'aideront à lancer sa carrière sur la scène française et donc internationale. De ce séjour parisien date sa rencontre avec Franz Liszt. C'est aussi l'époque où il sollicite et obtient l'appui du compositeur juif berlinois Giacomo Meyerbeer, qui fait alors fureur à Paris. Il s'en déclare haut et fort le disciple. Ce soutien ne suffit pourtant pas à lui ouvrir

LA CRÉATION Le cadre de travail de Verdi *(en haut, son atelier à Sant'Agata)* est à l'opposé de celui de Wagner qui fait de Bayreuth un temple à l'art total *(dessous, huile de Laska, 1886)*. En bas à gauche : un costume du *Falstaff*, créé par Verdi en 1893, et un décor du *Ring*, à sa création en 1876.

les portes de la renommée. Il quitte la ville en avril 1842, amer de n'y avoir pas percé et animé d'une haine inexpiable à l'encontre de Meyerbeer, accusé d'être l'archétype de l'art «bourgeois». D'une rare violence, ce sentiment nourrit aussi un antisémitisme vibrant, devenu dorénavant l'un des ressorts majeurs de sa pensée et de sa création.

Paris est donc associée aux débuts des deux hommes. Mais la similitude s'arrête à ce constat. A leur arrivée, Verdi et Wagner ont des positions très différentes. Le premier est auréolé des succès qu'il a remportés sur les scènes italiennes les plus prestigieuses là où le second, en quête de notoriété, doit encore se faire un nom. A son départ, il en est toujours là. L'établissement à Dresde pourrait lui donner la stabilité qui lui a jusqu'ici manqué. Les effets bénéfiques ne tardent pas à s'en faire sentir. Avant même sa nomination à la tête de l'orchestre de cour, il y fait monter, en 1842 et 1843, l'opéra historique *Rienzi, le dernier des Tribuns* et *Le Vaisseau fantôme,* ses deux premiers opéras à connaître un vrai succès. Puis *Tannhäuser* est monté à l'Opéra de Dresde, tandis qu'il se met à la composition de *Lohengrin*. Dresde n'est certes pas la première scène d'Allemagne, mais elle est suffisamment cotée pour l'aider à prendre enfin son élan.

L'horizon semble ainsi se dégager quand éclate le coup de tonnerre de la révolution de 1848. Pour Wagner, celle-ci remet brutalement tout à plat. Il va payer très cher son engagement. Quand les troupes prussiennes pénètrent dans Dresde en mai 1849 pour y rétablir l'ordre, il fait le coup de feu sur les barricades au côté de Bakounine et de Wilhelm Heine. La sanction ne se fait pas attendre. Non seulement il est relevé de son poste de *Hofkapellmeister*, mais il est bientôt frappé d'une interdiction de séjour dans tous les Etats de la Confédération germanique. Sans attendre que le couperet tombe, il a pris la fuite pour échapper à la prison. Les scènes allemandes lui sont désormais fermées ; elles le resteront jusqu'en 1860. Wagner reprend sa vie d'errance, se partageant le plus souvent entre Paris et Zurich. Il revient à la stratégie qu'il avait cherché à mettre en œuvre dix ans plus tôt : se servir de Paris comme tremplin pour atteindre la gloire. Mais la rupture avec Meyerbeer est officiellement consommée. En 1850, il a publié un pamphlet virulent, *Le Judaïsme dans la musique,* dans lequel le nom du musicien honni n'est jamais prononcé, mais où son ombre est omniprésente. Il peut compter, en revanche, sur un réseau d'admirateurs fidèles, parmi lesquels Baudelaire. Enfin, Napoléon III donne en 1861 son accord pour que *Tannhäuser* soit monté à l'Opéra de Paris. Mais, au lieu du succès attendu, c'est un scandale, un des plus grands du siècle, après lequel la direction de l'Opéra retire l'œuvre du programme et, en plus, refuse de jouer le *Tristan et Isolde* dont Wagner a achevé la composition. Cet échec le marque au fer rouge ; il part de Paris la rage au cœur.

Verdi traverse, pour sa part, sans dommage les crises révolutionnaires de 1848-1849. La tradition fait de lui un ardent défenseur de la cause nationale italienne. Patriote italien, il l'est assurément et se veut un champion de l'italianité. Pour autant, il n'est pas un militant et n'écrit pas d'opéras à message politique, à la seule exception de *La Battaglia di Legnano* composée en 1849 en écho aux événements d'Italie. La fortune du fameux chœur de *Nabucco* est à cet égard exemplaire. Verdi ne l'a pas conçu en 1842 comme un hymne à la liberté de l'Italie. C'est dans les années 1860 que ce sens lui sera donné et que *Va, pensiero* deviendra comme le second hymne italien. D'autre part, il quitte Milan à la fin de mai 1848 pour s'établir les deux années suivantes à Paris. Par ce départ, il veut se mettre à l'abri des tumultes politiques afin de s'assurer la sérénité nécessaire à la création. C'est au Théâtre de la Fenice, dans Venise redevenue autrichienne, qu'il donne ses plus grands chefs-d'œuvre, *Rigoletto* en 1851, puis *La Traviata* en 1853. François-Joseph lui propose le poste prestigieux de compositeur de cour *(Hofkomponist),* une fonction occupée sans interruption depuis le XVII[e] siècle par un Italien. S'il refuse, c'est moins pour des raisons politiques que pour ne pas aliéner sa liberté par des obligations officielles. Durant ces années, il enchaîne les succès à Paris. En décembre 1854, il dirige *Le Trouvère* au Théâtre-Italien de Paris ; le 13 juin de l'année suivante, dans le cadre de l'Exposition universelle, la première des *Vêpres siciliennes* est jouée à l'Opéra de Paris ; enfin, du 25 octobre au 3 novembre 1856, il est l'hôte de Napoléon III à Compiègne.

Pour Wagner, le tournant se situe en 1865. Certes, au cours des années précédentes, il a été loin d'être inactif. Il a multiplié les écrits théoriques, comme *Opéra et drame,* dans lesquels il a posé les principes de son art. Il a par ailleurs mis en chantier plusieurs nouveaux opéras. Certes, les mesures le frappant ont été levées en 1860, mais sa situation reste difficile. Le salut pourrait peut-être venir de Vienne, où il a le bonheur d'entendre son *Lohengrin* et où sont commencées les répétitions de *Tristan et Isolde*. Mais ce projet est enterré quand, scénario déjà connu, Wagner, rattrapé par ses dettes, quitte Vienne précipitamment. Jusqu'alors, il avait toujours su rebondir, grâce notamment aux dons d'admirateurs généreux, mais cette fois il est acculé et pris à la gorge. Pourtant, un miracle se produit, qui va le sauver et lui assurer une stabilité matérielle au-delà de ce qu'il avait

En 1876, Bayreuth accueille quatre jours durant le cycle monumental de la *Tétralogie*.

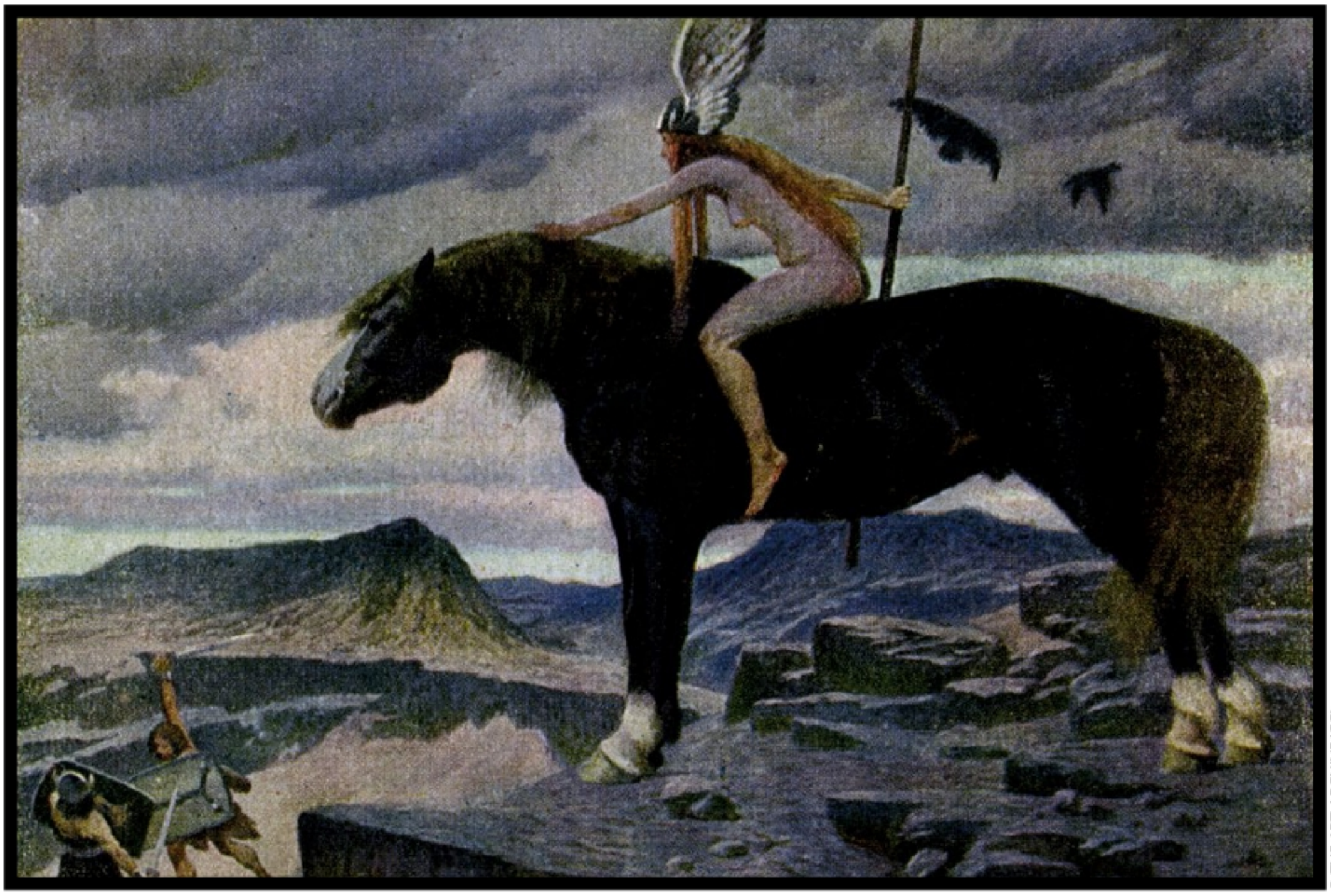
© THE ART ARCHIVE/DEA PICTURE LIBRARY.

pu imaginer dans ses rêves les plus fous. Ce miracle s'incarne dans Louis II, le jeune roi de Bavière, monté sur le trône l'année précédente. Celui-ci se veut le premier admirateur de Wagner et lui en donne aussitôt les preuves. Brusquement, les soucis financiers du maître disparaissent. Louis II efface ses dettes, l'établit à Munich et surtout le rétribue grassement. Sans doute la place prise par Wagner suscite-t-elle de fortes oppositions en Bavière, qui finissent par contraindre le roi à l'éloigner de Munich. Si le coup est rude, ses conséquences n'en sont pas aussi graves qu'on aurait pu le craindre. Louis II continue à apporter son soutien financier à Wagner. Celui-ci a d'autre part trouvé une scène pour monter ses opéras. *Tristan et Isolde* qui n'avait pu être monté ni à Paris ni à Vienne est enfin joué le 10 juin 1865 à Munich ; le 21 juin 1868, la première des *Maîtres chanteurs* y est donnée, suivie de *L'Or du Rhin*, le 22 septembre 1869, puis de *La Walkyrie*, le 26 juin 1870. Mais le plus important reste à venir, car jamais sans le concours financier de Louis II, n'aurait été construit le théâtre de Bayreuth, le fameux Festspielhaus, le Palais des festivals où se tiendra dorénavant chaque année un festival wagnérien. Inauguré le 13 août 1876, il accueille quatre jours durant le cycle monumental des *Nibelungen (L'Or du Rhin, La Walkyrie, Siegfried, Le Crépuscule des dieux)* que Wagner considère comme son œuvre maîtresse, celle où il délivre son message le plus puissant. Enfin, jamais sans l'aide du roi n'aurait été édifiée à Bayreuth la villa Wahnfried qui va lui servir de résidence principale à partir de 1874.

Au sommet de sa gloire, Wagner lutte maintenant à armes égales avec Verdi. Celui-ci a donné, le 24 décembre 1871, la première d'*Aïda*, un nouvel opéra qui s'ajoute à la liste de ses triomphes. Après Le Caire, il est joué sur les principales scènes mondiales. Mais dans ce duel, Wagner marque des points. Certes, après le scandale de *Tannhäuser* et après la guerre de 1870-1871, il est *persona non grata* à Paris où il ne sera plus joué de son vivant. Il affecte de ne pas s'en émouvoir. N'identifie-t-il pas Paris au trio Meyerbeer-Verdi-Offenbach ? En revanche, à Vienne, les lignes bougent. Verdi y dirige en juin 1875 sa *Messe de requiem* et *Aïda*. Jusqu'alors acquis au maître italien, le public se divise. François-Joseph, fermé à la musique wagnérienne, figure au premier rang des partisans de Verdi. Il en donne un signe fort, en assistant de bout en bout aux représentations des opéras du maître italien. Conduit par Johannes Brahms et Eduard Hanslick, le chroniqueur musical de la *Neue Freie Presse*, le grand quotidien libéral de Vienne, le camp des anti-wagnériens est toujours actif. Il ne peut cependant empêcher Wagner de conquérir un public enthousiaste. Quelques semaines seulement après le passage de Verdi, il est acclamé quand il met en scène *Tannhäuser*, puis *Lohengrin*, à Vienne. Les partisans du maître de Bayreuth se recrutent notamment dans les milieux travaillés par l'idéologie nationaliste allemande.

Dans ces années, Wagner parvient même à conquérir un public sur les terres de Verdi. Le 1er novembre 1871, *Lohengrin* est joué au Teatro Comunale de Bologne. En 1872, c'est au tour de *Tannhäuser* d'être accueilli par la même scène. Mieux, Wagner est fait citoyen d'honneur de Bologne. Ces années sont à ce point dominées par Wagner que certains en viennent à suspecter Verdi de s'inspirer de lui. Avec *Aïda*, il aurait fait du Wagner sans le dire.

Lorsqu'il meurt le 13 février 1883 à Venise, Wagner paraît avoir rétabli l'équilibre. Peut-être même est-il en passe de



© THE ART ARCHIVE/CCI.

LE CONTRASTE Si Verdi témoigne d'une puissance dramatique exceptionnelle *(à gauche, décor de l'acte II de* Don Carlos*),* Wagner tente, quant à lui, de se faire à la fois musicien, poète, décorateur et metteur en scène *(à droite,* La Walkyrie, *par Erwin Braune).*

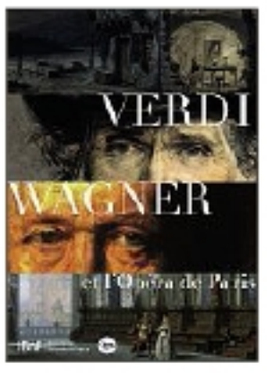
prendre l'avantage sur son grand rival. Sans doute la décision de Verdi de se retirer sur son domaine de Sant'Agata et d'y mener désormais une vie de *gentleman-farmer* n'y est-elle pas non plus étrangère. Cette retraite n'est cependant pas définitive. Verdi survit dix-huit ans à Wagner, période pendant laquelle il cède à deux reprises à la pression de ses amis et signe deux nouveaux chefs-d'œuvre : *Otello* en 1887, puis *Falstaff* en 1893.

Ce duel à distance n'exclut pas certains points de rencontre. Leur vie sentimentale en offre un exemple. Chacun se choisit une seconde épouse très impliquée dans la vie musicale. Verdi porte son choix sur Giuseppina Strepponi, la plus grande cantatrice italienne de l'époque, Wagner sur Cosima, fille illégitime de Franz Liszt et de Marie d'Agoult. L'une et l'autre se consacrent à la carrière et à la gloire de leur époux. Cosima Wagner, Richard disparu, défendra et fera fructifier l'héritage du maître. La ressemblance ne s'arrête pas là. Wagner a ravi Cosima à son mari Hans von Bülow, son chef d'orchestre attitré. Verdi s'éprend de Teresa Stolz, mariée à Angelo Mariani, un de ses plus proches amis, lui aussi chef d'orchestre. Mariani ayant eu l'élégance de quitter la scène en 1873, c'est un mariage à trois qui s'organise alors, Giuseppina refusant de s'effacer.

Mais Verdi et Wagner ont surtout en commun d'avoir modernisé l'opéra. L'un et l'autre lui ont donné la forme et le contenu d'un drame musical. Chacun veut, fût-ce avec des moyens différents, un opéra dans lequel la voix ne brille pas pour elle-même, mais où elle est mise au service du livret et de l'action. La similitude s'arrête là. Verdi s'inscrit dans la riche tradition de l'art lyrique italien en même temps qu'il la rénove. Conservant ce qui en avait fait la gloire – qualité de la mélodie et exploitation des possibilités de la voix humaine – il lui apporte une puissance dramatique et une exigence d'unité qui lui manquaient souvent. Pour sa part, Wagner est porteur d'un projet musical révolutionnaire. De fait, il n'a ni prédécesseur ni successeur. Il veut faire de l'opéra une «œuvre d'art totale» pour laquelle il endosse tous les habits, à la fois poète, musicien, metteur en scène, décorateur, costumier. Ainsi s'empare-t-il de mythes enracinés dans la tradition germanique, voire celtique. Ses œuvres maîtresses, *Tristan et Isolde,* la *Tétralogie* et *Parsifal* s'ordonnent autour du thème central de la rédemption par l'amour. Elles montrent aussi cependant une face plus sombre. La figure de Siegfried apparaît comme le prototype de l'homme nouveau germanique. Incarné par des personnages toujours instruments du mal, le thème de l'antisémitisme est récurrent dans ses œuvres. Bref, si le nazisme a récupéré Wagner, il ne l'a pas entièrement détourné de son cours.

«Verdi, Wagner et l'Opéra de Paris», Bibliothèque-musée de l'Opéra, Palais Garnier, du 17 décembre 2013 au 9 mars 2014. Ouvert tous les jours, sauf le 1er janvier, de 10 heures à 17 heures. www.bnf.fr

VERDI, WAGNER ET L'OPÉRA DE PARIS



Bibliothèque nationale de France 216 pages 39 €

LIEUX DE MÉMOIRE

Par Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

La dernière halte de Marie-Madeleine

Le mariage du prince Félix de Luxembourg, le 21 septembre 2013, à la basilique Sainte-Marie-Madeleine de Saint-Maximin, renvoie à deux mille ans d'histoire au cœur de la Provence.

LE TROISIÈME TOMBEAU DE LA CHRÉTIENTÉ

A gauche : la noblesse architecturale du plus vaste édifice gothique du Midi laisse bouche bée. A droite : dans la crypte de la basilique royale de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, la statue de Marie-Madeleine repose à côté des reliques du chef de la sainte.

© PALOMBA/WALLIS.FR. PHOTOS : © DAVID LATOUR/CIRIC.

De l'extérieur, côté chœur, on aperçoit deux ébauches de tours évoquant le vrai clocher qui ne fut jamais élevé ; côté façade principale, le regard bute contre des pierres brutes, rébarbatives car l'entrée majeure n'a jamais été achevée. Afin d'apprécier le côté Sainte-Chapelle étirée du monument qui figure comme *« un vaisseau échoué par hasard dans une plaine solitaire »*, selon la formule d'Henri Lacordaire, il faut, comme le pinceau d'André Derain, en 1930, appréhender la basilique royale de Saint-Maximin par ses profils nord ou sud, observés à un bon kilomètre de distance.

Là, la noblesse architecturale du plus vaste édifice gothique du Midi laisse bouche bée. Quant à l'intérieur, lors de sa fameuse inspection générale de la France archéologique, commandée par la monarchie de Juillet, en 1834, le flegmatique Prosper Mérimée s'extasia sur *« la légèreté extraordinaire de la construction »* avant de féliciter le curé d'avoir su, par ruse, empêcher la mairie de badigeonner les vertigineuses voûtes, selon la mode de l'époque…

Sous ces voûtes soufflent deux mille ans d'histoire. Le mariage du prince Félix de Luxembourg va en écrire, le 21 septembre, une nouvelle page.

Les abords de Saint-Maximin (comptant 16 000 âmes, en 2013) sont, en ce début de troisième millénaire, balisés de grands panneaux annonçant le « troisième tombeau de la chrétienté » – après Jérusalem et Saint-Pierre de Rome –, la sépulture de celle qui était restée, le Vendredi saint, au pied de la Croix pour y pleurer. Un tombeau, en bien des endroits, rongé par les eaux de pluie qui, à la longue, mettent en péril voûtes et colonnes. Aussitôt passé le mariage luxembourgeois, le bas-côté sud du sanctuaire sera fermé pour travaux durant quatre ans.

Selon une tradition immémoriale, après la Crucifixion, plusieurs dizaines de chrétiens, tracassés par les pharisiens, s'enfuirent de Palestine par la Méditerranée et atteignirent les futures Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue. Marie de Magdala – la future Marie-Madeleine – se dirigea vers ce que le poète latin païen Lucain décrit, dans *La Pharsale* (livre III), comme

la *«forêt sacrée de Marseille»*, forêt froide aux essences septentrionales, insolites en Provence, à l'ombre d'une falaise d'une douzaine de kilomètres de long – forêt fragile mais perpétuée jusqu'à nos jours.

Madeleine devait vivre là trente ans, dans une grotte ou plutôt une caverne – *baumo* en provençal –, ensuite aménagée en chapelle. Ayant eu la révélation de sa fin prochaine, la solitaire se rendit à pied à une vingtaine de kilomètres de là, pour y recevoir des mains de Maximin, premier évêque d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence), la sainte communion avant de s'éteindre. Elle fut donc inhumée dans cette cité qui prendra plus tard le nom de Saint-Maximin. Vers l'an 715, il fallut cacher le précieux réceptacle contenant les restes de la servante du Christ car les Sarrasins ravageaient la *Provincia*.

Créée par un neveu de Saint Louis

Une fois le péril mahométan conjuré, c'est Raimond-Bérenger Ier, comte de Barcelone, marié à Douce de Gévaudan, comtesse de Provence et vicomtesse de Millau, qui érigea Saint-Maximin en cité royale au début du XIIe siècle.

Il appartiendra à l'un de ses successeurs issu d'une autre lignée, Charles II d'Anjou-Provence, neveu de Saint Louis, de redécouvrir en 1279 les reliques occultées et de lancer, à l'emplacement d'une première église plus modeste, les travaux d'édification de l'actuelle basilique royale en 1295. Les frères dominicains s'y installèrent à demeure en 1316 et y furent présents jusqu'en 1970, à l'exception de leurs trois périodes d'expulsion, en 1791, 1880 et 1903.

Il revint à l'un des plus fameux d'entre eux, Henri Lacordaire, d'avoir en 1859 racheté le couvent de Saint-Maximin et donné le signal des réparations après les déprédations de la Terreur, puis du maréchal bonapartiste Brune en 1815, tant à la grotte que dans la basilique. Il faut dire que cette dernière n'était pas passée loin de la destruction.

Sous la Révolution, en effet, la basilique, vouée à la Raison et au magasinage militaire, échappa au pire grâce, sinon au robespierriste Lucien Bonaparte, alias Brutus, frère de Napoléon, du moins à l'influence de son épouse locale, la jeunette Christine Boyer, sœur du tenancier de l'auberge de Marathon (nom révolutionnaire de Saint-Maximin), laquelle fonctionne toujours en 2013, mais sans son nom grec…

Pour l'anecdote, l'organiste joua *La Marseillaise* tandis que le régicide varois Barras inspectait le monument déchu ce qui, dit-on, sauva les grandes orgues de 1773, dues au frère Jean-Esprit Isnard, et qui, aujourd'hui restaurées, résonnent formidablement lors des cérémonies. Une main opportuniste peignit alors le profil excessivement napoléonien de Lucien

© ROBERT PALOMBA/ONLYFRANCE.FR.

© ZINTZMEYER/ANDIA.FR

PRÉSERVÉE A plusieurs reprises, la basilique, dont Prosper Mérimée loua *«la légèreté extraordinaire de la construction»*, a échappé aux déprédations et aux revirements de l'histoire. L'aspect massif du chevet *(ci-contre, en haut)* contraste avec les volumes aériens de la nef *(en bas)*.

© DAN SHANNON/ONLYFRANCE.FR

LE REFUGE Bâtiments édifiés au flanc de la montagne de la Sainte-Baume, autour de l'entrée de la grotte dans laquelle Marie-Madeleine aurait vécu une trentaine d'années. Aménagée en sanctuaire, cette grotte deviendra un haut lieu de pèlerinage.

à la place de celui de l'Enfant Jésus, dans un tableau de Michel Serre consacré à sainte Anne. Cette curiosité subsiste jusqu'à nous.

La grotte est à présent dévolue aux dominicains tandis que la basilique est devenue une paroisse dépendant de l'évêché de Fréjus-Toulon. L'actuel titulaire de ce siège, Mgr Dominique Rey, assistera à la cérémonie qui verra l'union, samedi 21 septembre 2013, du fils cadet du grand-duc régnant Henri, avec une jeune brune, Claire Lademacher, née en Allemagne en 1985. La famille grand-ducale possède le domaine de Cabasson, pas très loin de Saint-Maximin.

Quelques érudits maximinois, en remuant les abondantes chroniques relatives aux pèlerins illustres venus s'incliner devant le tandem grotte-reliquaire, rappellent que *« si des noces princières n'avaient sans doute jamais été célébrées dans l'église, le patronyme Luxembourg y a déjà résonné »*. Par exemple, en 1332, quand cinq monarques catholiques provenant de Sicile, Aragon, Chypre, France et Bohême se prosternèrent en même temps, le même jour, devant le chef de la sainte; or le roi de Bohême était alors Jean Ier de Luxembourg. Certes, la maison régnant depuis 1867 sur le Grand-Duché est issue des Nassau mais, outre que *« tous les princes européens sont cousins »*, après les noces de la grande-duchesse Charlotte, sur le trône de 1919 à 1964, avec Félix de Bourbon-Parme, frère de l'impératrice Zita d'Autriche, les dynastes luxembourgeois sont devenus par le sang également princes de Bourbon. Le mariage du 21 septembre 2013 fera donc un peu figure de « retrouvailles capétiennes » sur le sol français.

De Mme de Sévigné au père de Foucauld

Si jamais ne se renouvela ici le « sommet royal à cinq », la liste des orants de haut lignage est interminable, de Saint Louis à la reine régnante Marie-Christine d'Espagne (1840) suivie de son adversaire don Carlos (1845). Pas moins de dix papes sont signalés d'Etienne IV à Benoît XIII, ainsi qu'une quarantaine de princes régnants, souvent avec leur épouse : Charles VII et Marie d'Anjou, Louis XI et Charlotte de Savoie, Louis XII et Anne de Bretagne, François Ier et Claude de France. A cette énumération matrimoniale, ajoutons sainte Brigitte de Suède et son époux le prince Ulfon. Louis XIV, encore célibataire, arriva en 1660 avec sa mère Anne d'Autriche, suivi par soixante carrosses (voir *Le Figaro Histoire* n° 4, p. 112-115 pour le récit du passage de Louis XIV à Cotignac, au cours du même déplacement).

De la foule des pèlerins, au cours des siècles, émergent quelques profils notoires venus discrètement : Mme de Sévigné, Charles de Foucauld, Frédéric Mistral, Charles Maurras, le général et Yvonne De Gaulle, etc.

De nos jours, cent mille visiteurs en moyenne arpentent chaque année le quartier médiéval maximinois, soixante-dix couples font bénir leur union en la basilique, et une centaine de parents y font baptiser leurs enfants. Lorsque l'on est un peu étourdi, surtout en été, par le bourdonnement touristique régnant dans le sanctuaire où, malgré des vols passés, aucun espace n'a été réservé dans le chœur à la prière, on doit s'évader vers le chemin des Roys qui conduit à la Sainte-Baume proprement dite, parmi des excursionnistes catholiques ou non.

La rude montée tarit les paroles sauf lorsqu'un groupe de marcheurs s'arrête un moment sous la hêtraie ou les ifs noirs pour entonner un des cantiques de la geste madeleinienne, voire déclamer ces vers empruntés au « Voyage de la barque », extrait du chant XI, 429 du poème *Mireille*, composé en 1859 par Frédéric Mistral :

« Un coup de vent tempétueux sur la mer effrayante chassait le bateau : Martial et Saturnin sont agenouillés sur la poupe. Pensif, dans son manteau le vieux Trophime s'enveloppe; auprès de lui était assis l'évêque Maximin… »

Par Albane Piot

L'invention d'Angkor

Marin dessinateur embarqué dans une mission d'exploration du Mékong en 1866, Louis Delaporte redécouvre alors les temples oubliés d'Angkor.

© RMN-THIERRY OLLIVIER- 2012. PHOTOS : © MUSÉE GUIMET/DROITS RÉSERVÉS.

Allan Quatermain, Jack London, Indiana Jones, et jusqu'à Sylvain Tesson ou Nicolas Vanier, les aventures fictives ou bien réelles d'explorateurs en terres lointaines, inconnues ou hostiles, fascinent toujours. Elles constituent un genre littéraire et cinématographique, un répertoire d'attitudes qui portent l'auréole du mythe, avec une saveur mêlée d'exotisme et de mystère, et charrient à la fois l'inquiétude de l'inconnu et l'éblouissement présumé de la découverte.

Ce caractère-là est né il y a plus d'un siècle, alors que l'Europe se penchait avec curiosité sur le vaste monde qu'elle connaissait encore mal, et que ses puissants Etats, ambitieux et avides, s'y découpaient des empires. C'est dans ce contexte que furent redécouverts Angkor et la culture khmère, l'œuvre d'un homme, Louis Delaporte, auquel le musée Guimet consacre cet automne une superbe exposition.

1866. En France, Napoléon III s'inquiète. L'expansion de la Grande-Bretagne est rapide, trop rapide : elle possède maintenant l'Inde, la Birmanie, une partie de l'Afrique, l'Australie… La France doit développer son domaine colonial. Depuis peu, le Cambodge est sous protectorat français (1863) : l'empereur décide d'y envoyer une mission d'exploration du Mékong. L'objectif est

L'EXPLORATEUR A gauche : vue idéale d'Angkor Vat à vol d'oiseau dans la forêt, dessin au crayon, aquarelle et gouache, réalisé par Louis Delaporte, après sa mission en 1866 (Paris, musée Guimet). En haut : portrait de Louis Delaporte. Amateur passionné, il consacra sa vie à l'art khmer. Ci-dessous : page inédite de son carnet de croquis de 1873, fantaisie autour du temple de Koh Ker. On y voit l'explorateur en train d'examiner les ruines du temple tandis qu'un crocodile monte sur un tronc d'arbre au-dessus des douves.

de tenter de remonter le fleuve, si possible jusqu'à la Chine du Sud, avec laquelle il y aurait alors moyen de faire affaire. La mission est confiée à Ernest Doudart de Lagrée, capitaine de frégate, et à son second, le lieutenant Francis Garnier. A Saigon, où l'homme se trouve alors un peu par hasard, les chefs de la mission recrutent Louis Delaporte, marin militaire français, pour ses talents de dessinateur.

La mission est un échec, le Mékong se révélant trop irrégulier, jalonné de rapides, impropre à la navigation, donc au commerce. Mais elle permet de mieux connaître le Cambodge sous tous ses aspects, humain, géographique, politique, historique et patrimonial. Les membres de la mission en profitent en effet pour visiter les magnifiques temples d'Angkor que l'Occident avait complètement oubliés, et qu'il commence tout juste à redécouvrir. Ils en reviennent avec une moisson de documents archéologiques, dessins, estampages, photographies, en conquérants conquis. Louis Delaporte travaille à leur publication.

1873. Le dessinateur obtient du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts la possibilité de retourner au Cambodge, afin d'y étudier les temples d'Angkor, les dessiner, les photographier, les mesurer, y prélever des sculptures. Et, ce, avec l'autorisation du roi du Cambodge (l'actuel souverain patronne cette année l'exposition du musée Guimet). Les croquis dont il emplit alors son carnet de voyage, point de départ des dessins qu'il effectuera à son retour à Paris, témoignent de la volonté de décrire les sites et les monuments, mais aussi de traduire, en cette seconde moitié du XIXe siècle, la dimension pittoresque et romantique d'un monde hostile, et cette poétique des ruines si prisée depuis la fin du XVIIIe siècle.

Il découvre dans ces monuments des sculptures tombées au sol, brisées, abattues depuis bien longtemps, après que les temples eurent été abandonnés (au XVIe siècle pour Angkor), par des bandits de grand chemin, des membres des

populations locales, des voisins, thaïs ou vietnamiens, peut-être, pour récupérer les dépôts de fondations, que, dans tout le monde indien, depuis l'Afghanistan et dans toute l'Asie du Sud-Est, l'on déposait sous le socle qui associe la statue de la divinité à la base du temple afin de sanctifier le sol : fleur de lotus en or, métal repoussé, quartz…

Ces statues n'ont alors aucune valeur aux yeux des Occidentaux. Si Delaporte écrit à leur sujet des pages magnifiques dans lesquelles il compare la sculpture khmère à l'art d'Egypte ou de Rome, le parallèle n'est pas évident pour ses compatriotes, et serait même presque choquant aux yeux de ceux qui viennent précisément apporter la civilisation dans ces pays lointains, et portent sur ces cultures un regard quelque peu condescendant. Delaporte leur parle avant la lettre de patrimoine de l'humanité. Mais lorsque quelques années plus tard le public français visitera les salles d'art khmer qu'il a ouvertes à Paris, des personnes au goût aussi sûr que les frères Goncourt, qui surent si justement apprécier l'art japonais, ne trouveront qu'à déprécier cet art *«dégénéré»*. En attendant, pour Delaporte, qui veut donner à l'art khmer ses lettres de noblesse, l'échec est total : les caisses qu'il envoie au Louvre, emplies d'objets que lui-même ne sait ni interpréter ni dater, et qui ne peuvent donc satisfaire les exigences des conservateurs d'alors épris de science, laissent leurs destinataires désespérément froids devant cette esthétique nouvelle. Ils n'entreront jamais au musée. Pour

SOUVENIRS DE VOYAGE
A gauche : Devi, épouse du dieu Shiva, dansant. Statue de grès, 2e quart du Xe siècle, provenant du Prasat Thom de Koh Ker, rapportée après la mission de 1873-1874 (musée Guimet). Ci-dessous : lion en grès découvert en 1873-1874 par Delaporte au temple de Preah Khan de Kompong Svay, fin XIIe-début XIIIe siècle (musée Guimet). A droite : Bouddha protégé par le naga (serpent), dans l'attitude de la méditation, grès, fin XIIe-début XIIIe siècle, provenant du temple de Preah Khan, et restauré par Delaporte (les bras manquaient) (musée Guimet).

© MUSÉE GUIMET/DROITS RÉSERVÉS. © THIERRY OLLIVIER RMN GRAND PALAIS © PHOTO RMN-THIERRY OLLIVIER.

Louis Delaporte, la déception est grande. S'il organise finalement un musée khmer dans l'ancienne salle des gardes du château de Compiègne, ça n'est que faute de mieux, la mort dans l'âme. Il lui faut attendre les premières Expositions universelles pour voir enfin réaliser ses vœux : montrer ses collections à Paris.

En 1878, on a bâti sur le Trocadéro, pour accueillir l'Exposition universelle, un palais doté d'improbables minarets. L'aile gauche, aile de Passy, abrite tout ce qui a trait à l'ethnographie et l'anthropologie. L'industriel Emile Guimet y présente ses collections d'art japonais et son projet d'ouvrir un musée des religions à Lyon. Louis Delaporte expose juste à côté ses sculptures, dessins, photographies ou moulages. Des moulages qui sont, nous explique Pierre Baptiste, commissaire de l'exposition, de formidables témoignages de ce que furent des décors des temples d'Angkor aujourd'hui érodés, illisibles ou détruits. Ainsi ce bas-relief, moulé un peu plus tard, en 1881 lors d'une nouvelle expédition, qui représente une scène de paradis, l'accès aux cieux d'une princesse entourée de ses suivantes et de divinités célestes dans un ravissant palais, un détail d'un très grand bas-relief de la galerie sud, côté est, du temple d'Angkor Vat, qui s'est écroulée en 1947. La galerie a été remontée depuis, mais ses blocs demeurent très fragmentaires : seul ce moulage nous permet aujourd'hui d'en connaître l'allure d'origine.

L'exposition au palais du Trocadéro est un succès populaire : la presse en parle. A l'issue, l'explorateur ouvre un musée permanent, le Musée indochinois, dans une petite partie de l'aile de Passy, voisin du musée de Sculpture comparée, l'ancêtre de l'actuelle Cité de l'architecture. Il y fait mieux encore : il entreprend d'y reconstruire des temples khmers.

Pour cela, il fait faire des moulages au temple du Bayon. Ici une colonnette, là un pilastre ou un linteau, qu'il assemble pour créer finalement un monument qui n'existe pas tel quel au Bayon, mais qui constitue une évocation idéale de ce que sont les temples khmers, selon un procédé très conforme à l'esprit du siècle, celui d'un Viollet-le-Duc qui n'hésite pas à la même époque à détruire une façade d'église du XVIII[e] pour y restituer du faux gothique. Ce romantisme fera sa perte : lorsque, durant les années 1930, on se souciera davantage d'authenticité, un tel décalage avec la réalité sera déconsidéré.

Le musée ne survivra pas à la mort de Delaporte, en 1925. Ses originaux seront envoyés au musée Guimet et, en 1936, le Musée indochinois fermera ses portes, ses moulages et ses reconstitutions seront découpés et stockés dans un entrepôt de banlieue puis à l'abbaye Saint-Riquier, dans la Somme. Ça n'est que l'année dernière, en 2012, que le musée Guimet a pu récupérer ces trésors, qu'après restauration il nous montre aujourd'hui pour la première fois.

PHOTOS : © RMN-THIERRY OLLIVIER.

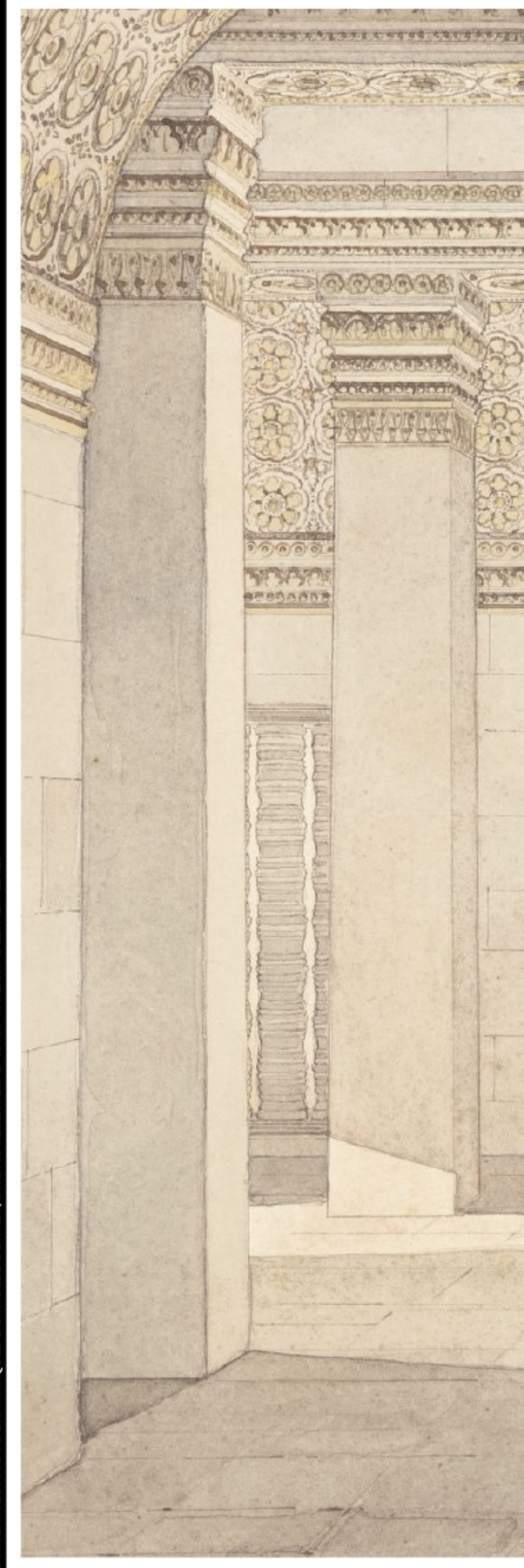
SAUVEGARDES Page de gauche : moulage d'un bas-relief du pavillon nord-ouest d'Angkor Vat (1re moitié du XIIe siècle), plâtre sur armature de bois, fin XIXe siècle (musée Guimet). Rama, un avatar du dieu Vishnou, y tue une antilope (Marica). Ci-dessus : moulage d'un bas-relief d'Angkor Vat. Détail de la scène du barattage de l'océan de lait, épisode tiré de la cosmogonie hindoue. Dans la nuit des temps, dieux et démons décidèrent de baratter l'océan de lait avec pour baratton une montagne de l'Himalaya et, en guise de corde, un naga (serpent), afin d'en faire sortir la si convoitée liqueur d'immortalité. Vishnou, métamorphosé en tortue, vint se caler sous la montagne qui, trop lourde, s'enfonçait. Ci-contre : moulage d'un bas-relief d'Angkor Vat rapporté après la mission de 1881-1882. Scène de paradis avec une élue dans son palais.

IDÉAL A gauche : photographie montrant la restitution grandeur nature (plus de 13 mètres de haut), faite en 1900 au Musée indochinois du Trocadéro, d'une tour à visages du temple du Bayon. A droite : vue idéale, en coupe, d'un pavillon d'angle du Bayon, dessin de Louis Delaporte et Henri Déverin au crayon, à l'encre et à l'aquarelle avec rehauts dorés sur vélin (musée Guimet).

Aux côtés des restitutions qu'il bâtit dans son Musée indochinois, Louis Delaporte juxtapose des dessins qui permettent au visiteur de mieux comprendre ce à quoi ressemblaient les temples d'Angkor. Des vues comme les architectes de l'Ecole des beaux-arts les faisaient à l'époque : à l'encre, aquarellées, et là encore idéalisées. Basées sur des relevés précis, mais enrichies d'hypothèses que le dessinateur formulait dès lors qu'il lui manquait un renseignement.

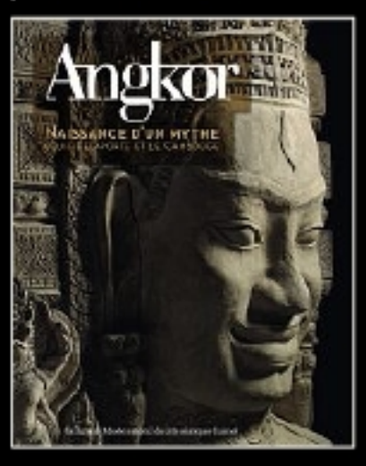
Des dessins qui traduisent surtout le regard émouvant d'un amoureux de l'art khmer. Car Delaporte n'était pas un scientifique, ni un archéologue, non plus qu'un historien d'art ou qu'un philologue. Mais il portait sur les choses un regard aigu, observateur, un regard neuf et plein de sensibilité qui lui permit d'apprécier et de rendre ces monuments avec poésie et noblesse, loin de l'esthétique sombre, ténébreuse des auteurs fin de siècle. Une faculté d'appréciation qui fit découvrir l'art khmer à la France, et que l'on ressent si bien dans ce détail d'un relevé du Bayon, où l'on voit un prêtre rendre hommage à une divinité, devant une porte ouverte baignée par le soleil du matin : une image qui irradie toute la noblesse du Cambodge ancien.

« Angkor : Naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge », musée Guimet, 6, place d'Iéna, 75116 Paris. Du 16 octobre 2013 au 13 janvier 2014, tous les jours sauf le mardi, de 10 heures à 18 heures. Tél : 01 56 52 53 00. www.guimet.fr



© ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES DU MUSÉE GUIMET/DROITS RESERVES. © RMN-THIERRY OLLIVIER-2012.

CATALOGUE
sous la direction de Pierre Baptiste et de Thierry Zéphir



Coédition Gallimard-Musée Guimet
312 pages
49 €

A lire
ANGKOR. LA FORÊT DE PIERRE de Bruno Dagens

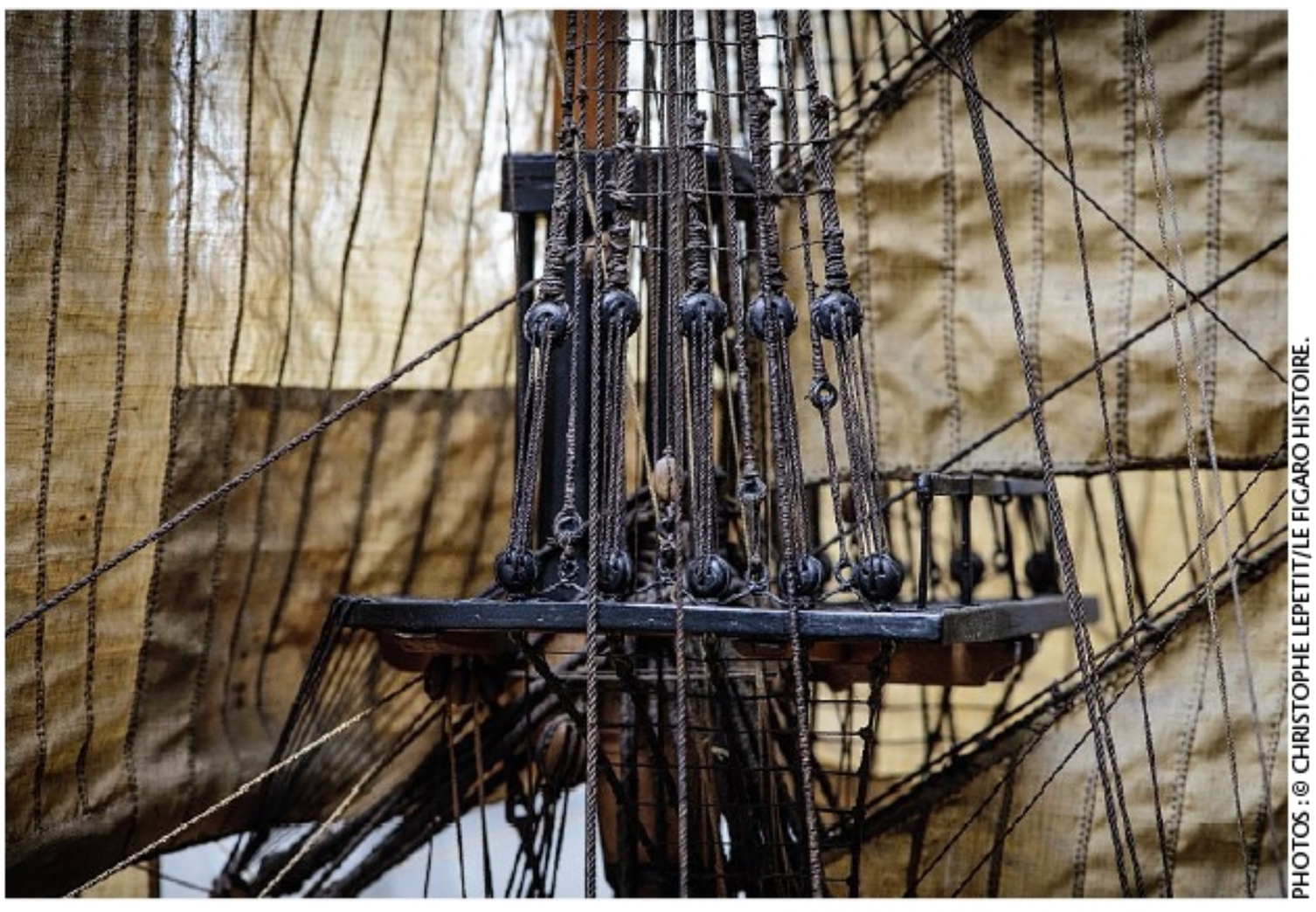
Gallimard « Découvertes Gallimard »
192 pages
15,50 €

TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

Il était un petit navire

Dans leur atelier du musée de la Marine, ils restaurent notre flotte de maquettes historiques.



PHOTOS : © CHRISTOPHE LEPETIT/LE FIGARO HISTOIRE.

HISSEZ HAUT ! Jean-Michel Letenoux, aux prises avec le gréement de *La Foudroyante (page de gauche et ci-dessus),* maquette d'une prame d'artillerie. Le restaurateur possède ses propres outils *(en haut)* et sa corderie. Il faut dix ans pour apprendre à restaurer un tel gréement.

Sans trembler, Jean-Michel Letenoux approche du gréement les fins outils qu'il a lui-même créés en détournant de petites limes. D'un geste précis, il entre ses crochets dans les minuscules haubans et parvient à renouer l'une des cordes qui s'était détendue avec le temps. *« Vous voyez bien,* s'excuse-t-il en riant, *c'est beaucoup trop étroit pour que j'aille faire un nœud avec les doigts ! »* Comme s'il n'était pas plus difficile de manipuler les cordages avec ses instruments… *« Le gréement,* poursuit-il, *c'est ce qu'il y a de plus fragile, et de plus dur à restaurer. Il faut des années pour y parvenir. »*

Au Musée national de la marine, à Paris, Jean-Michel Letenoux est responsable de l'atelier de restauration que les visiteurs peuvent apercevoir derrière une vitre, en passant dans les salles consacrées à la marine contemporaine. Là, on soigne des armes et des bateaux jouets, des instruments de navigation ou des modèles réduits, bref, toutes les pièces du musée, hormis les peintures. Les toiles de Joseph Vernet, qui représentent les différents ports de France, sont au besoin envoyées à l'atelier du Louvre.

Entre les mains expertes du restaurateur s'abandonne la maquette de *La Foudroyante,* une prame d'artillerie créée à Rochefort vers 1815, d'après les plans de Pierre-Alexandre Forfait. Navire à fond plat qui pouvait s'échouer sur le sable, la véritable *Foudroyante* avait été construite à Honfleur en 1794, sur l'ordre de Bonaparte qui comptait l'utiliser pour assurer le succès de son débarquement en Angleterre. Le modèle réduit au 1/36 du musée de la Marine possède une voilure rigoureusement identique à celle de l'originale, ainsi qu'un pont de dunette amovible, sous lequel sont installées la salle à manger, les couchettes des officiers et, à la poupe, la chambre du conseil.

Grâce à Colbert, la France possède une des plus belles collections au

PHOTOS : © CHRISTOPHE LEPETIT/LE FIGARO HISTOIRE.

monde de maquettes de bateaux. *«Il avait ordonné que, pour chaque série de vaisseaux construite, les ouvriers des arsenaux fassent aussi un modèle réduit,* explique Hélène Tromparent, conservatrice en chef du patrimoine et spécialiste des modèles historiques. *Ce n'était pas seulement pour faire joli ! Ces modèles, fidèles aux originaux dans les plus infimes détails, servaient à la maintenance et à la fabrication de nouveaux vaisseaux.»* Aucun de ces premiers modèles historiques n'est malheureusement parvenu jusqu'à nous. Les Anglais ont eu plus de chance et ont pu en garder quelques-uns. Les premières maquettes que nous possédons remontent seulement à la fin du XVIIIe siècle, et la plus grande partie de nos collections date du XIXe.

«La Foudroyante *appartient à la collection Trianon,* précise Hélène Tromparent. *On l'appelle ainsi parce qu'elle a été conservée au Grand Trianon de Versailles jusqu'à la création du premier musée de la Marine au Louvre, en 1827.»* Cet ensemble comprend une quinzaine de modèles particulièrement précieux. Sous le Premier Empire, la construction navale n'avait guère évolué par rapport à celle de Louis XVI. Mais Napoléon voulait posséder des modèles réduits de sa marine. Il fit venir des modélistes des différents arsenaux et leur fit réaliser des maquettes. Les canons étaient fondus à Rochefort et envoyés à Paris. La réalisation de cette collection, commencée en 1810, se poursuivra après l'Empire jusqu'en 1818. Avec elle était conservé à Versailles le modèle de *L'Artésien*. Réalisé par le calfat Sébastien Cupin, il avait servi à Nicolas Ozanne pour l'instruction navale des enfants de France.

Dès ses débuts au Louvre, en 1827, le musée de la Marine abrite ses propres ateliers pour entretenir les modèles réduits qu'il possède et en bâtir de nouveaux. *«A cette époque,* raconte Jean-Michel Letenoux, *ils construisaient même des machines de port.»* L'atelier de fabrication a survécu jusqu'à la fin des années 1960. Entré au musée en 1982 après une formation de menuisier ébéniste, Jean-Michel Letenoux a participé à la fabrication d'une des dernières maquettes, conservée au musée de la Compagnie des Indes. Pendant deux ans, il a assisté le gréeur. C'est ainsi qu'il a appris les secrets de la voilure et des cordages. *«J'ai tout appris des anciens. Il faut dix ans pour se former à la restauration des maquettes. Aujourd'hui, j'instruis une jeune fille qui a fait les Beaux-Arts de Tours et a travaillé à un mémoire sur la restauration de sculpture.»*

Bénédicte Massiot a été, quant à elle, engagée à l'atelier il y a six mois. Elle est diplômée de l'Institut national du patrimoine et spécialisée en restauration de métaux, mais le gréement l'intéresse aussi et elle compte bien apprendre au fil des années. *«De toute façon, ici, nous devons apprendre à restaurer différents matériaux,* remarque-t-elle. *Je connais le métal mais si je restaure une arme, il faut que j'apprenne le bois, donc avec le bois je pourrai aborder les bateaux, et alors j'apprendrai les voiles…»*

Dernier permanent de l'atelier de restauration du musée, Denis Champeau s'attelle à la minutieuse tâche du dépoussiérage et du soclage des maquettes, indispensables à leur bonne conservation.

Copies conformes des bateaux de leur époque, les quelque mille maquettes du musée sont donc des documents historiques et la mission du restaurateur est de les conserver le plus longtemps possible dans leurs matériaux d'origine. Les voiles de *La Foudroyante,* par exemple, sont toutes en textile du début du XIXe siècle. Très fragiles, elles sont usées par les rayons ultraviolets et la poussière. L'une d'elles souffre d'une déchirure. Si Jean-Michel Letenoux n'intervient pas, dans quarante ans, il n'y aura plus de voile. Il va donc la déposer, l'envoyer chez une restauratrice spécialisée en tissus qui travaille avec lui ; lorsque la voile reviendra, il la regréera.

Le restaurateur poursuit son tour de *La Foudroyante*. L'un des cordages – la balancine – qui tient une des vergues est manquant. A force, la vergue elle-même risque de tomber, entraînant des dégâts dans le gréement. Jean-Michel Letenoux va fabriquer une nouvelle balancine. Il possède une mini-corderie de six mètres de long qu'il a fabriquée lui-même. *«Il y a vingt ans, on trouvait encore de la corde de très petit diamètre dans le commerce. Mais maintenant, c'est fini. Alors, je me suis débrouillé.»* Il achète donc des cotons de deux couleurs chez DMC

DE FIL EN AIGUILLE Spécialisée dans la restauration des métaux, Bénédicte Massiot inspecte l'étrave en plomb de *La Foudroyante,* dont il va falloir stabiliser l'état *(à gauche).* En bas : les outils de Jean-Michel Letenoux et ses bobines de fils qu'il utilise pour restaurer les gréements, marron pour les haubans, et beige pour le gréement qui sert à la manœuvre.

et sort sa machine à corder. Pourquoi deux teintes différentes ? Car les modèles réduits reproduisent exactement les deux couleurs existant dans les cordages de vaisseaux, un marron pour les gréements dormants (les haubans) calfatés avec du goudron, et un beige clair pour les cordages du gréement courant qui servait à la manœuvre.

Il y a quelque temps, Jean-Michel Letenoux a restauré *Le Valmy,* l'une des pièces maîtresses du musée, qui servait à l'instruction des officiers. Il en existe deux versions, l'une avec le bordage, et l'autre, avec la coque ouverte pour voir à l'intérieur. Six maquettistes avaient travaillé pendant cinq ans à sa construction et toutes les pièces métalliques sont en argent.

Le mélange des matériaux sur ces modèles réduits pose souvent des problèmes aux restaurateurs. Sur *La Foudroyante,* par exemple, la coque est recouverte de cuivre, fixé par des chevilles (le même nombre exactement que sur le bateau original !). Avec le temps, le cuivre s'est oxydé. Bénédicte et Jean-Michel vont pourtant se contenter de le brosser à sec avec de petites brosses. Il est impensable aujourd'hui d'employer les traitements encore en vigueur dans les années 1960, comme la laine d'acier qui usait la coque, ou, pire, le Miror des ménagères ! La figure de proue et les autres pièces en ivoire vont aussi être brossées à sec et non plus blanchies à l'eau oxygénée comme dans les années passées.

L'étrave de *La Foudroyante* est en plomb. *« Le plomb s'est altéré au contact des acides organiques contenus dans le bois de la coque »,* explique Bénédicte Massiot, qui est en train de réfléchir avec les spécialistes du C2RMF (Centre de recherche et de restauration des musées de France) à une technique pour stabiliser l'état du plomb, car il est impossible de le démonter pour le mettre dans un bain.

« En fait, conclut Jean-Michel Letenoux, *notre mission est de maintenir l'état de l'objet tel qu'il nous a été transmis, sauf si cet état menace sa conservation. Un jour, il y a eu un accident avec un de nos chefs-d'œuvre,* La Muiron, *le modèle d'instruction le plus complet que nous ayons jamais vu. Le mât a été cassé et tout le gréement était en morceaux. Il aurait été plus facile de refaire un gréement neuf, mais je suis arrivé à force de patience à reconstruire le gréement avec les morceaux des matériaux d'origine. La seule chose que j'ai fabriquée moi-même, ce sont les petites poulies d'ébène de deux millimètres de diamètre ! »*

ABONNEZ-VOUS

LE FIGARO HISTOIRE

OFFRE SPÉCIALE

29€

SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 nos) soit près de 30% de réduction

TOUT RESTE À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP13005

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 nos) pour 29 € au lieu de ~~41,40 €~~

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/12/2013. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège.

Photos non contractuelles. Société du Figaro, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 860 475 €. 542 077 755 RCS Paris.

Par Vincent Tremolet de Villers

Religion d'Etat

Par la barbe du Prophète, Vincent Peillon s'est réveillé! Il a compris que les barbus que l'on croisait dans certaines cités n'étaient pas des moines capucins. Que les congrégations persécutées à l'aube du XXe siècle avaient fini par disparaître tandis que les six mosquées de Roubaix étaient pleines à craquer.

Lors de la dernière rentrée scolaire, il a donc dévoilé sa charte de la laïcité. Elle est désormais affichée dans toutes les écoles. Enfin! se sont exclamés tous ceux qui craignent que la charia impose un jour ses interdits dans notre vie quotidienne : notre ministre a compris quelles menaces l'expansion de l'islamisme fait peser sur nos traditions culturelles. *«Il n'y a pas de religion d'Etat»*, proclame fièrement sa charte. Nous voilà délivrés de cette inquiétante épée de Damoclès. On respire!

On respire un peu moins bien, pourtant, quand on découvre que Vincent Peillon, qui fut très bon élève (il est professeur agrégé de philosophie), a lui-même publié en 2010, aux éditions du Seuil, un passionnant ouvrage intitulé *Une religion pour la République. La foi laïque de Ferdinand Buisson*, qui semble expliquer tout le contraire.

Ferdinand Buisson, pour ceux qui l'auraient oublié, est celui qui fut chargé de mettre en place l'école laïque, en 1904, au terme de la lutte contre les congrégations religieuses. En 1905, il était le président de la commission de séparation de l'Eglise et de l'Etat. On l'appelait «l'âme damnée» du petit père Combes. Il fut surtout, comme le montre Peillon, le penseur le plus abouti de la laïcité. Buisson, c'est *«l'Homme-République»*, proclame le ministre. Descendu jusqu'à nous! est-on tenté d'ajouter.

Or, pour Buisson, la laïcité ne se confond nullement avec la distinction traditionnelle entre temporel et spirituel, telle que l'enseignement de l'Eglise (notamment celui de Thomas d'Aquin) l'a théorisée, non plus qu'avec *«une simple tolérance, un simple juridisme»*. Elle est tout autre chose : *«une doctrine à la fois philosophique, morale, politique, pédagogique et religieuse précise et déterminée»*. Une nouvelle *«religion universelle»* qui se propose de substituer aux cultes obscurantistes une foi sans dogme et sans au-delà et de mettre l'Homme au centre de la Création en lui donnant pour mission de l'achever par la Raison et le Progrès.

Les termes mystiques et théologiques peuplent d'ailleurs la doctrine Buisson et l'ouvrage qui lui est consacré plus encore qu'un sermon de jeune curé. On y parle de *«République intérieure»*, d'*«homme nouveau»*, du *«chemin du ciel sur la terre»*, de *«Christ républicain»*. *«L'homme est à faire»*, résume le révérend Peillon.

Dans cette *«vaste franc-maçonnerie au grand jour»* comme Ferdinand Buisson, volontairement provocateur, présentait son projet, nous nous trouvons, écrit Peillon, face *«à une anthropologie républicaine qui repose sur une disposition onto-théologico-politique spécifique»*. Bigre!

A cette religion nouvelle, il faut, dit-il, comme aux anciennes, *«son temple ou son église : ce sera l'école. Enfin, il lui faut son nouveau clergé : ce seront les "hussards noirs de la République"»*.

Leur mission? Elle est détaillée par le même Vincent Peillon dans son ouvrage *La Révolution française n'est pas terminée*, paru en 2008 : *«C'est bien une nouvelle naissance*, pouvait-on y lire, *une transsubstantiation qui opère dans l'école et par l'école, cette nouvelle Eglise, avec son nouveau clergé, sa nouvelle liturgie, ses nouvelles tables de la Loi.»*

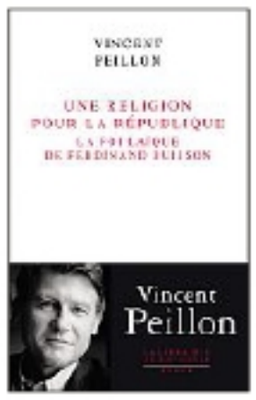
Ni plus ni moins, en somme, qu'une nouvelle religion d'Etat.

Pour rassurer ceux qui s'inquiètent ou qui ont lu son livre (ce sont souvent les mêmes), Vincent Peillon assure que sa charte n'est pas inspirée de la ligne Buisson (Ferdinand). Dans le doute, il serait plus prudent d'exiger sans délai une loi de séparation de la Laïcité et de l'Etat.

© NICOLAS REITZAUM. © MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET.

CULTE CIVIQUE
Vue du jardin national et des décorations, le jour de la fête célébrée en l'honneur de l'Etre suprême, le decadi 20 prairial l'an 2e de la République française (Paris, musée Carnavalet).

UNE RELIGION POUR LA RÉPUBLIQUE
Vincent Peillon



Seuil
«La Librairie du XXIe siècle»
304 pages
19 €

FERRAND

POUR "AU CŒUR DE L'HISTOIRE"

Europe 1

RACONTE AUX FRANÇAIS

GALERIE
SLIM BOUCHOUCHA

Arts du Tibet - Arts de l'Islam - Arts de l'Inde - Arts de l'Océanie

LE LOUVRE des ANTIQUAIRES

2, place du Palais-Royal (8 allée Boulle) - 75001 PARIS

Tél. : 01 42 61 57 25 - Fax : 01 42 61 37 70

info@galerieslim.com - www.louvre-antiquaires.com